

Ruade à un requin. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY.

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

DE SAINTE-MARTHE A TURBACO.

Avant-propos géographique. — En vue de Sainte-Marthe. — Description de la ville. — Le *tasajo*. — Une ruade à un requin. — La Vierge de Rio-Hacha. — Coup d'œil rétrospectif sur Sainte-Marthe. — Les Indiens de la Sierra-Nevada. — La *bodoquera*. — Notice sur l'*Erythroxylon coca*.

Il était trois heures du matin. La terre venait d'être signalée. Presque tous les passagers du *Salvador* se groupaient sur le pont pour voir se dessiner les côtes aux premières lueurs de l'aube. Nous marchions à toute vapeur et les vents alizés gonflaient les voiles. La proue, en coupant la vague, faisait jaillir deux gerbes d'étincelles. L'écume soulevée par les roues était toute pailletée de feu, et le large sillage laissait au loin dans la mer une traînée de lueurs phosphorescentes. Pas un nuage au ciel. Sur un fond bleu obscur, les étoiles brillaient d'un éclat inconnu en Europe, et que

Humboldt dit être quatre fois plus vif que celui que nous leur connaissons. Au zénith, la voie lactée déroulait sa ceinture de lumière; au sud, on entrevoyait les nuages magellaniques, vagues clartés lumineuses dont chaque atome est un monde, tandis que le cône émoussé de la lumière zodiacale apparaissait à l'occident.

Nous passâmes trois heures en attente. Près de l'équateur, il n'y a qu'un court intervalle entre l'aurore et le grand jour. Le soleil se leva tout rouge et vint donner la vie à un panorama splendide.

Les côtes sont formées, à l'est, par des montagnes hautes et arides. Les unes descendent à la mer par une pente rapide; d'autres présentent aux flots une muraille à pic. Ce sont les derniers promontoires de la Sierra-Nevada, dont on voit s'élever les gradins gigantesques depuis les plages marines jusqu'aux cimes éternellement glacées. Du tropique au pôle, on embrasse tout d'un regard. En bas, la nature exubérante de vie, les forêts impénétrables, les fruits délicieux, les plantes étonnantes; plus haut, au-dessus d'une ceinture flottante de nuages, des déserts où le sol avare ne produit que des lichens; au sommet, les neiges perpétuelles.

La terre que nous avons devant nous, c'était la Nouvelle-Andalousie, décrite par le chroniqueur Herrera, le voyageur Oviedo, et par leur contemporain Castellanos, dont les poèmes sont empreints de l'esprit crédule et superstitieux du seizième siècle.

L'aspect de Sainte-Marthe est pittoresque. Les arcades de la douane, les tours des églises, les jardins et les bouquets de palmiers, lui donnent l'apparence d'une ville orientale. Pendant que la manœuvre se faisait à bord, au son de l'accordéon, je me fis conduire à terre dans une pirogue. Le métis qui tenait la pagaie parlait le *papiamento*, espèce de langue franque, mélange barbare d'anglais, de français, de hollandais, d'espagnol et de créole. Après m'avoir débarqué sur la plage de sable, il essaya, mais vainement, tous les moyens de séduction pour se faire accepter comme cicerone. Je ne voulais personne entre mes impressions et moi-même.

La baie de Sainte-Marthe est petite, assez commode pour les bâtiments d'un faible tonnage, mais les grands vaisseaux sont obligés de rester un peu au large, et s'y trouvent exposés au vent du nord-est. L'intérieur de la ville ne répond pas à l'idée que l'on s'en fait de loin. Les maisons sans étage, aux fenêtres grillées, lourdement couvertes de tuiles, ont une chétive apparence. Dans les faubourgs, ce ne sont que de misérables cabanes. Les rues ne sont point pavées; le vent y accumule le sable de la plage, qui leur donne un air désolé.

Quelques monuments, élevés par ordre du vice-roi et par des religieux, conservèrent à la ville, jusqu'au commencement de ce siècle, un certain caractère de grandeur, mais le tremblement de terre qui, en l'année 1825, ébranla le mont Horqueta, démolit, renversa églises, couvents et forts. Aujourd'hui, les cactus épineux et de grêles mimosas croissent partout au milieu des ruines où le lichen microscopique attache sa rouille vivante. Les serpents, les caméléons et les scorpions y cherchent une retraite. Sainte-Marthe se survit et ne semble pas appelée d'ici longtemps à de meilleures destinées.

Au milieu du jour, quand la chaleur accablante invite les habitants à la sieste habituelle, on ne voit pas un être vivant dans les rues ou sur la place, et l'on croirait errer dans une nécropole. Mais le matin il y

a un peu d'animation sur le port et aux environs du marché. Celui-ci se tient sur les ruines d'un fort. Les Indiens y apportent chaque jour des montagnes de maïs, la banane, la yucca et l'aracacha qui, avec le *tasajo* et la viande de porc, forment la base de l'alimentation.

Le *tasajo* mérite une mention toute particulière. Ici l'on n'achète point la viande au poids, mais à la brasse. On la découpe en minces lanières que l'on sèche au soleil après l'avoir salée. Renfermée dans des *petacas*, espèces de boîtes de cuir brut, elle se conserve pendant plusieurs mois. La préparation culinaire en est des plus simples. On broie le *tasajo* entre deux pierres, jusqu'à le réduire en poudre grossière que l'on fait frire. C'est un mets peu délicat, souvent trop odorant, mais qui remplit les deux conditions principales pour ce pays, d'être à bon marché et de se préparer vite.

Les bouchers tiennent leurs établissements dans les faubourgs. Les bœufs sont saignés au cou. La peau est étendue à terre et fixée par des piquets de bois; on recueille avec soin le suif; les parties charnues sont découpées en lanières; le reste est jeté devant la porte. Des bandes de vautours au cri rauque, à l'odeur fétide, se disputent tout le jour des lambeaux dégoûtants.

Pendant que je flânais parmi les groupes, près de la mer, j'entendis appeler « *Blanco! mi Blanco!* » et bientôt je vis accourir une troupe de gamins nus, noirs ou bruns. « *Yo doy una patada al tiburon por una peseta* (Je donne un coup de pied au requin pour vingt sous), » me cria un négillon qui pouvait avoir douze ans. Je crus d'abord à une plaisanterie, mais il insista, et je promis la récompense aux acclamations sauvages de ses amis.

Tout le monde a vu fouailler à coups de cravache des lions apprivoisés; mais comment supposer qu'un enfant ose affronter le monstre le plus redoutable de l'Océan? Arrivé à un endroit où l'eau était calme et profonde, le petit noir se jeta résolument à la mer en piquant une tête, reparut au bout de quelques instants et se mit à faire des évolutions d'amphibie. Bientôt il dressa la tête hors de l'eau et me cria en créole: « *Li venir!* » En même temps, il nageait du côté de la rive, au pied d'une roche, sous mes yeux. Je vis quelque chose de glauque se mouvoir dans l'eau et s'approcher rapidement: c'était un requin. Le gamin plongea, fit un détour et lança dans le flanc du monstre une ruade qui lui fit prendre la fuite. « *Li peur de moi,* » me cria-t-il gaiement, en sautant de roche en roche. L'enfant disait vrai. Le requin, comme tous les animaux réputés féroces, fuit l'homme par instinct, et ne l'attaque pas s'il n'y est poussé par la faim. Or, dans la baie de Sainte-Marthe, les requins ont toujours à leur disposition des bandes de dorades et d'autres poissons vivant en troupes nombreuses. Aussi les jeunes nègres s'amuse-t-ils impunément à jouer des niches au *tiburón*.

J'allai visiter l'église principale, où le bedeau eut

l'obligeance, moyennant salaire, de dévoiler pour moi une Vierge miraculeuse nommée *la santissima Virgen de los milagros*. C'est une statue de bois dont la figure et les mains ont été peintes au vermillon. Elle est vêtue d'une robe de satin jadis blanc sans doute, parsemée de grandes étoiles de clinquant. Un manteau de velours bleu, pâli par les années, tombe royalement de ses épaules. Ses pieds sont chaussés de souliers de satin jaune à la poulaine. Un gros cœur d'or est suspendu sur sa poitrine par une chaîne à grains de filigrane entremêlés d'émeraudes. On voyait jadis sur sa tête une lourde couronne d'or émaillée d'émeraudes de Muzo; mais un curé joueur l'ayant perdue au monte, elle a été remplacée par une tiare de cuivre.

Cette Vierge a été, me dit-on, apportée de Rio-Hacha. Les pirates qui infestaient la mer des Caraïbes s'étant présentés devant la ville, qu'ils avaient plusieurs fois rançonnée, toute la population accourut sur la plage, précédée par la statue de la Vierge, et chantant les litanies. Les porteurs entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et la foule suppliait Marie de faire un miracle pour chasser les pirates. La Vierge saisit alors la couronne d'or qui ornait sa tête et la jeta à la mer. Les flots de l'Océan s'écartèrent soudain, comme jadis ceux de la mer Rouge, et produisirent une houle si violente que tous les vaisseaux furent engloutis.

Telle est la légende. Mais l'origine de la statue que l'on m'a montrée est fort contestable, car les habitants de Rio-Hacha affirment être encore en possession de la vraie image miraculeuse.

Sainte-Marthe est le plus ancien des établissements espagnols sur la Côte-Ferme, territoire qui s'étendait du cap de *la Vela* (de la Voile) aux bouches de la Magdalena. La colonie de San-Sébastien, dans le golfe d'Urubu (golfe du Darien), avait été détruite par les Indiens, et il devenait urgent de s'établir d'une manière définitive sur les pays de la côte nouvellement découverts. En 1521, Rodrigo Bastidas, déjà célèbre par ses expéditions et ses découvertes, fut chargé de fonder sur la Côte-Ferme une ville et une forteresse capables de servir de base d'opération pour les expéditions à l'intérieur. Ce fut en 1525 qu'il débarqua près du village indien de Gaïra, le jour de la Sainte-Marthe, dans une baie qu'il avait déjà visitée lors de son premier voyage de reconnaissance, et qu'il fonda la ville qui a gardé ce nom.

Fidèle à sa politique, il essaya de se concilier l'amitié des Indiens Gaïras et Tagangas; mais sa modération convenait peu à la rapacité de ses compagnons, qui l'assassinèrent. Las Casas, si sévère pour ceux qui traitaient mal les Américains, rend pleinement justice à la conduite exceptionnelle, presque unique, du fondateur de Sainte-Marthe. « Je l'ai toujours vu, dit l'évêque historien, plein de charité pour les Indiens, et plein de colère contre ceux qui les traitaient mal. »

Les Indiens des environs de Sainte-Marthe sont d'une belle race. Leur type se rapproche de celui du Kalmouk, dont ils ont à peu près la couleur et la sta-

ture. Ils descendent des invincibles Taïronas, qui pouvaient mettre sous les armes cinquante mille combattants, et cultivaient la Sierra sur la partie tempérée de ses versants. Les hommes n'ont d'autres vêtements qu'un mouchoir de coton attaché à la ceinture et un chapeau conique tressé en feuilles d'héliconia. Les femmes portent, chez elles, le même costume que leur mari; mais, pour venir à la ville, elles couvrent une épaule et une partie de la poitrine avec une pièce d'étoffe de laine ou de coton, et en drapent une autre autour des reins.

Les descendants des Taïronas cultivent le maïs et quelques racines. Bons chasseurs, ils refusent de se servir d'armes à feu qui effrayent le gibier, et n'emploient que la *bodoquera*, sarbacane longue d'environ huit pieds. Pour fabriquer cette arme, l'Indien a besoin au suprême degré de cette qualité qui le distingue partout, la patience. Il choisit un palmier *Macana*, au tronc grêle, aux fibres noires et dures. Il y insère en ligne droite, à de faibles distances, des silex taillés en forme de coin, frappe tour à tour sur chaque pierre, et finit par faire éclater la tige dans sa longueur. Cela fait, au moyen d'un silex taillé en biseau, il détache peu à peu les fibres centrales, de manière à ébaucher dans toute la longueur de la macana un canal étroit et uniforme. Avec une pierre arrondie et du sable humide, il façonne ce canal et lui donne une section régulière. Les deux pièces juxtaposées offrent alors, à leur centre, un tube parfait. Il ne reste plus qu'à façonner et à ajuster la partie externe, à lier en spirale continue les deux sections, au moyen d'une liane fendue, et à remplir les interstices avec de la cire.

Il ne faut pas moins d'un mois de travail constant pour achever une *bodoquera*. Les Indiens un peu civilisés que l'on voit dans la ville de Sainte-Marthe ne les font pas eux-mêmes, ils les achètent à des tribus encore sauvages. Les tribus de l'Orénoque emploient pour sarbacanes des arundinées dont les entre-nœuds ont de quinze à seize pieds, et trouvent ainsi leurs armes toutes faites.

Si l'Indien veut prendre en vie un oiseau de moyenne taille, il emploie comme projectile une boulette de terre glaise desséchée, ajuste, souffle avec force et l'oiseau, atteint à la tête, tombe étourdi. Mais s'il s'attaque au chevreuil, au pécar, au tapir ou au tigre, il place dans sa *bodoquera* une petite flèche de bambou dont la pointe, durcie au feu, est enduite de *curare*, tandis que l'autre extrémité est garnie de coton ou de duvet de ceiba (*Bombax ceiba*). L'Indien ne chasse les grands animaux qu'à l'affût. Il connaît les endroits où ils ont coutume de s'abreuver, les attend, tapi dans le branchage d'un arbre ou derrière une roche. La moindre piqûre d'une flèche enduite de *curare* cause la mort des plus robustes animaux; cependant ils ne tombent pas sur-le-champ; il faut suivre leur piste. Un tigre ne meurt d'ordinaire qu'au bout de huit ou dix minutes.

J'ai vu du *curare* à Sainte-Marthe; mais les indi-

cations que l'on me donna sur sa composition me persuadèrent que l'on ignorait absolument de quelles plantes il était formé. Plus tard, chez les Indiens du Rio-Verde, j'ai eu occasion de voir préparer cette redoutable substance, sur laquelle je reviendrai en détail.

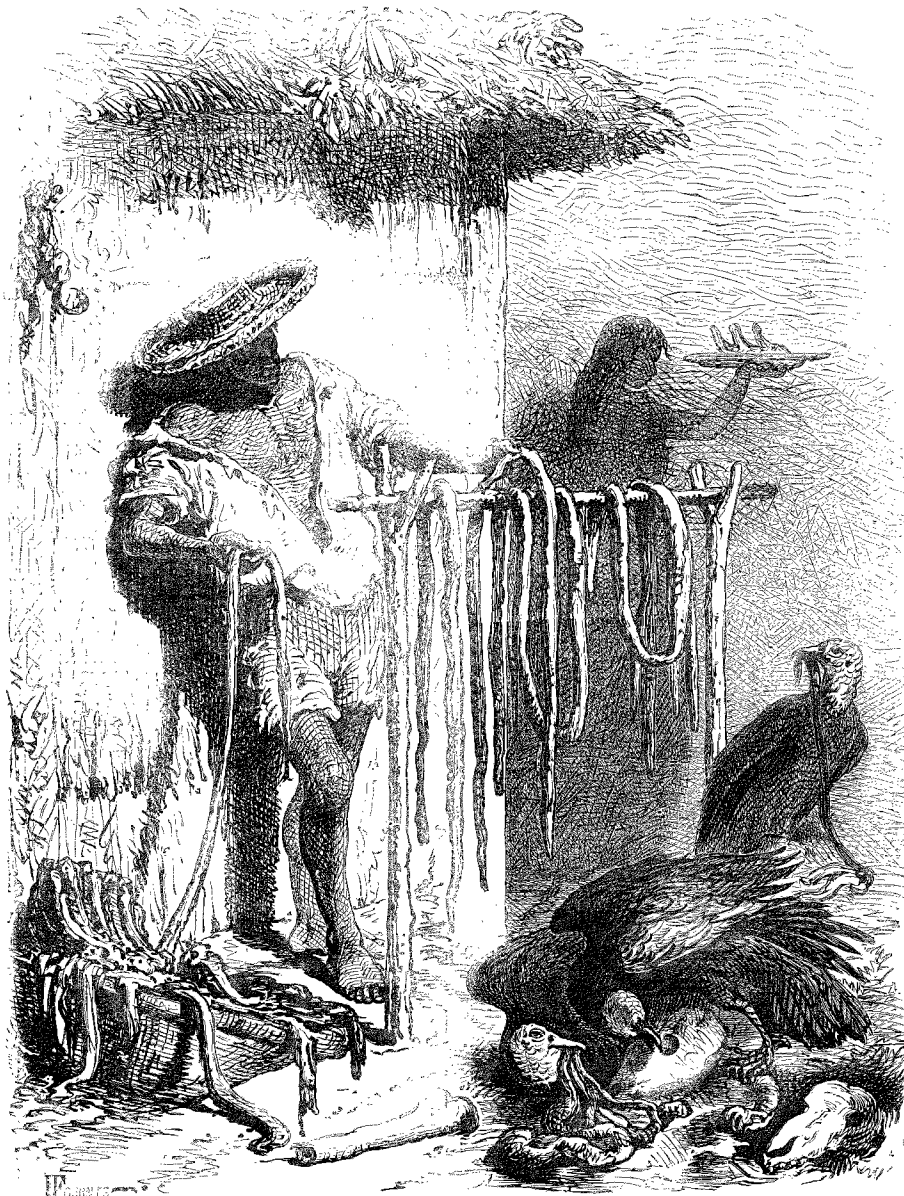
Les Taïronas de Sainte-Marthe étaient un peuple agriculteur, industriel, riche et plein de bravoure.

Ils n'ont jamais été soumis par les Espagnols, ce qui fait dire à Castellanos :

Y es hasta hoy, alli co notraiaso,
Que ningun Español cantó victoria.

« Chez eux jusqu'à ce jour, chose étonnante, aucun Espagnol n'a chanté victoire. »

Le mot *taïrona*, dans leur langue, signifiait fonde-



Un boucher à Sainte-Marthe. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

rie. Ils avaient, en effet, non loin de Sainte-Marthe, un établissement considérable où l'on travaillait l'or des mines de cette contrée. Les Espagnols y firent un butin considérable, et employèrent ces richesses à l'expédition pendant laquelle fut fondée Carthagène.

Non-seulement les Taïronas faisaient un grand commerce d'or et de bijoux, mais ils échangeaient contre

les toiles de coton venues de l'intérieur les feuilles d'une plante qu'ils appelaient *hayo*, et qui portait au Pérou le nom de *coca*.

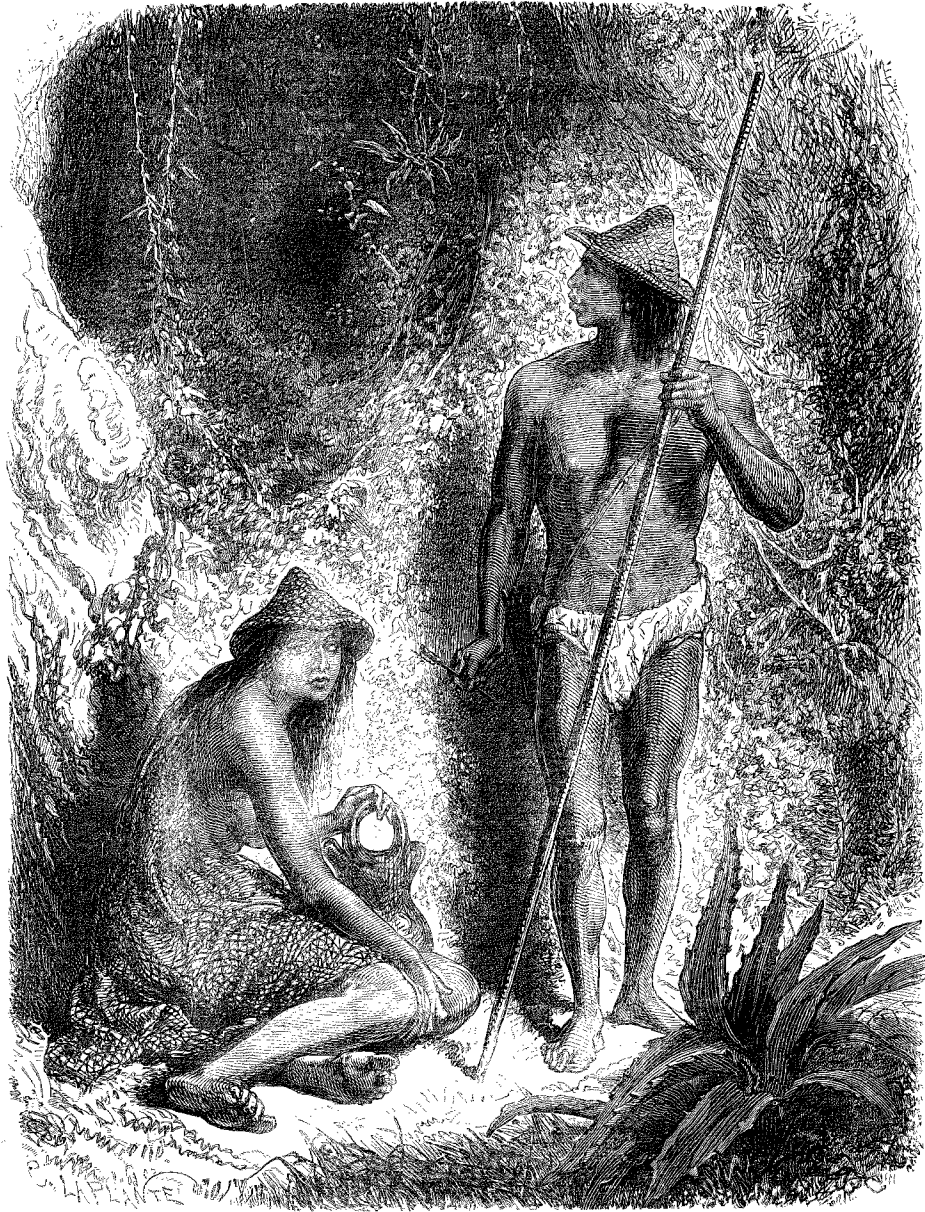
La *coca* (*Erythroxylon coca*) est un arbuste qui n'atteint guère plus de trois mètres de hauteur. Ses feuilles, grandes comme celles de l'arbre à thé, sont lisses, aiguës et d'un vert foncé. Depuis l'isthme de Panama jusqu'au Chili, les Indiens des Andes

mâchaient ses feuilles avec une petite quantité de chaux, d'ocre ou de cendres, selon les localités. La coca ne prospérant que dans quelques régions de la Cordillère, elle donnait lieu à un commerce très-considérable.

Acosta, dans son *Histoire du Pérou*, dit qu'en l'année 1590, on vendit, sur le seul marché de Potosi, quatre-vingt-quinze mille corbeilles de coca, au prix de

quatre à six écus, et que l'on s'en servait comme monnaie pour les échanges.

Les Indiens avaient reconnu dans cette plante des principes nutritifs et toniques. Grâce à son usage, ils pouvaient supporter les fatigues du travail des mines et l'abstinence forcée des longs voyages. Dans un extrait de coca préparé avec soin, j'ai constaté la présence de chlorophylle, de gomme, de cire, et d'un



Indiens de la Sierra-Nevada. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

alcaloïde spécial, la *cocaïne*, que j'ai réussi à combiner avec de la chaux, puis à isoler sous forme de cristaux en aiguilles rayonnantes. Administrée à haute dose à des animaux, la cocaïne produit une excitation de la sensibilité, suivie d'abattement profond et de phénomènes tétaniques. Je regrette de n'avoir pas eu l'occasion de faire sur l'homme des expériences suivies.

Carthagène des Indes. — Le passé de Carthagène. — Description de Carthagène. — Danses et chants. — Le *bambuco*. — Intérieur de la cathédrale. — L'inquisition en Amérique. — Promenade au marché. — Les *cocuyos*. — Productions et commerce.

Devant nous est l'île basse de Tierra-Bomba, toute couverte de mangliers, de bambous et de roseaux à éventails. Derrière cette muraille de verdure se dressent, au second plan, deux hautes tours grisâtres.

C'est Carthagène, la *Reine des Indes*, qui s'étend derrière cette pointe.

Autrefois les vaisseaux entraient en ligne droite dans la rade par le large chenal de *Boca-Grande* (Bouche-Grande), mais en 1741, l'Espagne, en guerre avec l'Angleterre, fit obstruer le passage et former un isthme artificiel entre l'île et le continent. Aussi sommes-nous obligés de tourner ce long promontoire pour entrer dans le chenal étroit et tortueux de *Boca-Chica* (Bouche-Petite), bordé à droite et à gauche par des brisants et des rochers à fleur d'eau.

Trois forts, aujourd'hui en ruine, envahis par la ronce, disjoints par les racines des palétuviers, for-

maient autrefois la première ligne de défense de la ville.

La rade est une des plus belles du monde. Toutes les flottes de l'Europe pourraient s'y donner rendez-vous. Nous laissons à gauche, vers la pointe orientale de *Tierra-Bomba*, le village de *Loro*, entièrement habité par des lépreux, et bientôt nous mouillons non loin des remparts.

Ce fut en 1501 que *Rodrigo Bastidas* découvrit la ville indienne de *Calamari*, à laquelle il donna le nom de Carthagène, parce que son port ressemblait singulièrement à celui du même nom en Espagne. Il eut à soutenir contre les Indiens des combats acharnés.



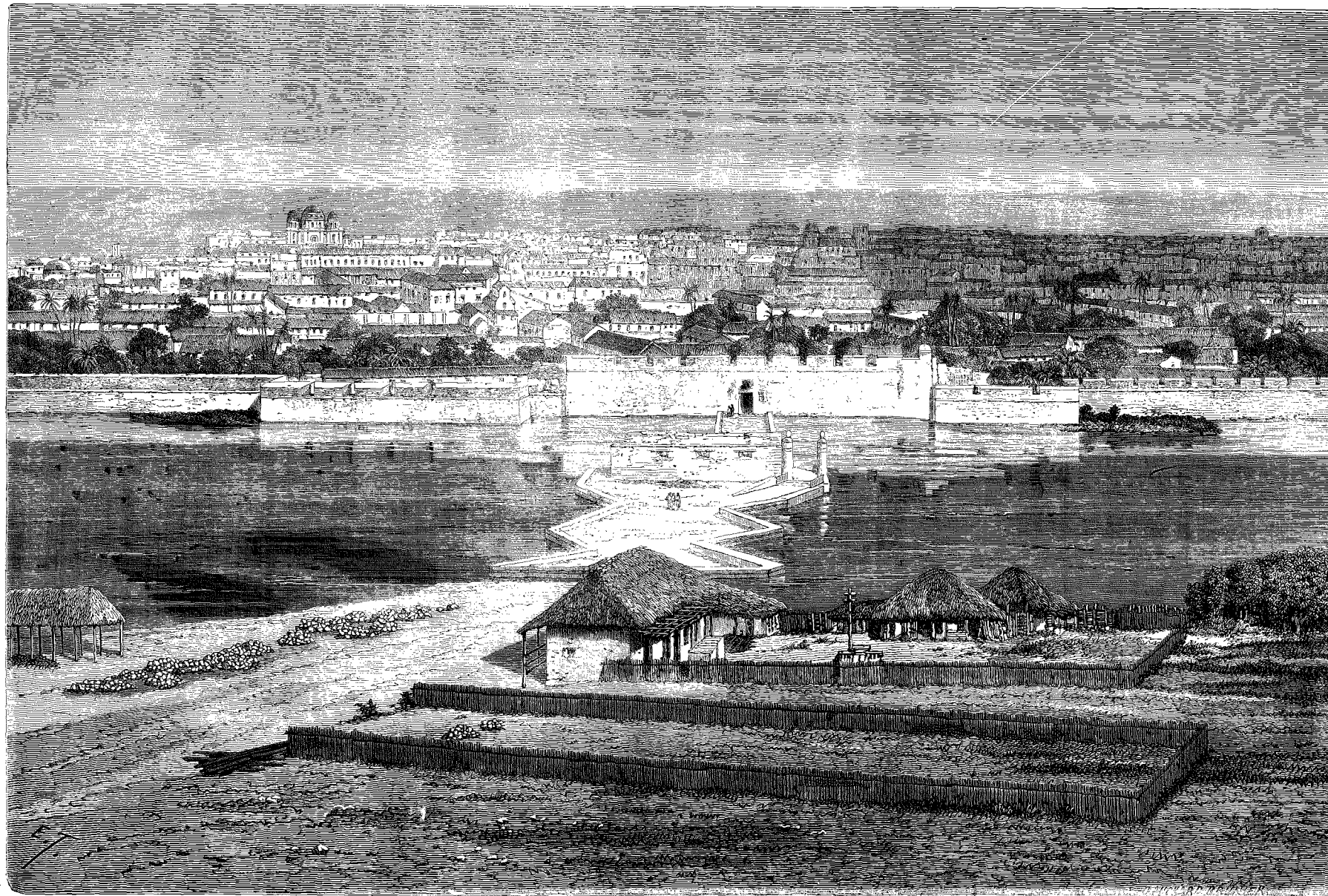
Marché à Carthagène. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Cependant la fondation de la ville actuelle n'eut lieu qu'en 1533, par les soins d'Alonzo de Ojeda, qui amena pour son expédition des vétérans de la *Española* (Saint-Domingue) et des Indiens interprètes.

Ce qui frappe d'abord en arrivant à Carthagène, ce sont les fortifications qui défendent la ville du côté de l'Océan : une haute muraille à plate-forme, qui rappelle ces murs de *Babylone* où six chariots pouvaient courir de front, des bastions, des casemates, et au pied un fossé profond rempli par la mer. L'ensemble est grandiose de proportions et d'harmonie. On se reporte malgré soi à ces temps chevaleresques où la *Reine des Indes*, fièrement assise sur son archipel de corail, entrepôt du commerce des *Philippines*, du *Pérou*, de la

Colombie et de l'*Amérique centrale*, gardait ses trésors à l'ombre du puissant drapeau espagnol, et lançait sur l'Océan des flottilles armées pour donner la chasse aux pirates bretons, aux audacieux Nantais dont les fins voiliers faisaient la course sur toute la côte de la mer des *Caràibes*.

Une vase immonde a envahi le port presque désert. De misérables pirogues y remplacent les vaisseaux de haut bord et les grands trois-mâts d'autrefois. Les mousses, les lichens recouvrent de leur végétation rouilleuse les murs abandonnés. Les plantes saxatiles enfoncent leurs racines entre les pierres qu'elles disjoignent : des mimosas noueux se sont accrochés aux revêtements, des plantes grimpantes tapis-



Vue de Carthage. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie.

sent et semblent vouloir ensevelir d'énormes pans à demi écroulés. En bas, dans le fossé limoneux, se meuvent d'impurs reptiles et de hideux caïmans. L'iguane, le serpent, la chauve-souris et le hibou habitent les embrasures vides. Car, n'ayant plus de trésors à garder, trop faible à la fois pour exciter l'envie et pour se défendre, Carthagène vendit enfin ses canons à la grande République américaine, et, pour cent vingt mille piastres, signa la déclaration de sa déchéance.

La plupart des maisons anciennes sont bâties en calcaire coquillier ou en roches madréporiques. Celles de récente construction sont en briques. Sur la place et dans les rues principales, elles ont un étage avec balcon couvert. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont protégées par un grillage en bois qui s'avance sur la rue. C'est le *mirador* ou « musoir », derrière lequel les femmes peuvent, sans être vues, regarder les passants. Ces fenêtres n'ont point de vitres ; un volet les ferme à l'intérieur. On voit d'ordinaire, entrelacées aux barreaux, deux feuilles de cocotier artistement tressées. C'est le rameau bénit qui protège la maison, comme on le trouve encore dans nos campagnes.

Les habitations sont presque toutes construites sur le même modèle. Un corridor donne entrée sur une cour centrale, pavée de cailloux blancs et de coquillages disposés en mosaïques. Au centre est une fontaine entourée de fleurs et d'arbustes ; autour de la cour, une galerie couverte sur laquelle s'ouvrent les portes des divers appartements. Le corridor d'entrée donne accès à une grande chambre, c'est le *zaguan*, espèce de salon ou de fumoir, dans lequel on vous introduit si vous demandez le maître de la maison. C'est là qu'il reçoit ses amis, ses visiteurs, et qu'il s'occupe d'affaires. Il faut être initié pour pénétrer dans les autres parties de la demeure, dans le gynécée. On retrouve ici beaucoup de traditions mauresques dans les monuments, les habitations et les mœurs.

Tout *caballero* est forcé par la politesse de dire à son visiteur étranger : « ma maison est à votre disposition ; » mais s'il désire vous recevoir dans sa famille, il ajoute : « ainsi que ma femme et mes filles. » Alors vous êtes présenté. On vous introduit dans un salon dont les dalles sont ordinairement recouvertes de nattes. Des banquettes garnies de tapis servent de divans. Les dames s'y assoient à la turque ou à la française. Les élégantes ne s'accroupissent pas à la turque. On vous avance un fauteuil massif, garni en vieux cuir de Cordoue. Les jeunes filles apportent des cigares, et leur mère vous invite à fumer, en vous donnant l'exemple. La conversation est peu animée. Après deux ou trois questions banales sur votre pays, on ne manque jamais de s'enquérir si vous êtes marié ; puis, à tout ce vous dites, on ne répond guère que par monosyllabes. Les premières visites sont peu encourageantes, même si vous avez affirmé votre titre de célibataire ; mais si vous ne vous rebutez pas, il y aura de charmantes surprises pour l'avenir. Une jeune fille vous permettra de venir causer le soir à travers les grilles du *mirador* :

de temps en temps même, elle vous invitera à entrer, et vous chantera, sans se faire prier, quelque ballade naïve en s'accompagnant avec la guitare.

Toutefois, si vous êtes prudent, ne dépassez pas le *zaguan*, et vous rappelant que la parole a été donnée à l'homme pour « déguiser sa pensée, » ne prenez pas au sérieux les formules courtoises par lesquelles votre hôte met « sa personne, sa maison et tout ce qu'il possède, à votre disposition. »

Quand vous passez dans les rues de Carthagène un peu après le coucher du soleil, vous entendez sortir de chaque maison un murmure monotone : c'est la famille qui psalmodie les litanies de la Vierge.

Je m'aventurai un soir dans les faubourgs de la ville. Il faisait un clair de lune splendide. Les rues irrégulières, bordées de petites cabanes de bambous et de roseaux, recouvertes de feuilles de palmier, étaient entrecoupées de jardins et de bouquets d'arbres. L'arome de l'oranger à fruits aigres et des diamélas (*Jasminum sambac*) embaumait l'air, où scintillaient des myriades de mouches phosphorescentes.

Le quartier où je me trouvais était exclusivement habité par des nègres, des métis et des Indiens. A la porte de presque toutes les cabanes on voyait réunie une nombreuse famille de gens qui semblaient heureux de vivre. Le père chantait en jouant du *tiplé*, toute petite guitare de bois de cèdre, aux sons aigus ; la mère l'accompagnait, en battant la mesure sur le cuir tendu qui sert de porte, et les enfants mêlaient à cette musique primitive le bruit de leurs ébats.

Arrivé à un carrefour, je vis une maisonnette un peu plus grande que celles du voisinage, à demi éclairée par des chandelles fumeuses. De l'intérieur partait un bruit confus de voix et d'instruments. Je demandai à un nègre ce que c'était. Il me regarda avec étonnement, sourit en ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles, et me répondit d'un air d'importance :

« C'est un bal, mon Blanc ; c'est chez le compère Caicédo : voulez-vous entrer ? »

J'hésitais, car la porte entr'ouverte laissait apercevoir une foule bruyante. Mon nègre ne me quittait plus du regard ; il tenait courtoisement son chapeau à la main, m'appelait *mi amo*, mon maître, et voulait absolument me faire honorer de ma présence le bal de son *compadre*.

Moitié parce que je n'osais trop refuser à ce grand gaillard noir, qui portait à la ceinture un long *machete*, espèce de sabre dont les nègres se servent pour couper la canne à sucre, éplucher les bananes et faire des estafilades dans les parties charnues de ceux avec qui ils entrent en dispute, moitié aussi par curiosité, je le suivis. Il joua vigoureusement des coudes et des épaules, agitant en l'air son chapeau délabré et criant à tue-tête : « Place au Blanc ! » Nous passâmes ainsi à travers le cercle compacte d'hommes et de femmes qui se pressaient autour de l'espace réservé pour la danse.

Des banquettes de bambou formaient entré les danseurs et la foule une barrière faible, mais respectée.

Là étaient assises les jeunes filles et les femmes qui désiraient être invitées à danser. Dans un angle de la pièce, une estrade avait été improvisée pour l'orchestre avec une table et quelques barils. Des chandelles de cire de palmier étaient clouées aux parois, de distance en distance, au moyen de *tunas*, longues et fortes épines de cactus, dont les femmes se servent en guise d'épingles.

Mon nègre me fit installer dans une bonne place, près des artistes amateurs. C'était quelque chose de bien étrange que cette musique ! Trois hommes chantaient, accompagnés de deux guitares et d'un *tiplé*, des femmes marquaient la cadence en frappant dans leurs mains. Un instrument, nouveau pour moi, attirait surtout mon attention ; c'était le *guaché*. Il consiste tout simplement en un tronçon de bambou de la grosseur du poignet, dans lequel on a renfermé de ces jolies graines noires et rouges de l'*Abrus precatorius*, que nous appelons pois d'Amérique. Les voix incultes et criardes chantaient naturellement à la tierce et à l'octave, les vieilles femmes marquaient la mesure avec énergie, les guitares faisaient un accompagnement de basse chantante, dominé par les sons aigus du *tiplé*, et le *guaché*, entre les mains d'un Indien de pure race, mêlait à tout cela son bruit strident, dont un joueur de castagnettes tyrolien pourrait à peine donner l'idée.

Le costume des femmes du peuple, à Carthagène, consiste en une jupe courte de serge, d'indienne ou de mousseline, serrée à la taille par une longue ceinture de laine aux couleurs vives. Le buste n'est protégé que par la chemise décolletée, garnie de dentelle et brodée en couleurs. Les bras sont nus. Dans la rue, un petit châle de coton, de laine ou de soie, fixé au front et replié comme un *peplum*, croise sur la poitrine et retombe sur l'épaule. Au bal, ce *pañuelon* ou *rebozo* est mis de côté. Elles portent des colliers d'or, de corail ou de verroteries ; d'énormes anneaux ou des pendants de filigranes allongent leurs oreilles ; elles abusent des bagues, et leurs cheveux sont retenus en chignon par de larges peignes d'écaillés ou de métal doré. Les souliers leur sont inconnus ; mais les élégantes chaussent l'espadrille en tapisserie de laine, dont les semelles sont tressées avec des fibres de *Fourcroya*.

Les hommes portent un pantalon de coutil, une chemise dont les manches, repassées avec art, présentent un bouillonnage symétrique, et un *poncho*, morceau d'étoffe carré, à larges raies de couleurs voyantes, au milieu duquel est une fente par où passe la tête. C'est un vêtement commode et gracieux. Pour danser, ces messieurs le retiraient afin d'avoir plus de liberté d'allure, ou le relevaient de chaque côté sur l'épaule.

On ne connaît ici qu'une danse, c'est le *bambuco*, mélange des traditions chorégraphiques de l'Indien Chibcha et du Nègre Congo. Une marche générale lui sert d'introduction. Les jeunes gens choisissent leurs danseuses, et l'on fait plusieurs fois le tour de la salle, en exécutant un pas fort simple accompagné d'un balancement de tout le corps. A un signal donné par les

musiciens, il ne reste plus qu'un couple ou deux dans l'enceinte. Alors le rythme change et le *bambuco* commence. Le cavalier exécute des pas fort compliqués, qui rappellent un peu la *jig* irlandaise, bat des entrechats, fait des pointes, piétine, et agite les bras pour donner plus d'expression à son jeu. La femme demeure presque toujours les bras croisés, et par un mouvement très-rapide du talon, puis du pied, glisse à fleur de terre en décrivant des zigzags et des cercles, s'approche de son danseur d'un air coquet, puis lui tourne le dos avec une œillade provocante, le fuit, l'évite et le tient en suspens sur sa trace. C'est une danse à la fois savante et naïve, pleine de mimique tour à tour chaste et passionnée.

Les chants de *bambuco* sont l'œuvre, souvent improvisée, d'un poète à cheveux crépus. Je me rappelle quelques couplets d'une de ces chansons populaires.

Ce sont messieurs les singes
Qui boivent du chocolat,
C'est le singe le plus vieux
Qui le leur fait mousser ;
Ai, ai, ai, ai !

Ce sont messieurs les singes
Qui s'en vont à la chasse,
C'est le singe le plus vieux
Qui rapporte le gibier ;
Ai, ai, ai, ai !

C'est la fille d'un singe
Qu'on voudrait marier,
C'est le singe le plus vieux
Qui voudrait l'épouser ;
Ai, ai, ai, ai !

La cathédrale est le plus beau, et même aujourd'hui le seul monument important de Carthagène. Elle a été bâtie, il y a environ deux siècles, dans le style indécis de l'architecture espagnole à cette époque. Une haute tour lézardée surmonte le portail, auquel on arrive par quelques marches. Les murs et la façade sont blanchis à la chaux. L'intérieur est sombre, triste et sale. Ça et là pendent aux murs dégradés des peintures de Quito, imitation naïve, mais grossière, des tableaux religieux du seizième siècle. Des araignées tapissent de toiles poussiéreuses les corniches des boiseries ; on aperçoit des scorpions se glissant entre les pierres tumulaires disjointes. La lampe d'argent suspendue devant le sanctuaire est noircie par le temps et la fumée.

Dans les chapelles, se trouve une curieuse collection de statues de bois peintes, dorées, émaillées, habillées d'étoffes profanes, chargées de scapulaires, de chapellets, de colliers, de cœurs d'argent, de croix et d'ex-voto bizarres. Quelques-unes rappellent involontairement les figures en cire, soi-disant historiques, exhibées dans les théâtres forains. Le maître-autel est surchargé d'ornements en bois jadis doré, parsemé de petits miroirs, de paillons, de verroteries, de fleurs et de dentelles fanées, qui forment un pêle-mêle digne d'une boutique de village. En présence de ce déploie-

ment de clinquant et d'oripeaux, on se prend à déplorer que le peuple qui vient prier dans la maison de Dieu soit si ignorant et si grossier, qu'il faille ainsi captiver ses sens comme dans les temples de l'Inde ou les pagodes de la Chine. Cependant, au milieu de tout ce mauvais goût, nous avons trouvé un objet d'art précieux, chef-d'œuvre ignoré de quelque artiste florentin du seizième siècle : c'est la chaire, ornée de sculptures et de petites statues d'ivoire.

Il n'y a pas de sièges dans l'église. Quand les *señoras*, vêtues de noir, la tête enveloppée dans leur mantille, se rendent à l'office, elles se font suivre d'une négresse, qui porte un tapis sur lequel elles s'agenouillent ou s'accroupissent. Les femmes du peuple n'en usent point et se prosternent sur la dalle nue.

L'évêché, attenant à la cathédrale, n'offre rien de remarquable, mais rappelle au voyageur le souvenir du tribunal de l'Inquisition, qui y tint ses redoutables assises.

Parmi les anciens monuments de Carthagène, l'un des mieux conservés est l'ancien couvent des Jacobins. Sur le sommet du mont Popa, dont les pentes arides n'offrent qu'une triste végétation de cactus, de jatropas, de crotons et de mimosas, se trouvent les ruines d'une chapelle dédiée à la Vierge, sous l'invocation de *Nuestra Señora de la Popa*. A mi-côte, il y avait aussi jadis un ermitage; en bas était le fort Saint-Lazare.

Dans une de mes promenades sur la montagne, un nègre que l'on m'avait procuré pour domestique, me montra une plante grimpante à laquelle il donna le nom de *contra* (*alexipharmaque*), et m'assura que c'était un remède infailible contre les morsures de serpents; que lui-même en avait expérimenté les vertus merveilleuses. Je reconnus l'*Aristoloché anguicide*, signalée, je crois, par Kunth, comme appartenant à cette région.

Non loin de l'église, sur une place sablée, stationnent quelques véhicules de louage, pompeusement décorés du nom de *volantes*. Ce sont des espèces de cabriolets antiques, aux harnais rougis par le temps, attelés de mules rétives. Le cocher, ou plutôt le pos-

tillon, nègre ou mulâtre, enfourche la bête et les brandards et, s'escrimant du fouet et de l'éperon, imprime à sa monture une vitesse d'une lieue et demie l'heure.

Je louai un de ces *volantes* pour la journée, et je priai poliment le cocher de me conduire où il voudrait, pourvu qu'il me fit voir quelque chose d'intéressant et n'allât pas vite. Cette dernière recommandation parut lui causer autant de surprise que de plaisir. Je sais que l'on obtient tout ce qu'on veut des nègres en flattant leur amour-propre et en leur donnant de temps à autre un petit verre de rhum; aussi mon cocher ne tarda pas à me prendre en affection. Il me fit parcourir la

Manga, promenade assez fréquentée le soir, les abords du cimetière, la plage, les principales rues et le marché.

Là nous fîmes une longue halte, car tout était nouveau et intéressant pour moi. Pablito semblait fort au courant des denrées et de leur valeur. J'appris de lui que les œufs de tortues valaient un *medio*, cinq sous la douzaine; que la *panela*, sucre brut, était à sept, c'est-à-dire qu'on en recevait sept livres pour vingt sous. De tous côtés arrivaient des Indiens, des métis et des nègres, conduisant des mules et des ânes chargés de maïs, de sucre brut, de bananes, de cacao, d'yuccas, d'ignames, de cocos, d'oranges, d'ananas et d'autres fruits dont la plupart ne m'étaient connus que de nom.

Le cédrat gigantesque côtoyait la pamplemousse à chair rose, la papaye et l'avocat. Je vis le *mamei*, le *nispero*, la *poma-rosa*, qui répand une délicieuse odeur de rose; la *chirimoya*, qui renferme une pulpe sucrée et acide; le *mandroño*, dont l'écorce jaune, hérissée comme celle de la châtaigne, contient une gelée rafraîchissante; le *marañon*, dont les femmes parfument leurs vêtements, mais dont la graine est un poison; des *guaras* semblables à des haricots longs de quatre pieds. Ici un Indien m'offre du *balsamo-maria*; une vieille femme me me tente avec du beurre retiré des amandes du palmier de *corozo* et conservé dans un nœud de bambou; là on m'appelle, pour me vanter la *yesca de maguey*, amadou fait avec



Diadème de lampyris. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

la moelle de l'agavé vivipare, dont les feuilles charnues produisent la *cabuya*, belle filasse blanche aux fibres soyeuses, avec lesquelles on fabrique des sacs, des filets, des cordes et des semelles d'*alpargatas*, espèces de mules que les dames portent chez elles, et les grissettes dans la rue.

Voici des *petacas*, boîtes légères tressées avec les pétioles fendus et aplatis du *nacouma* (*Cardulovica palmata*), dont les feuilles, cueillies avant leur déve-

loppement, fournissent la paille des chapeaux dits de Panama. Pablito me fait admirer des collections de *totumas* ou calebasses, qui remplacent ici, pour le peuple, tous les articles de faïence, et dont on fait une foule d'ustensiles. Les plus petites, coupées en deux, sont des tasses, puis viennent des plats et des bassins. Les unes, percées de trous, servent de passoirs; d'autres, découpées en sections, forment des cuillers. Il y en a qui sont ornées de dessins en relief, ciselées avec



Marchand d'eau à Carthagène. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

la pointe du couteau, chef-d'œuvre d'exécution patiente. Un groupe d'Indiens à peine vêtus offrent aux chalandes de mauvaises marmites de terre. Plus loin, une négresse dépèce une énorme tortue franche et jette les débris aux urubus qui rôdent autour.

Pablito me montrait tout, me nommait chaque chose, mais paraissait prodigieusement surpris de mes questions. Il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût un pays assez arriéré ou assez disgracié de la Providence pour

ne pas jouir de tout ce qui me semblait si nouveau et si intéressant. Il me l'exprimait parfois d'une façon pittoresque : « Li Blanc pas bien en paradis, si li pas aimer bananes. » Pour lui, des bananes à discrétion et ne rien faire, c'était l'idéal de la béatitude.

« Des *cocuyos*, des *cocuyos*, mesdames! » criait un négriillon. Je m'approchai et vis que l'étalage du petit marchand consistait en quatre ou cinq tronçons de canne à sucre.

« Où sont tes *cocuyos*? » demandai-je.

L'enfant me regarda d'un air étonné; mais comprenant que j'étais un *Anglais*, — ici, tout étranger passé aux yeux du peuple pour un fils d'Albion, — et dans l'espoir sans doute de réaliser une affaire, il prit la peine de ramasser à terre un des nœuds jaunes de la canne, me montra qu'il avait été creusé et en fit sortir avec précaution une couple des curieux insectes, que j'achetai pour le remercier de sa complaisance.

Le *cocuyo* (*Lampyrus cocuyo*) est un scarabée de la famille des charançons, long d'environ trois centimètres, dont les yeux, très-gros et un peu proéminents, jettent dans l'obscurité une vive lueur phosphorescente. Les dames de Carthagène, comme celles de Cuba, ornent souvent leur chevelure de ces insectes renfermés dans de petites cages de gaze.

Quand elles passent ainsi le soir dans les jardins, on dirait les génies de la nuit de nos féeries, portant un diadème d'étoiles.

On a souvent dit et écrit que trois ou quatre de ces lampyres, mis dans un flacon, donnaient assez de clarté pour permettre de lire ou de coudre. Il ne faut pas leur demander tant que cela, sous peine de désappointement. Ils n'ont jamais éclairé que des gravures de fantaisie. Mais ils peuvent simuler une pâle veilleuse. Pour les conserver vivants, on les enferme pendant le jour dans un tronçon de canne et ils mangent philosophiquement les murs de leur prison.

Les larves de *cocuyos* sont des vers blancs, qui vivent de la moelle de roseaux ou de palmiers. Les nègres de quelques cantons en sont assez friands, mais les Européens ne peuvent prendre sur eux de goûter à ce genre de friture qui ferait les délices d'un Chinois.

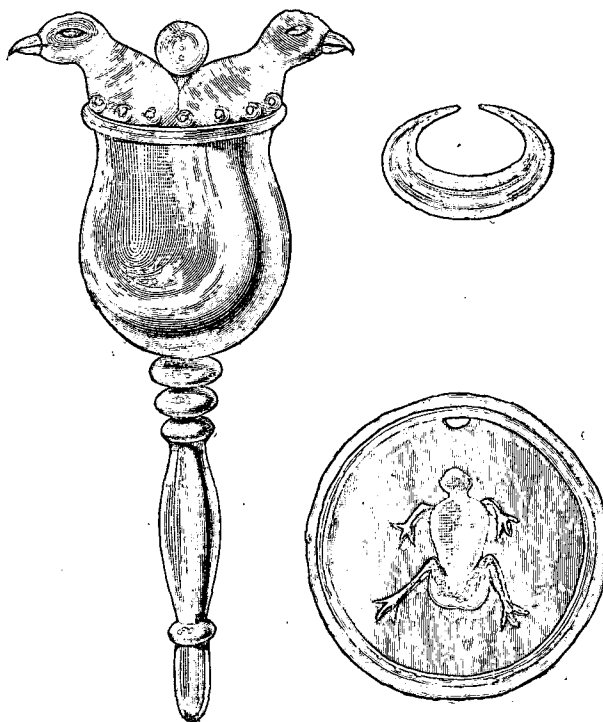
L'eau étant un peu rare à Carthagène, son commerce est assez lucratif. Mais dans un pays où la fatigue est regardée comme le plus grand des maux, les bons nègres qui adoptent le métier, ailleurs si rude, de porteur d'eau, trouvent moyen d'en alléger considérablement les charges. Le marchand d'eau est toujours propriétaire d'une mule ou d'un âne. Il remplit de liquide quatre tronçons de bambous, longs d'environ trois pieds, les lie deux à deux par le haut, au moyen d'une lanière de cuir brut, monte en croupe, et promène nonchalamment sa marchandise. Dès qu'il

a gagné une *peseta* (un franc), il trouve avoir bien rempli sa journée, achète pour un *réal* de rhum et garde l'autre pour sa nourriture. Son compagnon de travail, ou plutôt son esclave aux longues oreilles, va chercher sa vie où il peut, dans les rues, sur le marché, et contribue ainsi à nettoyer la ville.

Le commerce de Carthagène est peu important. L'apathie des Néo-Grenadiens en est la cause. Autrefois, un bras de la Magdalena, canalisé par les Espagnols, et qui porte encore le nom de *dique* ou canal, faisait communiquer le port avec le grand fleuve, près de la ville de Calamar, distante de cinquante kilomètres. Grâce à ce canal, Carthagène se trouvait l'entrepôt naturel de tout le commerce de l'intérieur.

On y voyait affluer le tabac d'Ambalena; les quin-

quinas de Pitayo et d'Almaguer; le cacao d'Ocaña, égal au meilleur caraque; l'or, les chapeaux et les cuirs d'Antioquia; l'or et le platine du Choco. Les nègres et les Indiens y apportaient, à dos d'homme ou en pirogue, les produits recherchés des forêts, des fleuves et de la mer : le caoutchouc qui découle du *ficus elliptica*, la vanille, les baumes de Tolu et de copahu, le *styrax* qui exsude de l'*hymenæa courbaril*, la cire végétale produite par le *ceroxyllum* des Andes et le *myrica*; le *divi-divi*, dont les Indiens Chibchas connaissent l'application au tannage; la salsepareille, rivale de celle du Honduras; l'ivoire végétal, fruit d'une espèce de pal-



Objets en os trouvés dans les tombeaux de Turbaco. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après un croquis de l'auteur.

mier; les dents de caïman, les coquillages roses à camées; la plus belle variété d'écaille; l'huître perlière, abondante sur toutes les côtes de la Nouvelle-Grenade.

Mais on a laissé le sable envahir peu à peu le canal. La grande artère est close. Aujourd'hui Carthagène n'exporte plus que de petites quantités de caoutchouc, inférieur à celui de Para, mais meilleur que celui de l'Amérique centrale, du tabac de bonne qualité et un peu d'écaille.

Ce dernier produit est le seul que l'on y mette en œuvre. On en fait de fort jolis ouvrages, des peignes, des épingles à cheveux, des boîtes, et surtout des cannes plaquées, fort estimées dans le pays et en Europe. Ceux qui se livrent à cette industrie vendent aussi des carapaces entières, polies et bordées d'argent, dont on fait de très-belles coupes.

Le plus riche et le plus grand travail en écaille connu est le revêtement et l'ornementation de la chapelle du *Sagrario*, contiguë à la cathédrale de Bogota. Les murs en sont couverts jusqu'au-dessus de la corniche de la coupole. Les huit autels, les colonnes, les chapiteaux, tout est plaqué d'écaille unie et ouvragée. C'est à la fois une curiosité et un objet d'art.

Les ports de Baranquilla et de Savanilla, à l'embouchure de la Magdalena, ont remplacé Carthagène comme entrepôts du commerce de la plus grande partie de la République. Mais comme ils sont loin d'offrir aux navires les mêmes avantages, il y a lieu de croire que l'ancienne Reine des Indes fera draguer le canal, et reprendra peu à peu l'importance qu'elle a perdue. Mais il faudrait pour cela que le pays fût en paix, et renonçât à la manie des *pronunciamientos*.

Un muletier modèle. — La vérité sur l'arbre à lait. — Les volcans d'air de Turbaco. — Le temple de l'Esprit des guérisons. — Antiquités indiennes de Turbaco.

Un *arriero* ou muletier nommé Cañas, accompagné de son fils, qui s'appelaient Cañitas, voulant bien se laisser toucher par mes instances et celles du propriétaire de l'hôtel où je résidais, me promit de me transporter, moi et mes bagages, jusqu'à la ville de Calamar, sur la Magdalena.

A six heures du matin, Cañas et Cañitas entraient dans la cour de l'hôtel. On amenait pour moi un cheval sellé qui n'avait pas trop mauvaise mine, mais en revanche les mules destinées aux bagages faisaient pitié. Les préparatifs furent lents.

Le chemin de Carthagène à Turbaco est à peine frayé à travers la forêt. C'est un sentier sinueux, raboteux, boueux, raviné, entrecoupé de flaques d'eau bourbeuse, obstrué de racines et de vieilles souches, envahi par les rejetons de bambous et les cactus.

Si un arbre chargé de siècles, épuisé par les parasites, accablé par le poids des lianes qui font à son branchage mort une couronne factice, s'écroule sur le sentier, entraînant dans sa chute tout un lambeau de forêt, l'*arriero*, armé d'un *machete*, s'ouvre un nouveau chemin autour de l'obstacle. Souvent on marche dans

le lit d'un torrent, sur des cailloux roulants et des roches polies. On avance lentement, péniblement, et l'on a besoin de se rappeler souvent le conseil : *Tenga Vd paciencia*, prenez patience!

Vers midi, nous arrivâmes auprès d'un étang. Je fis faire halte. On suspendit mon hamac à deux arbres. La plage que nous occupions était de formation récente, et la verdure y présentait des teintes jaunes pleines de charme. Des couples d'aras criards volaient çà et là, et des hérons blancs, que notre présence n'avait point effrayés, sondaient du bec le feutre épais et marécageux des bords. Mais tandis que, bercé dans mon lit de filet, je me laissais aller à une contemplation rêveuse, des nuées de moustiques, petits et grands, me déclarèrent une guerre si acharnée que je crus sage de battre en retraite.

Près de cet étang, je remarquai un arbre d'aspect étrange, nommé par les Indiens *mocundo* (*Pourretia platanifolia*). Son port, et surtout son feuillage, rappellent assez bien notre platane. A l'extrémité des branches pendent des capsules munies de cinq grandes ailes membraneuses, minces et sonores comme du parchemin. A une faible distance, on dirait des lanternes de papier huilé.

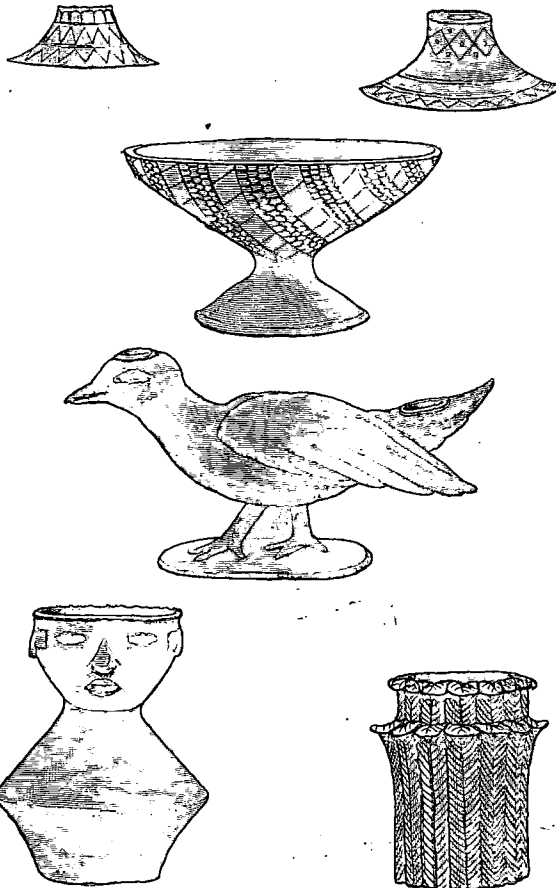
J'eus occasion de voir et d'étudier, non loin de Carthagène, un arbre nommé *palo de vaca*, arbre à la vache ou arbre à lait, au sujet duquel les voyageurs, surtout ceux qui voyagent sans sortir de leur cabinet, se sont plu à raconter des choses

fort intéressantes, mais embellies par l'imagination.

L'arbre à lait (*Galactodendrum utile*) n'est cultivé nulle part et ne mérite pas de l'être. Dans les régions où il croît spontanément, ce n'est que dans le cas de nécessité, de disette, ou par caprice que l'on y a recours. Pour en rendre le suc vraiment buvable, il faut le mêler à une grande quantité de liquide chaud, café ou thé.

Grâce aux difficultés de la route, dite royale, nous n'arrivâmes que le soir à Turbaco. Nous avons fait environ quatre lieues.

Le village est situé à peu près sur l'emplacement



Objets en terre trouvés dans les tombeaux de Turbaco. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après un croquis de l'auteur.

d'une ancienne ville indienne qui devait son importance au voisinage d'un temple élevé à deux lieues de là, auprès des volcans d'air et de boue qui sont célèbres comme curiosité géologique, mais dont les traditions historiques n'ont pas encore été citées par les voyageurs.

Sur les indications de Cañas, je fis la connaissance d'un vieil Indien nommé Fachimachi, descendant authentique des caciques de Turbaco. Je gagnai son amitié par de petits présents, et voici ce qu'il me conta :

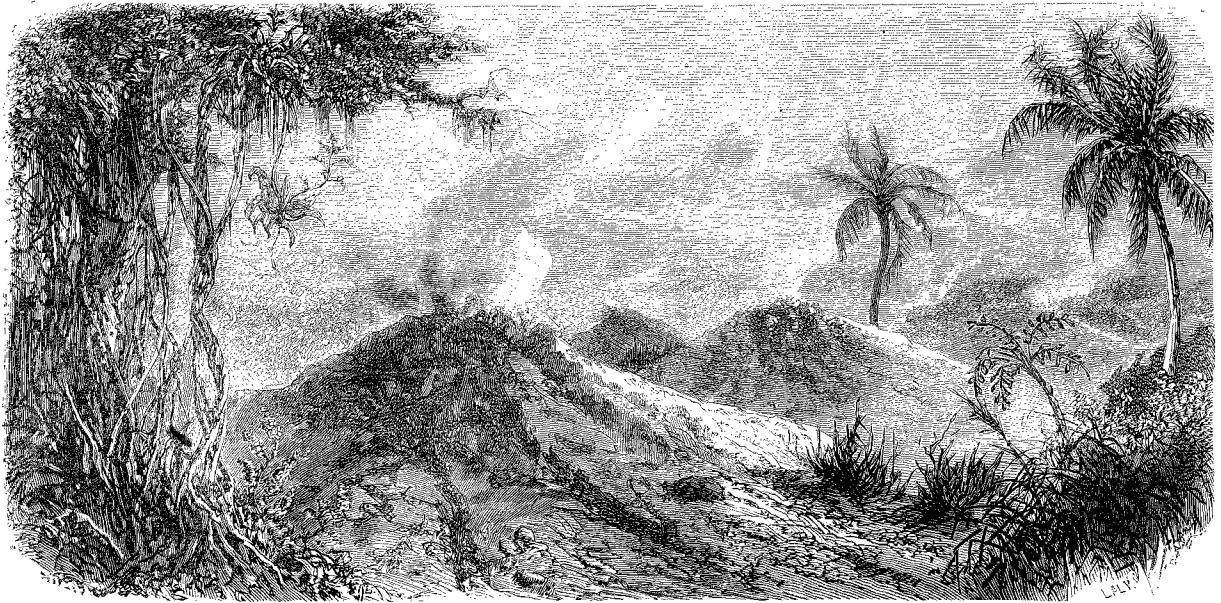
Le nom indien du lieu était Yurmaco. Le Temple des volcans était consacré au Cémi ou Esprit des guérisons. Ses douze prêtres portaient comme insignes une large ceinture d'or et un diadème du même métal.

Des croissants de filigrane pendaient de leurs narines. A leur cou étaient attachées des plaques d'or représentant en relief une espèce de grenouille.

Autour des éminences qui forment les soupiraux des volcans, étaient construites des huttes où l'on recevait les malades qui venaient en pèlerinage au temple.

Le malade était conduit aux amas de boue formés par les bouillonnements volcaniques. On l'y enfouissait, ne laissant que la tête en dehors, et le prêtre prononçait les paroles sacrées pour attirer la faveur de l'Esprit.

Les volcans de Turbaco ont leur légende. On raconte qu'il y a deux siècles, ils jetaient des flammes parce que Satan respirait par leurs soupiraux. Le curé du village, s'y étant rendu en grande pompe le jour



Volcans de Turbaco. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

de la Fête-Dieu, les aspergea d'eau bénite, en prononçant la formule de l'exorcisme, et ils s'éteignirent l'un après l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que les gaz qui s'en échappent contiennent beaucoup d'azote, et seulement un demi-centième d'oxygène, ce qui en explique l'incombustibilité.

J'ai vu chez le digne curé du village des objets précieux retirés des tombeaux indiens des environs. Il possédait une collection de vases en terre de formes curieuses; une ceinture d'or large d'environ trois pouces, mince, et travaillée avec tant de perfection qu'on l'eût dite faite au laminoir; deux plaques ou médailles d'or également très-minces, ayant environ quatre pouces de diamètre et offrant en repoussé l'image grossière, mais très-reconnaissable, d'une grenouille;

un croissant d'or pour les narines; une espèce de sceptre creux d'un travail surprenant.

Les Indiens de la Nouvelle-Andalousie et de la Castille-d'Or, avant la Conquête, étaient fort habiles à façonner des vases d'argile qu'ils ornaient de figures peintes et recouvraient d'un vernis presque indestructible. Leurs travaux d'or, de *tumbago*, alliage d'or et de cuivre qu'ils appelaient *guanin*, étaient si remarquables que l'historien Oviedo écrivait : « Leurs vases précieux, formés de fruits d'*higuera* avec des anses d'or, sont si beaux qu'on peut les faire servir de coupe pour le roi le plus puissant. »

D^r SAFFRAY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Passage du Dique. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE.

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY¹.

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

DE TURBACO A NARÉ.

Des pays que les Espagnols nommèrent Terre-Ferme, Nouvelle-Andalousie et Castille-d'Or. — Christophe Colomb et le Paradis terrestre. — Reconstruction de la carte de la Nouvelle-Grenade au temps de la Conquête. — Politique et tactique des conquérants. — Dispositions des Indiens envers les Espagnols. — Mœurs et coutumes des Indiens des côtes de l'Atlantique. — Les sépultures du Rio Zénu. — Les armes empoisonnées. — Le mancenillier.

Il est acquis à l'histoire que Colomb, pendant son troisième voyage, découvrit en fait le continent américain, mais qu'il n'eut pas conscience de sa découverte.

L'année suivante, Rodriguez Fonseca, évêque de Palencia, chargé du gouvernement des terres nouvellement découvertes au nom de la Couronne de Castille, communiqua les documents relatifs au troisième voyage de Colomb à son protégé Alonzo de Ojéda, capitaine des armées royales, et lui fournit les fonds nécessaires pour une nouvelle expédition à l'île de Trinidad. Ojéda prit pour pilote Juan de la Cosa, et pour *marinier* le cosmographe florentin Améric Vespuce. Quelques auteurs disent que ce dernier n'avait que les attributions de *marchand*; mais il est probable que l'on désirait surtout utiliser ses connaissances nautiques.

Ojéda arriva en peu de temps aux bouches de l'Orénoque, visita, comme Colomb, les îles de Trinidad et la pointe de Paria, donna à la côte du Venezuela le nom qu'elle porte actuellement, et continuant de longer la terre ferme, reconnut le cap de la Voile (de la *Vela*) et le rio Hacha, qui font aujourd'hui partie du territoire de la Nouvelle-Grenade.

Le capitaine Ojéda fut donc le premier à constater l'existence du continent américain.

Les premières expéditions le long de la côte américaine par Ojéda et Bastidas n'avaient pour but que l'échange d'objets sans valeur contre l'or, les perles et les autres richesses du pays. Les avides flibustiers ne se contentaient point de dépouiller par la violence et de tuer tous les Indiens qui ne les enrichissaient pas assez vite au gré de leurs désirs, ils les embarquaient comme esclaves pour les faire mourir dans les mines d'or de Saint-Domingue.

Cependant, en 1508, après la mort de la reine Isabelle, Ojéda, déjà célèbre par ses voyages, et Diego Nicuesa, riche courtisan, reçurent de la cour d'Espagne la concession et le privilège de fonder des colonies sur la côte de l'Atlantique. Tout le territoire compris entre le cap de la Voile et le golfe d'Urubu (aujourd'hui golfe du Darien) échut à Ojéda, sous le nom

de Nouvelle-Andalousie; Nicuesa obtint toute la côte depuis le golfe d'Urubu jusqu'au cap de la Grâce de Dieu (*Gracias a Dios*) à laquelle on donna le nom de Castille-d'Or. A l'est de ces deux gouvernements, depuis le cap de la Voile jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, s'étendait la Terre-Ferme, ainsi nommée par Colomb, ou du moins en mémoire de son voyage.

Lorsqu'on apprit en Espagne et en Portugal les résultats des voyages de Colomb et de ses émules, la cour de Portugal réclama auprès du pape Alexandre VI, disant que les rois d'Espagne enfreignaient son privilège de découvertes. Mais leurs Majestés Catholiques ayant convaincu Sa Sainteté que les terres dont on avait pris possession en leur nom ne se trouvaient point comprises dans la vaste étendue concédée au roi de Portugal, le pape, divisant en deux parts les terres encore inconnues et les terres nouvellement explorées, en donna une à chacun des monarques favoris du Saint-Siège.

Les rois de Castille étaient donc parfaitement en règle. Le pape leur avait fait cadeau de l'Amérique, contenant et contenu. Leurs délégués ne l'oublièrent pas. Ils considéraient comme leur chose tout ce qui pouvait s'emporter, se vendre ou s'utiliser d'une manière quelconque. Les actes les plus infâmes furent commis au grand jour, sous le couvert des décrets royaux.

Charles V permit de réduire en esclavage les Indiens qui refuseraient de reconnaître sa suzeraineté. C'était, dit le P. Simon, « jeter des étoupes sur la flamme de la cupidité. Chaque jour, des vaisseaux partaient de Saint-Domingue pour la Terre-Ferme, et on les remplissait à satiété. »

Les Indiens ne parlaient pas espagnol et n'étaient pas baptisés, tels étaient leurs crimes aux yeux des conquérants. Quelques-uns leur en voulaient d'autant plus de leur ignorance du christianisme, qu'ils croyaient, d'après des textes sacrés et l'opinion des Pères de l'Église, que l'Amérique avait été catéchisée. On lit à ce propos dans l'historien Oviedo : « Non-seulement les apôtres avaient déjà prêché le mystère de notre Rédemption en toutes les parties et climats du monde, mais saint Grégoire le Grand, qui occupa

1. Suite. — Voy. p. 81.

le siège apostolique de saint Pierre en l'an de Notre-Seigneur 590, et le garda quatorze ans (comme nous l'apprend Eusèbe dans l'histoire du temps), dit que le mystère de notre Rédemption avait été parachevé de prêcher l'année qu'il mourut, en tous pays et parties du monde. »

C'était donc par mauvaise volonté, endurcissement et hérésie, que les pauvres Indiens ne pratiquaient pas la religion chrétienne. Mais, d'un autre côté, il s'élevait de sérieux débats pour savoir s'ils étaient de vrais hommes et s'ils avaient une âme; de sorte qu'au pis aller, singes ou hérétiques, on pouvait bien les traiter à sa guise.

Cependant, les historiens les plus honnêtes nous représentent les Indiens comme doués de qualités physiques, morales et intellectuelles qui auraient dû inspirer aux conquérants une politique à la fois plus juste et plus profitable à leurs intérêts.

Les Indiens étaient doux, confiants, hospitaliers. Lorsque Colomb longeait les côtes de l'Amérique centrale, les indigènes invitaient les Espagnols à descendre, et envoyaient à bord quelques jeunes filles, comme gage de leurs intentions amicales. Plus tard, quand Encizo entra dans la baie de Caramari (depuis Carthagène) pour y réparer ses vaisseaux, les Indiens, qui déjà avaient à exercer de terribles représailles, apprenant que le capitaine abordait pour la première fois leur territoire et n'avait aucune intention hostile, s'empressèrent d'apporter des vivres et des présents.

Le cacique de Malambo, non loin de Sainte-Marthe, changea son nom pour celui du Portugais Jérôme Melo, ce qui était chez les Indiens la plus grande preuve d'amitié.

Pourtant les Espagnols volaient, tuaient, brûlaient et vendaient les Indiens sans remords. Leur barbarie fut poussée si loin qu'on voudrait révoquer en doute les faits que l'histoire leur reproche avec raison. Mais cela n'est pas possible. Ici on attache par le cou à une entrave commune les esclaves, bêtes de somme d'une expédition, et lorsque l'un d'eux tombe épuisé de fatigue, pour éviter la peine d'en détacher plusieurs autres, on lui tranche la tête, et la chaîne continue sa marche. Là un pieux capitaine, ayant fait des prisonniers qui l'embarrassent, se met à réfléchir qu'ils ont offensé Dieu par d'horribles péchés, et il les livre aux chiens qui « en un *Credo* » les mettent en pièces.

Ils étaient terribles ces molosses dressés à la chasse humaine. C'étaient dans les combats des auxiliaires précieux, et le jour des récompenses, ils recevaient une part de butin comme leurs maîtres. Le nom des plus braves figurait à l'ordre du jour.

Les Espagnols devaient aller encore plus loin. Un certain Francisco Martin et trois soldats, débris égarés d'une expédition d'Alfínger, gisaient exténués, mourant de faim, au bord d'une rivière. Une pirogue passe, montée par des Indiens. Les Espagnols font des signes de détresse et demandent des vivres. La piro-

gue s'éloigne, et bientôt après les indigènes reviennent avec du maïs, des racines, des fruits qu'ils se disposent à offrir aux malheureux dont ils avaient pitié. Mais tandis qu'ils débarquaient ces provisions, les Espagnols se jettent sur l'un d'eux, réussissent à s'en emparer, et pendant que les autres Indiens s'éloignent effrayés, ils le dépècent et le mangent vivant.

En présence de pareilles horreurs, n'est-ce pas aux conquérants que l'on aurait pu refuser le titre d'hommes? De quel côté trouvait-on les instincts brutaux du sauvage?

Hâtons-nous de fuir ces tristes souvenirs; excusons, s'il se peut, les malheurs d'un temps de ténèbres, et là où l'obscurité n'est encore qu'à demi vaincue, allons répétant les paroles de Goethe mourant : « De la lumière! de la lumière! »

Les Indiens de la Nouvelle-Andalousie étaient pour la plupart mieux faits et de couleur moins foncée que ceux de Saint-Domingue. Leurs femmes ne manquaient point de beauté, au dire des historiens, et prenaient plaisir à se parer pour plaire aux Espagnols.

Toute la côte était fort peuplée. On voyait s'étendre à perte de vue des campagnes cultivées, entrecoupées de jardins. Là où l'on ne trouve plus aujourd'hui que des forêts ou des déserts, vivait un peuple heureux, industriel, riche même, puisqu'il pouvait consacrer au commerce d'échange le surplus de ses produits, ne demandant à ses voisins que des objets de luxe et de parure.

Leurs maisons circulaires, formées de troncs d'arbres, étaient recouvertes d'un toit conique en feuilles de palmier. Des cloisons de bambous ou de roseaux les partageaient en compartiments. Il y avait une salle dont les murs et le sol étaient couverts de nattes représentant en couleurs vives des figures d'animaux. Les plus riches étaient ornées de tapis en plumes. Les femmes vivaient dans un appartement séparé, servaient les hommes pendant le repas, mais n'étaient point admises à y prendre part. Autour de la salle, on voyait sur des claies les momies parfaitement conservées des ancêtres du chef de famille.

Le vêtement des hommes se bornait à un pagne de coton, quelquefois à un morceau dealebasse, à un coquillage naturel ou en or, attaché à la ceinture. Les femmes étaient presque partout vêtues d'une jupe plus ou moins longue en coton, ornée de dessins aux couleurs vives. Hommes et femmes portaient au nez des croissants d'or, au cou des colliers d'or et de perles, aux bras et aux jambes des anneaux ou des bracelets.

Ils cultivaient le maïs, le yucca, se procuraient à la chasse la chair du tapir, du chevreuil, du pécarí, du hocco et de beaucoup d'autres animaux. Leur boisson consistait en bière de maïs nommée *chicha* et en vin d'ananas.

On n'a pas pu recueillir les traditions religieuses de ces peuples. Mais leur respect tout particulier pour les morts et la manière dont ils enterraient ceux dont le corps n'était pas destiné aux honneurs de l'emba-

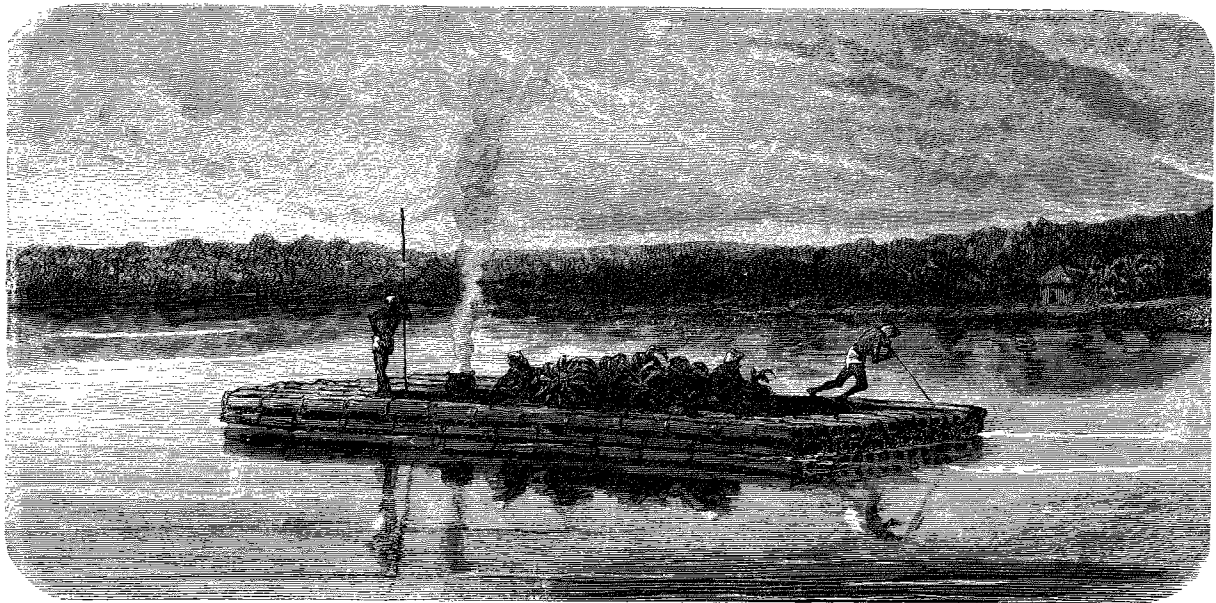
mement, semblent indiquer la notion de l'immortalité de l'âme.

Chez quelques tribus, et surtout dans la vallée du Rio Zénu, les sépultures indiennes, ordinairement réunies en cimetières, se faisaient remarquer par le soin apporté à leur arrangement, et plus encore par la richesse des objets que l'on déposait à côté du mort.

Ce fut Heredia, le fondateur de Carthagène, qui découvrit ces monuments sacrés des Indiens. Ayant pénétré jusqu'aux domaines du cacique Finzemi, il fit piller la ville et le temple. Dans cet édifice, on trouva vingt-quatre idoles en bois recouvert de plaques d'or, soutenant, deux à deux, des hamacs où les fidèles venaient déposer leurs offrandes. Les arbres d'alentour étaient chargés de clochettes d'or. Un jeune Indien révéla au capitaine que les tumulus que l'on voyait dans la campagne étaient des sépultures, et les Espa-

gnols commencèrent à couper les énormes ceibas destinés à protéger les tombeaux.

Les cimetières du Zénu consistaient en agglomérations de tumulus de terre, les uns coniques, les autres rectangulaires. Lorsqu'un Indien mourait, on creusait un trou assez grand pour contenir le défunt, ses armes, ses bijoux, des jarres contenant de la chicha, ou bien pleines de maïs, une pierre à broyer le grain, et en outre, si c'était un chef, quelques-unes de ses femmes et plusieurs esclaves. Le tout était recouvert d'une terre ocreuse, apportée de loin. Parmi les objets précieux découverts dans ces tombeaux, on remarque des figures en or d'animaux de toute espèce, depuis l'homme jusqu'à la fourmi. On y a trouvé, à une époque toute récente, un morceau de bois dur sculpté et peint représentant des danses et des jeux. Le travail de cette relique est tellement supérieur à tout ce que fai-



Radeau de bambous (la valsas). — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

saient les Indiens au temps de la Conquête, qu'on a cru y voir la trace d'une civilisation antérieure, à laquelle remonteraient les sépultures du Zénu. Des fouilles régulières, faites par des gens éclairés, permettront plus tard de résoudre le problème.

L'industrie des peuples primitifs et des civilisations naissantes est inhabile à procurer des armes redoutables. La flèche, le javalot, le casse-tête, ne suffisent pas pour la chasse des grands animaux et pour les combats à distance. Aussi trouve-t-on dans l'antiquité la plus reculée l'usage d'empoisonner les dards et les flèches.

Cet usage était pratiqué en Asie plusieurs siècles avant Alexandre; en Italie, longtemps avant la fondation de Rome. Les Gaulois, nos ancêtres, au dire de Pline, retiraient du *Limeum*, et peut-être du Caprifiguier, un poison dont ils garnissaient leurs flèches pour chasser le cerf. Mais, par un sentiment de che-

valerie qui date de loin, ils dédaignaient d'employer de pareilles armes à la guerre.

Lors de la découverte de l'Amérique, la plupart des tribus des contrées chaudes, et surtout celles qui habitaient non loin de la mer, empoisonnaient leurs flèches pour la guerre comme pour la chasse. Le poison variait avec le climat et les produits naturels du sol. Sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Grenade, les Indiens y faisaient entrer le suc du mancenillier, et la moindre piqure suffisait, disait-on, pour faire mourir dans des souffrances atroces.

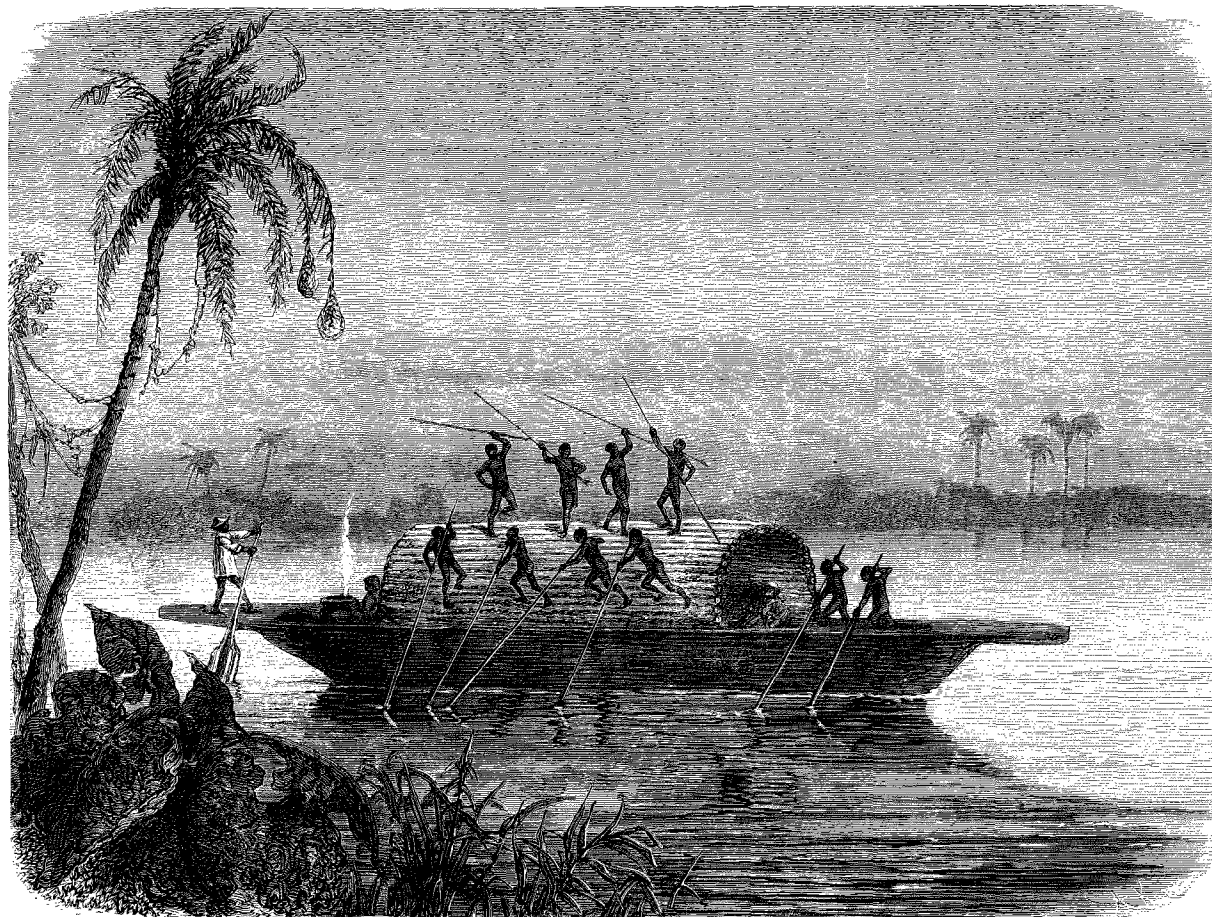
Ces armes terribles causaient un grand effroi aux Espagnols, qui cherchaient vainement un contre-poison efficace. Mais une légende dit que l'idalgo Montalvo eut un songe dans lequel la sainte Vierge lui indiqua le sublimé corrosif comme antidote du poison indien; il se guérit lui-même et fit part de sa découverte à ses compagnons. Cela remet en mémoire le songe d'A-

lexandre, rapporté par Diodore de Sicile, songe dans lequel un serpent révéla le moyen de se guérir des blessures faites par les flèches empoisonnées des Brachmanes. Quoi qu'il en soit, l'usage du fer rouge fut généralement adopté par les Espagnols pour combattre les effets du venin.

Le mancenillier est très-commun aux environs de Carthagène. C'est un arbre de moyenne stature, qui, par le port et le feuillage, ressemble assez au poirier. Une tache rouge occupe souvent le sommet de chaque pétiole. Le fruit, ombiliqué au sommet, ressemble à une pomme d'api. La pulpe est blanchâtre et con-

tient un noyau hérissé de saillies aiguës. L'odeur du fruit est peu sensible. Quant au goût, mon amour de la science ne fut pas assez fort pour me le faire connaître : j'étais suffisamment prévenu par tout ce que j'avais lu dans les auteurs sur les fâcheux effets de ce fruit quand on le mange.

Son bois n'est point dur, ni propre, comme on l'a dit, aux travaux d'ébénisterie ; il est mou, filandreux et de peu de durée. On a confondu avec le vrai mancenillier (*Hippomane Mancinella*) un *Rhus* vénéneux qui croît dans les montagnes, et dont le bois peut être utilisé si l'on a soin de ne pas l'employer en séve.



Le champan. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Outre le nandirhoba, vulgairement boîte à savonnette, qui paraît être le contre-poison le plus certain du mancenillier, on peut ajouter confiance au *Bigonia Leucoxyllum* (Cèdre blanc), qui croît ordinairement dans le voisinage de cet arbre dangereux. Le sel revendique un certain nombre de guérisons ; le jus de canne ne possède pas, comme on l'a cru, les mêmes propriétés ; mais l'huile, ingérée en abondance, sauva les premiers Espagnols qui mangèrent de ces fruits trompeurs. Quant à l'atmosphère qui entoure le mancenillier, on admettait, sur la foi de légendes, qu'elle est très-dangereuse le matin, le soir et pendant la nuit. On disait aussi que le sommeil prolongé sous cet

arbre est mortel en temps humide ; mais les observations directes de Jacquin ont démontré que tous ces dangers sont imaginaires.

Route de Turbaco à Calamar. — Les guêpes cartonnières. — Passage du canal de Carthagène. — Tableaux de la nature tropicale. — Les mangeurs de terre. — Manière de naviguer sur la Magdalena. — Iles et plages. — Embouchure du Cauca. — La ville de Mompo. — Un mot sur la vallée de Upar. — Les fourmis sont-elles comestibles ? — Opinion sur l'origine des langues indiennes.

Mais il me tarde de revenir au village, jadis célèbre, de Turbaco, et de suivre la route, dite royale, qui conduit à Calamar, sur le grand fleuve Magdalena.

La route royale de Calamar n'est en réalité qu'un abominable sentier.

Un peu avant d'arriver au misérable village d'Arjona, comme nous passions sous de grands arbres au tronc lisse et au puissant branchage, Cañas, qui chantait pour charmer les ennuis de la route, s'interrompit tout à coup et dit d'une voix brève : « Pas de bruit; voici des guêpes. » En même temps, il se couvrait la tête de son poncho, et Cañitas suivait prestement son exemple. Au même instant, je me sentis piqué au cou, à la joue et aux mains. Je demeurai près d'un quart d'heure étourdi par la douleur. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus vive. Une fièvre intense se déclara et ne faiblit que vers la fin de la journée.

Les guêpes, noires et petites, qui nous avaient attaqués appartenaient à la nombreuse famille des cartonnières. Elles bâtissent dans les arbres, ordinairement à la naissance d'une grosse branche, un nid de forme conique, de couleur grisâtre. Au moindre bruit près de leur demeure, elles s'élancent sur les hommes ou les animaux qui s'aventurent dans leur domaine. J'ai vu les gens les plus braves saisis de terreur à la vue de ces nids, que l'on pourrait parfois confondre avec ceux des termites inoffensifs.

Environ à moitié chemin d'Arjona à Calamar, un peu avant d'arriver au village de Mahates, le chemin est coupé par l'ancien canal de Carthagène, le *Dique*. L'ancien lit régulier a disparu. L'eau s'extravase au loin, formant des lagunes et des marécages. Pour le traverser, on transporte dans une pirogue les bagages, les bâts, les selles; les voyageurs s'y accommodent de leur mieux et tiennent par la longe les chevaux et les mulets qui nagent de chaque côté de l'embarcation, dirigée par deux payeurs. Dans quelques endroits, le courant rapide emporte à la dérive barque et quadrupèdes, mais on remonte aisément dans les remous, et après une navigation de dix à quinze minutes, on aborde à l'autre rive.

Le paysage, en cet endroit, est l'un des plus beaux qu'il soit donné de contempler. Imaginez une vaste plaine bornée au loin par des collines bleuâtres, couverte d'une forêt lumineuse, coupée par un large cours d'eau qui s'égare à la recherche d'une pente et forme des îles de bambous, des plages de sable, des lacs miroitants; le ciel, d'un bleu profond, répercuté par l'eau transparente; çà et là un vieil arbre chargé de parasites, dont le robuste branchage est couvert tout à coup par un vol d'échassiers au blanc plumage; là-bas, dans les roseaux, des aigrettes, des flamants, volant, chassant, s'ébattant sur l'onde, ou immobiles sur une patte, le cou replié, la tête sous l'aile, dormant en plein soleil; ici, dans les herbes et les plantes aquatiques, des canards au plumage métallique, des poules d'eau dont les ailes déployées portent un croissant d'or sur fond de pourpre. Le soleil torride est au zénith; un cri rauque interrompt à de longs intervalles le silence imposant de la solitude; tout est en harmonie

dans cette nature vierge et sauvage, pleine de poésie grandiose et d'émouvantes splendeurs.

A peu de distance du canal, le chemin s'améliore sensiblement. La forêt qu'il traverse est aussi plus belle. Des arbres de moyenne taille, sortant de fourrés de cactus, de broméliacées et de graminées traçantes, forment une première voûte serrée, d'où s'échappent des bouquets de palmiers aux panaches chatoyants. De distance en distance, des cèdres, des fromagers, des lauriers, grands arbres au tronc lisse, s'élèvent d'un jet à plus de cent pieds et, jetant autour d'eux l'ombre de branches vigoureuses, dominant de leur tête superbe le premier étage de verdure. De leur pied s'élanche la liane au feuillage vernissé, à la fleur odorante, qui monte en se tordant, s'enroule jusqu'à la cime, et ne trouvant plus d'appui, retombe en longs cordages qui, prenant racine à leur tour, mêlent leur vitalité à celle de la plante mère. Des parasites grêles, aux feuilles filiformes, grisâtres, pendent des rameaux comme des chevelures, et des nids, retenus aux bouts des branches par des attaches d'herbes, balancent, à l'abri des serpents, des couvées d'oiseaux chanteurs.

En haut, en bas, partout des fleurs. Il y en a de pourpres, de jaunes, de diaprées; elles s'épanouissent, solitaires ou par groupes, tombent en guirlandes, forment des grappes, des ombelles, des gerbes odorantes visitées par les scarabées d'émail et d'or, les mouches diamantées, les papillons de velours, de satin et de pierreries. Sur les arbres, des orchidées monstrueuses étalent l'énigme de leurs formes, imitant un oiseau, une urne, un insecte.

Le colibri dispute à l'abeille le miel des nectaires parfumés, le turpial, rossignol des terres chaudes, fait des trilles dans la futaie, le cardinal, le bec d'argent volètent dans les broussailles, les perruches criardes passent par bandes dans les clairières, les aras pourpre et azur s'élancent par couple à perte de vue. Çà et là, sur la membrure tronquée d'un arbre foudroyé, l'aigle immobile attend une proie. On entend au sein des fourrés le grognement des singes hurleurs, tandis que l'iguane, géant des lézards, et quelques serpents timides font bruire dans leur fuite les herbes et les feuilles sèches à l'approche du voyageur.

Calamar, autrefois Barranca, est un village agréablement situé au bord de la Magdalena. C'est, pour les petits bateaux à vapeur du fleuve, une escale peu importante depuis que Carthagène a cessé d'être le grand entrepôt de la vallée. On y trouve une espèce d'auberge assez confortable pour le pays, et où je fus obligé de demeurer plusieurs jours en attendant le passage d'un vapeur.

J'en profitai pour faire quelques excursions dans les environs, tantôt suivant à pied les sentiers qui s'enfoncent dans la forêt, tantôt me faisant conduire en pirogue aux hameaux voisins. La nature, les hommes, les choses, tout était nouveau et plein d'intérêt.

Un jour, je m'étais arrêté pour déjeuner dans une cabane faite de bambous et de roseaux, où une famille d'Indiens s'empressa de me servir des bananes cuites sous la cendre, du lait et quelques fruits, toutes leurs richesses. Je remarquai un adolescent de quatorze à seize ans, qui se tenait immobile auprès de la porte. Il avait le teint blême, l'œil terne et fixe; ses membres émaciés semblaient trop faibles pour soutenir sa grosse tête et son ventre énorme. Je demandai à sa mère s'il était malade.

« Oh! ce n'est rien, répondit-elle, il mange de la terre. »

J'appris bientôt que le géophagisme était une maladie assez répandue dans quelques parties de la vallée basse de la Magdalena, sans toutefois être endémique comme sur les bords de l'Orénoque. Il est étrange de retrouver cette perversion du goût, non-seulement dans plusieurs contrées de l'Amérique du Sud, et même des États-Unis, mais encore en Guinée, à Java et dans plusieurs autres contrées.

Cette terre, dont on fait un comestible, est une argile jaunâtre ou rougeâtre, très-onctueuse, riche en détritrus d'animalcules et de plantes cryptogames. Ici on la mange sans apprêts; là on la fait sécher au soleil ou cuire dans la cendre. Les Otomaques de l'Orénoque la font frire, ce qui lui communique au moins quelques vertus nutritives.

En Europe, cette maladie, connue sous le nom de pica ou de malacia, est heureusement assez rare; et ce n'est que dans les temps de disette, principalement pendant les Croisades et durant la guerre de Trente ans, que l'on a vu, en Poméranie, en Suède, en Finlande, des populations entières manger une argile nommée *terre édule* ou *farine de montagne*, qui contient une proportion notable de matières organiques, débris que le microscope reconnaît appartenir à des diatomées, à des algues, à des bacillariées.

La navigation sur la Magdalena est assez active et très-pittoresque. Sans parler des vapeurs qui font un service à peu près régulier, quand la politique et les *pronunciamentos* le permettent, on voit, descendant le courant, des radeaux de bambous ou d'*Hibiscus tiliaceus*, bois aussi léger que le liège, sur lesquels on transporte d'ordinaire les fruits, les bananes et les marchandises qui ne craignent pas les intempéries. Une fois arrivé à destination, le radeau (*balsa*) est abandonné. Des *bongos*, grandes pirogues creusées dans des troncs de ceibas, et qui peuvent contenir de soixante à soixante-dix tonnes de marchandises, servent aux approvisionnements des marchés le long du fleuve. Le *champan* est un bongo de grande taille, recouvert d'un toit de roseaux et de feuilles de palmier. C'est la plus pittoresque des embarcations de la Magdalena. Quand les petits paquebots ne marchent pas, les *champanes* les remplacent. L'intérieur est divisé, par des nattes, en compartiments servant de chambres et de magasins. La cuisine occupe l'avant. A l'arrière, le capitaine en grande tenue, c'est-à-dire

vêtu d'une chemise, se sert d'une longue pagaie, en guise de gouvernail. Sur le toit, dix à douze nègres, armés de longues perches terminées par une fourche en bois dur, et dont l'extrémité appuyée à nu sur la poitrine y développe un cal énorme, poussent la lourde masse contre le courant à grand renfort de cris. A les voir courir sur la couverture bombée, agitant leurs perches et se livrant à des exercices d'acrobates, on dirait, à distance, une fantastique danse de démons.

Ces mariniers, nommés dans le pays *bogas*, forment une caste à part, plus remarquable par ses défauts que par ses qualités. Le boga choisit d'ordinaire pour demeure le bord des fleuves, ces terres malsaines où la chaleur et l'humidité engendrent des prodiges de végétation et des animaux étranges; sa case de bambous, couverte de feuilles de palmier, est étroite et basse; on ne voit dans la pièce unique ni meubles, ni ustensiles, ni outils, à part une marmite de terre, une vieille hache, un machete et quelques *totumas*. Sa hideuse compagne, aux seins difformes, est à demi couchée sur un cuir de bœuf, entourée de petits monstres dont le ventre, développé outre mesure, les empêche de se dresser sur leurs pieds et les fait ramper jusqu'à l'âge d'environ trois ans comme les brutes, dont ils imiteront toute leur vie l'existence. Autour de sa hutte, le boga a planté quelques bananiers; deux ou trois fois par an, il sème dans le même coin de terre, sans labour, sans engrais, le maïs qu'il commence à récolter au bout de cinquante jours. Ses hameçons lui procurent du poisson, quand il n'est pas trop paresseux pour s'en servir. Il fouille le sable brûlant des plages pour y découvrir les œufs de tortues et de caïmans.

A la rigueur, il pourrait se passer de travailler, mais il veut aller prendre part aux plaisirs et aux vices des villes et des villages. Pour cela il lui faut de l'argent. Alors il consent à se louer pour une ou deux semaines au patron d'une balsa, d'un bongo ou d'un champan. Nu sous un soleil ardent, sa perche appuyée sur le cal saignant de sa poitrine, il marche le long de l'embarcation, agissant à la fois par son poids et par l'effort de tous ses muscles. C'est un rude labeur, et si pressé que l'on soit d'arriver, on ne peut s'empêcher de comprendre que les malheureux bogas cherchent toutes les occasions possibles de se reposer, et même qu'ils demandent à l'ivresse l'insouciance et l'insensibilité.

La Magdalena coule sur un terrain d'alluvion plat et peu solide. Nous sommes à près de quarante lieues de son embouchure, et cependant sa largeur est d'environ une demi-lieue. Des îles nombreuses divisent son cours, et des bancs de sable, îles en voie de formation, brisent çà et là le courant. La végétation varie avec l'âge du sol qu'elle recouvre. On voit d'abord apparaître des roseaux d'un vert tendre, puis des graminées, des arbustes, et bientôt des arbres au feuillage sombre et des bouquets de palmiers. Des troncs

d'arbres engravés servent souvent de base à ces îles récentes. Sur les parties sablonneuses, des milliers de caïmans bâillent au soleil ; la tortue franche vient le soir y déposer ses œufs ; l'iguane y court à la poursuite des grenouilles et des insectes qui pullulent sous les pierres, dans l'herbe et parmi les buissons.

Un jour que je m'étais fait débarquer sur une plage en partie couverte de grands bois pour m'y livrer à la

chasse des papillons et des insectes, chasse fructueuse qui m'avait enrichi d'un bel exemplaire du phasma géant, dont j'ai fait plus tard le portrait aussi fidèlement que possible, un boga qui m'accompagnait poussa un petit cri aigu et se mit à m'appeler par une pantomime expressive. J'arrive à la hâte et, suivant la direction de son doigt, je vois sur une branche une immense araignée brune, à taches pourprées, tenant



Indigènes de la Magdalena. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

sous ses griffes un oiseau qui se débattait dans les convulsions de l'agonie. C'était une migale chasseuse ou aviculaire. Elle avait surpris le pauvre oiseau sur son nid, l'avait piqué de ses deux dards semblables à celui du scorpion, et après une lutte de courte durée, commençait à sucer le sang de sa victime vivante encore.

Après six jours de navigation, nous arrivons à l'em-

bouchure de la rivière Cauca, affluent principal de la Magdalena. Non loin de là se trouve la ville de Magangué, où se tient chaque année une foire très-importante. Le cours du Cauca, aussi étendu, mais d'un bassin plus resserré que celui de la Magdalena, est séparé du grand fleuve par la cordillère centrale.

Il était nuit quand nous arrivâmes à la hauteur de Magangué. La lune était splendide, l'eau étincelante,

l'air tiède et parfumé. Le paysage se perdait en perspectives vaporeuses. Pendant que je me laissais aller à mes impressions, un chant adouci par la distance se fit entendre dans une pirogue près du rivage. J'ai noté le refrain de cette gracieuse invocation du batelier nègre :

Inès, ton bogua vogue, vogue,
Il vient en hâte te quérir;
Il est riche; il a sa pirogue;
Boga, vogue,
Pour époux tu peux le choisir.
Vogue! vogue!

Le lendemain, nous atteignîmes la ville de Mompox. Nous abordâmes sous les grands arbres plantés

le long de la rive pour abriter les nombreuses embarcations qui viennent déposer ou prendre des marchandises. La ville compte six ou sept mille habitants. Les maisons sont bâties dans le même genre que celles de Carthagène. Le seul monument remarquable est l'église, à côté de laquelle s'élève une tour octogone à cinq étages, tout de style différent, surmontée d'une coupole écrasée, soutenue par huit colonnes.

La température de Mompox est remarquablement élevée; le thermomètre marque à l'ombre, dans l'après-midi, quarante degrés centigrades. Jamais de vent, pas même de brise. Aussi les habitants sont-ils d'une indolence remarquable, et cherchent-ils, par de petits



Les îles de la Magdalena. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

verres de rhum pris à peu près d'heure en heure, à lutter contre l'influence dépressive du climat.

En remontant la Magdalena, on rencontre sur la rive droite plusieurs points importants, et tout d'abord le confluent de la rivière Upar, célèbre dans l'histoire de la découverte du pays, à cause de l'expédition malheureuse qui, partie de Coro (Vénézuéla) en 1530, sous la conduite d'Alfínger, arriva jusqu'au territoire du cacique Tamalameque, pénétra dans la cordillère au delà du fleuve Ocaña, et souffrit pendant plusieurs mois toutes les horreurs du froid, de la maladie et de la famine. Alfínger se dirigea pendant quelque temps vers le sud; puis, au lieu de continuer dans cette direction, suivie sept ans plus tard par Gonzalo Jimenès

de Quesada, et qui l'aurait conduit aux terres fortunées objet de son ambition, il se laissa décourager par l'insuccès, et, après avoir fait manger à ses compagnons les derniers Indiens de service, il allait rebrousser chemin lorsqu'il fut tué dans un combat. Les débris de l'expédition se dispersèrent et reprirent le chemin de la côte.

Quesada, parti de Sainte-Marthe en 1537, organisa deux corps d'expédition qui devaient agir de concert, l'un en remontant la Magdalena, l'autre en suivant le chemin de terre. Forcé de renvoyer les embarcations à la côte avec les malades, il entra comme Alfínger dans les cordillères et suivit constamment sa route vers le sud, traversant les États actuels de Santander

et de Boyaca. Les chroniqueurs nous donnent des détails navrants sur les souffrances et les privations que les Espagnols endurèrent dans cette campagne. Après avoir vécu pendant plusieurs semaines des herbes et des plantes de la forêt, ils mangèrent tous leurs objets en cuir, gaines d'épées, harnais, courroies. La famine continuant, ils furent réduits à faire la chasse aux insectes.

Ils avaient vu de misérables tribus d'Indiens élever en grand les fourmis pour s'en nourrir, et ils eurent recours à ce dur expédient pour lutter contre la mort. Ils faisaient une pâte d'herbes cuites, la posaient sur une fourmilière et lorsqu'elle était couverte d'insectes, la pétrissaient de nouveau, recommençant cette manœuvre jusqu'à former un vrai pain de fourmis. Toutefois il est probable que les chroniqueurs, et particulièrement Jean de Laet, dans son *Novus Orbis*, ont confondu les termites avec les fourmis, car l'acide formique, ingéré en quantités aussi grandes, aurait tué ou fortement indisposé les Espagnols.

Du reste, nous avons peut-être trop de préjugés au sujet de la comestibilité des insectes. Sans parler des acridophages (mangeurs de sauterelles), assez nombreux en Afrique, selon les récits de Strabon confirmés par Dampier, on trouve dans la *Description de Ceylan*, de Knox, que les habitants de quelques districts mangent des abeilles. Livingstone dit que les habitants des rives du lac Nyanza font avec des cousins des gâteaux dont ils sont très-friands : on sait que des Bohémiens aiment sans répugnance certains parasites de l'homme, et que l'illustre Laplace goûtait fort les araignées.

En amont du Rio Upar, on rencontre sur la même rive le Rio Ocaña, entrepôt de la province de ce nom ; puis le Rio Lebrija, qui coule dans l'étroite vallée de Soto ; enfin le Sogamoso qui arrose, avec ses affluents, les vallées et les plateaux de Socorro, Pamplona, Tundama, Velez et Tunja. Tous trois prennent naissance dans la cordillère orientale, celle où les conquérants eurent à surmonter le plus d'obstacles. Les Indiens du pays, instruits des cruautés des Espagnols, étaient presque tous hostiles. Les envahisseurs eurent d'autant plus à souffrir, qu'ils manquaient la plupart du temps de guides et d'interprètes. La diversité de langues de ces contrées était extrême et difficile à expliquer. Cependant l'historien Gregorio Garcia n'est pas embarrassé pour nous en donner la raison dans son livre sur l'origine des Indiens du nouveau monde. Voici la traduction d'un passage : « Le diable, qui ne manque pas d'intelligence, savait par conjectures que la loi évangélique serait prêchée dans ces pays. Voulant augmenter les difficultés des missionnaires et empêcher les Indiens de les comprendre, il réussit à persuader aux indigènes d'inventer un grand nombre d'idiomes et leur vint en aide avec le talent qu'on lui connaît. »

Les linguistes sont avertis, l'histoire de la Tour de Babel n'est pas applicable au Nouveau-Monde.

L'île Margarita. — Les singes hurleurs. — Le vin de palmier et le chou palmiste. — Désillusion au sujet des cocotiers. — Les îles flottantes — La terre des papillons. — L'ivoire végétal. — Le Cédron. — Différentes manières de chasser le caïman. — Arrivée à Naré : situation, commerce, habitants.

Nous venons de côtoyer une île charmante nommée Margarita, vraie perle en effet que l'on admire entre toutes les richesses de cette prodigieuse nature. On dirait un jardin créé sous l'inspiration d'un poète. Des cases de bambous, propres et bien construites, sont disséminées au bord du fleuve et à l'intérieur. Chaque habitation possède un verger de citronniers, d'orangers, de cédrats, dont les fleurs odorantes parfument l'air en toute saison ; à côté, l'on voit un petit champ de cannes, un autre de maïs et une plantation de bananiers soigneusement entretenus. Des bouquets de palmiers dressent çà et là leurs couronnes empennées. Autour des cases, les liserons et les passiflores étendent leurs guirlandes toujours jeunes et fleuries. De distance en distance, des bosquets d'arbres séculaires, respectés par la hache, forment au-dessus du fleuve une grande arcade d'ombre, sous laquelle on distingue, assis dans d'étroites pirogues, des pêcheurs dont le chant monotone s'harmonise avec le clapotement du flot sur le bord.

L'île est habitée surtout par des métis. Les femmes sont remarquablement belles. Elles joignent à la beauté sculpturale une grâce créole qui en rehausse le charme. Il faut les voir, le matin, descendre par groupes au bord du fleuve pour recueillir l'eau dans de grands vases d'argile. La jupe d'indienne, un peu courte, ornée d'un volant tuyauté, laisse voir à nu un pied irréprochable. Le buste, souple et fort, n'est protégé que par une chemise décolletée, garnie d'un étroit volant semblable à celui de la jupe, ornement qui se retrouve aux manches très-courtes d'où sortent de beaux bras nus. Quelques-unes laissent tomber sur leurs épaules de longues nattes de cheveux noirs ; d'autres retiennent leur abondante chevelure par un peigne d'écaille. De longs pendants d'oreilles et un collier d'or sont toute leur parure.

Le soir, on entend partout des voix fraîches et des accords de guitare. Il n'y a peut-être pas au monde un coin de terre où l'homme ait mieux su se mettre en harmonie avec la nature pour vivre selon ses vœux et jouir de ses largesses.

Mais nous quittons cette île fortunée pour continuer notre route sur le grand fleuve. Le soir vient, le soleil va bientôt disparaître à l'horizon. Du côté du couchant, des nuages roses, rouges et pourprés se détachent sur un fond orangé, qui se dégrade en passant par le jaune, tandis que le zénith est encore d'un bleu éclatant. Peu à peu les tons s'affaiblissent. Le rose passe au lilas, le rouge au violet, et les nuées de pourpre deviennent d'un gris bleu frangé d'or. Encore quelques minutes, et l'ombre aura envahi tout ce côté du ciel. Mais dans la partie opposée de l'horizon paraît comme une nouvelle aurore. Le disque de la lune

monte, large, blanc, plein de clarté. Un long cône lumineux s'étend à la surface du fleuve et grandit avec la marche rapide de l'astre, qui bientôt est réfléchi lui-même par l'eau que l'on voit à perte de vue brillantée et miroitante. La verdure revêt une teinte bleuâtre; les lumières tranchent sur des ombres opaques; de petits nuages, blancs et légers comme du duvet de cygne, glissent sur le fond constellé du ciel.

Qu'elles sont belles, ces nuits! Combien le repos de la nature est différent ici de celui que nous lui connaissons en Europe! Au lieu des ténèbres, du froid et du silence qui rappelle la mort, un ciel plein de clartés, des brises tièdes, et partout des parfums, des chants, des cris, des bruissements qui annoncent la vie.

La cigale continue son cri aigu de chanterelle; le *Cucarachero* (*Regulus*) module des gammes chromatiques; la loutre, le cabiai jettent par intervalles, dans les roseaux, un cri de ralliement ou d'appel; le tigre fait retentir la forêt de son rauquement sinistre; le paresseux recommence de minute en minute sa plainte semblable au vagissement d'un enfant; le crocodile, étendu sur les plages, fait claquer bruyamment ses mâchoires, et l'on entend dans les fourrés des troupes de singes hurleurs, dont les voix rauques semblent un roulement lointain de tonnerre.

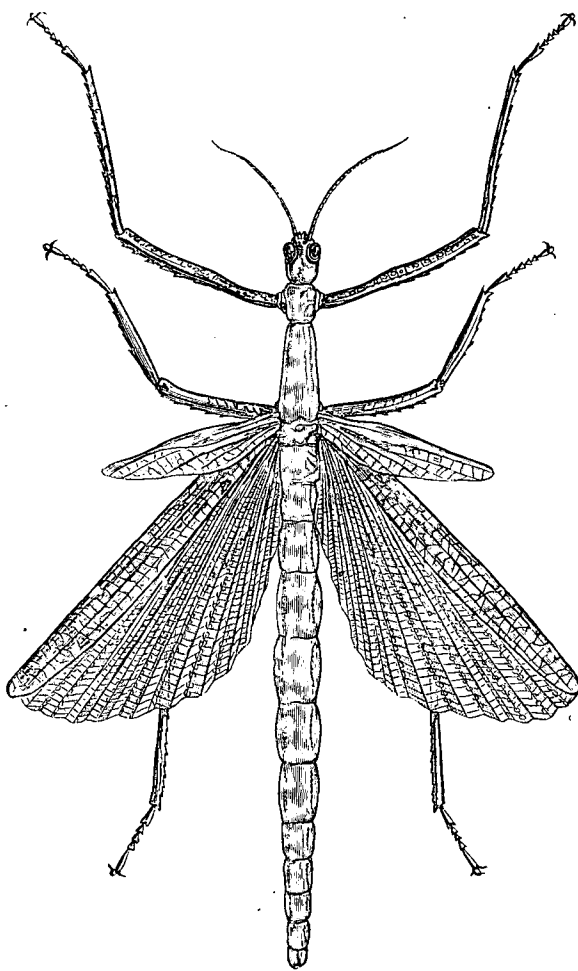
Ce sont de singuliers personnages que ces singes hurleurs. Ils appartiennent à la famille des *Alouates*. La nature a voulu en faire des musiciens, et leur a conformed la glotte en manière de tambour osseux très-développé, qui les fait s'exprimer en voix de basse-taille ronflante. Ces messieurs sont hauts d'environ trois pieds, couverts de poils d'un brun roux et ornés d'une longue queue prenante. Leur figure est d'un bleu noirâtre; ils portent gravement une longue barbe, et leur angle facial est de trente degrés, ce qui n'est pas mal pour des singes. Ils sont très-sociables et se réunissent le plus souvent en troupes nombreuses; mais ils sont loin d'avoir la pétulante gaieté des espèces plus petites. Il est malheureusement vrai que plus le singe se rapproche de l'homme, plus il est triste. Si jamais ils arrivent, par des perfectionne-

ments que nous ne leur souhaitons pas, à perdre tout à fait leurs signes distinctifs, la race s'éteindra dans le spleen.

Les hurleurs de la Magdalena sont de l'espèce appelée *Simia Belzebuth*. Quelquefois le patriarche de la troupe entonne un grognement un peu rythmé que répètent en chœur les assistants, ce qui fait penser involontairement aux répons des litanies. Souvent aussi, surtout dans les moments d'expansion, toute la troupe fait entendre à qui mieux mieux son grognement prolongé, semblable à un trille de caisse roulante.

J'ai eu l'occasion de connaître, dans l'île Margarita, deux choses très-vantées des voyageurs: le vin de palmier et le chou palmiste.

Pour obtenir le vin, on coupe un palmier royal et l'on creuse dans le tronc, au-dessous de la naissance des frondes et des spathes florales, un trou long de trente-cinq à quarante centimètres, large de dix à quatorze, et à peu près aussi profond. L'ascension de la sève continuant, l'excavation se remplit lentement d'un liquide blanc jaunâtre, un peu sucré et d'un goût faiblement vineux, que l'on recueille pendant quinze ou dix-huit jours. La sève, d'abord très-douce, devient de plus en plus alcoolique, puis commence à subir la fermentation acétique. Un arbre vigoureux peut fournir une vingtaine de bouteilles de cette liqueur, un peu plus même, si l'on a soin de brûler les feuilles et les pétioles pour les empêcher d'absorber à leur profit une partie de la sève montante.



Phasma gigas. — Dessin de A. Mesnel, d'après un croquis de l'auteur.

Le cœur du palmier, formé de feuilles non développées, blanches et tendres, constitue un légume fade et peu nutritif, qui réclame l'intervention de condiments et d'aromates.

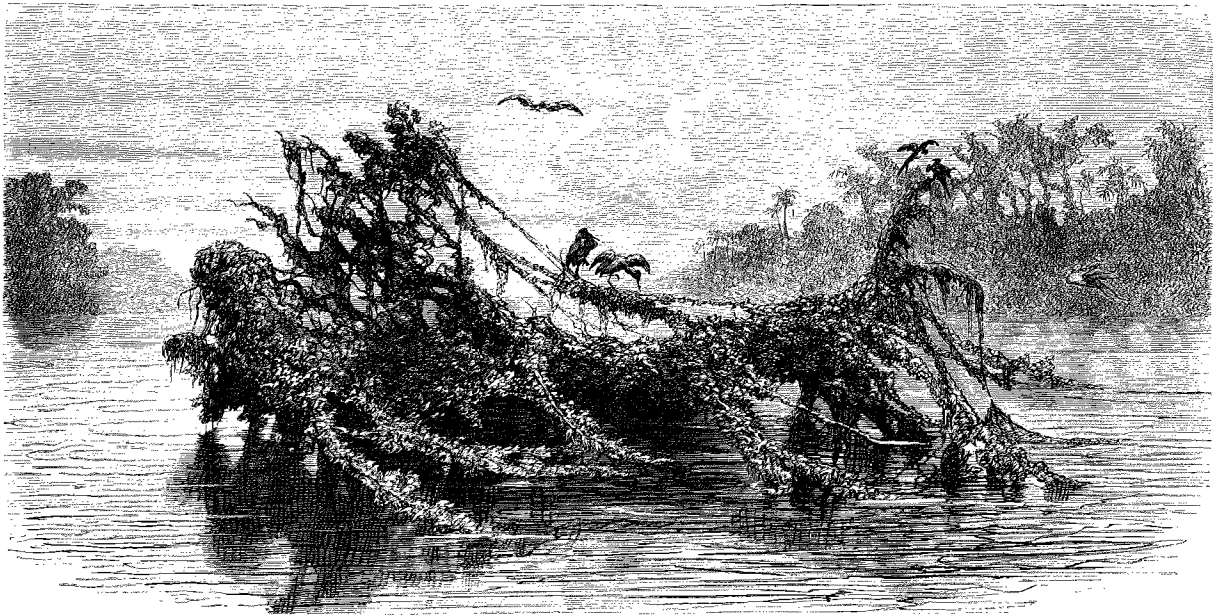
L'usage du chou palmiste et du vin de palmier est incompatible avec les plus simples notions de culture et de civilisation. Heureusement les habitants de la Magdalena ne regardent l'un et l'autre que comme des friandises, et ne se permettent d'en user que dans des circonstances exceptionnelles. Il serait barbare, en effet, de sacrifier, pour des produits si minimes, un arbre âgé au moins d'une trentaine d'années, le plus bel

ornement des vergers, et qui peut donner des fruits pendant plus d'un demi-siècle.

Obligé de réduire aux dimensions et aux couleurs du réalisme mes idées au sujet du palmier royal, je ne puis m'empêcher de considérer de la même manière le cocotier, sur lequel s'est trop exercée l'imagination des conteurs de voyages. Qui n'a pas lu avec admiration que le cocotier pouvait suffire à tous les besoins de l'homme, et lui fournir en abondance les matériaux de sa demeure, un aliment savoureux, une boisson délicieuse, de l'huile pour s'éclairer, des vêtements tout tissés, de la vaisselle, des engins de chasse et de pêche, des remèdes, enfin tout ce que peut désirer un sage, pour vivre selon les lois de la simple nature ! Bernardin de Saint-Pierre n'a pas peu contribué à populariser ces poétiques descriptions, trop séduisantes pour qu'on cesse de les copier à l'usage de la jeunesse,

et même dans des livres qui prétendent vulgariser la science.

Le cocotier commence à donner des fruits à vingt ans. Il continue de croître jusqu'à l'âge d'un siècle ; il atteint alors la hauteur de quatre-vingts à cent pieds. Lorsqu'il est jeune, le tronc et la base des feuilles sont entourés d'une bourre feutrée, grossière et rude, que l'on peut, à la rigueur, employer comme calfat, ou même à la confection de cordages. Quant à en faire des vêtements, je plains les pauvres sauvages condamnés à porter de pareils cilices ! C'est probablement pour ne pas s'y soumettre qu'ils préfèrent s'habiller avec une couche d'huile ou de peinture au rocou. Les fruits verts du cocotier, alors qu'ils sont assez tendres pour se laisser entamer par le machete, contiennent une eau aigrelette, fraîche, fort agréable, mais qui occasionne, dit-on, des fièvres intermittentes,



Iles flottantes. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

si l'on n'a pas soin d'y ajouter un peu de cognac. Quand ils ont atteint leur maturité, on n'y trouve plus qu'une faible proportion d'eau un peu sûre. Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut considérer comme un aliment l'amande coriace qui revêt les parois de la noix. L'estomac le plus robuste n'en supporte que de très-petites quantités. Cette amande peut fournir de l'huile, mais il faut pour cela recourir à des procédés industriels qui ne sont nullement à la portée des hommes primitifs. Si l'on coupe l'extrémité d'une spathe de cocotier, au moment où elle va s'ouvrir pour laisser échapper les fleurs, il en découle pendant plusieurs jours du vin de palmier ; mais les fleurs avortent et l'on se prive du bénéfice des fruits. C'est d'ailleurs un exercice de mât de Cocagne assez pénible que d'aller recueillir cette liqueur de luxe. On peut s'éviter cette peine pour s'approprier les fruits en attendant qu'ils se détachent d'eux-mêmes ;

seulement il faut éviter d'être atteint par ces projectiles qui donnent tort à la fable du gland et de la citrouille.

Une des vertus les moins contestables de ce palmier trop vanté est la propriété fébrifuge de ses racines. Pour le reste, le dattier lui est bien supérieur, ses produits sont plus nombreux et plus utiles ; toutefois il y a un peu d'exagération dans le proverbe persan : « Les produits du palmier sont aussi nombreux que les jours de l'année. »

Quelque lente que soit la navigation sur la Magdalena, on serait tenté de vouloir la ralentir encore pour mieux jouir des beautés du paysage dont l'aspect change continuellement. Chaque heure apporte des sensations nouvelles, chaque détour du fleuve ménage une surprise.

Tantôt on longe une rive haute, taillée à pic, couverte d'un rideau impénétrable de bois qui surplombe



Embouchure du Cauca. — Dessin de A. de Neville, d'après un croquis de l'auteur.

et semble prêt à s'écrouler dans le fleuve, tantôt on heurte des bas-fonds mouvants où l'embarcation reste quelque temps prisonnière. Ici il faut lutter contre un rapide, plus loin il faut éviter des souches engravées. Quelquefois, après une nuit d'orage, on voit flotter sur l'eau limoneuse des lambeaux arrachés aux rivages, de grands arbres tout couverts de lianes et de parasites, les racines enveloppées de nappes de gazon. Rien de plus pittoresque et de plus imprévu que ces îles flottantes aux feuillages contrastés, aux branches échevelées, couvertes de fleurs. Des hérons blancs, des spatules, des aigrettes s'y posent avec des cris joyeux ; en passant près de vous, ils semblent vous saluer de quelques battements d'ailes, et vous suivez au loin la fuite de ce décor fantastique.

Voyez cette nuée de papillons bruns aux taches vertes glacées de bleu. L'air en est rempli à perte de vue. Ce sont des *Cydiments*. Ils pullulent sur cette rive qui a reçu le nom de *Tierra de mariposas*, terre des papillons. Vous pouvez en recueillir au passage de quoi enrichir tous les musées du monde.

Cette petite pirogue, conduite par deux nègres, est chargée de graines du *Phytalephas macrocarpa*, que les gens du pays appellent *Tagua*. La plante a l'aspect d'un jeune cocotier. Le fruit, de la grosseur d'un melon, tombe lorsqu'il est parvenu à maturité ; et les pécaris et les singes, qui en sont friands, mangent toute la pulpe et laissent sur le sol les graines nombreuses, grosses comme de petites pommes, recouvertes d'une enveloppe d'un brun gris, spongieuse et fragile. Au-dessous se trouve une pellicule brune, facile à détacher. L'amande consiste en une substance albuminoïde cornée, translucide, d'un blanc jaunâtre, facile à couper au couteau lorsqu'elle est fraîche, mais qui acquiert en séchant une dureté suffisante pour se laisser travailler au tour comme l'ivoire, dont elle imite assez bien l'apparence. C'est cette graine que l'on connaît dans le commerce sous le nom d'*ivoire végétal*. On en fabrique des boîtes, des pommes de cannes et autres menus objets. Les Indiens de Pasto en font de jolies figurines.

L'ivoire végétal est très-abondant sur les rives de la Magdalena et de l'Atrato, mais l'apathie des habitants laisse perdre la plus grande partie de ce produit naturel des forêts.

Ayant pris terre non loin de l'embouchure du Rio Ocaña, j'ai eu la bonne fortune de voir en pleine floraison un arbuste célèbre dans tout le pays par les propriétés médicinales de ses cotylédons : c'est le cédrón (*Simaba Cedron*), de la famille des Simaroubées. Sachant que cette espèce n'était figurée nulle part d'une manière satisfaisante, j'en ai fait un dessin aussi fidèle que possible et j'en ai étudié avec soin les propriétés.

Le cédrón a le port d'un palmier. Son tronc droit est surmonté par une cime de grandes feuilles pennées. Les fleurs, disposées en panicule, ont cinq pétales très-étroits, d'un blanc terne à l'intérieur, bruns et duveteux à l'extérieur. Le fruit est une drupe de la

grosseur d'un œuf d'oie, solitaire, par suite de l'avortement d'un ou plusieurs carpelles, dont la place reste indiquée par une dépression. L'endocarpe est dur et ligneux ; au centre d'une enveloppe insipide se trouvent deux cotylédons accolés, que l'on appelle vulgairement noix de cédrón. C'est en eux que résident les vertus de la plante.

En 1828, des Indiens en apportèrent pour la première fois à Carthagène, annonçant que l'usage de la poudre ou de la teinture de ces amandes guérissait infailliblement les personnes ou les animaux mordus par les serpents les plus venimeux. Pour prouver leurs dires, ces Indiens firent, en effet, piquer des animaux par les serpents les plus dangereux du pays et les guérèrent sans peine. Plusieurs se soumièrent eux-mêmes à l'épreuve, et, grâce au puissant contre-poison, n'en éprouvèrent aucun résultat fâcheux.

Ces expériences parurent si concluantes, que l'on acheta, au prix d'un doublon la pièce (environ quatrevingt-trois francs), toutes les graines que l'on put se procurer.

Pour employer ce remède, on en râpe cinq ou six graines dans une cuillerée d'eau-de-vie que l'on fait boire au malade, on en saupoudre un linge imbibé d'eau-de-vie, que l'on applique sur la blessure, et rarement on est obligé de recourir à une nouvelle dose.

J'ai eu mainte occasion d'éprouver les vertus alexipharmiques du cédrón, après m'être assuré de la présence des crochets à venin chez les serpents qui avaient produit la blessure, et sachant par expérience que plusieurs d'entre eux causaient la mort de leur victime dans un délai de quelques heures. Aucune des personnes à qui je l'ai administré à temps n'a succombé, et la convalescence a été relativement courte. J'ai voulu m'assurer aussi des propriétés toniques et fébrifuges pour lesquelles il est vanté dans le pays. Je n'ai eu qu'à m'en louer dans des épidémies de dysenterie, dans le traitement des maladies scrofuleuses et de la chlorose. Mais c'est surtout pour prévenir et pour combattre les fièvres intermittentes nerveuses que j'en ai obtenu les résultats les plus frappants. Contre ce fléau des terres chaudes et humides, le cédrón est beaucoup plus efficace que la quinine ; il guérit radicalement et ne cause aucun trouble dans l'organisme.

Après des épreuves de toute nature et dans les conditions les plus diverses, je n'hésite pas à croire que le cédrón est appelé comme tonique, fébrifuge et alexipharmique, à occuper une place d'honneur dans nos pharmacopées. Mais il faut pour cela que des personnes compétentes fassent, sous des latitudes et des climats divers, des expériences suivies. Plus tard, la culture de cette précieuse Simaroubée deviendra une source facile de richesse pour les habitants des rives de la Magdalena. Il est à souhaiter qu'une association scientifique envoie sur les lieux étudier le cédrón et donne le programme des expériences à faire. Les forêts de quinquina s'épuisent ; tout le monde est d'accord sur l'insuffisance de la quinine dans les fièvres des

pays chauds et sur les résultats fâcheux de son emploi à haute dose. Le cédrón est un succédané infailible. Au lieu de détruire l'arbre pour le recueillir, on récolterait les fruits à chaque saison, ce qui permettrait de les obtenir à bas prix. Il y a là une conquête à faire pour le soulagement de l'humanité; espérons que notre pays en prendra l'heureuse initiative.

Une des choses les plus remarquables sur la Magdalena, c'est l'abondance des caïmans. On pourrait en faire une exploitation fructueuse pour leur cuir, l'ivoire de leurs dents, et leur corps même, converti en une sorte de guano.

Quand le soleil au zénith embrase l'atmosphère,

quand les habitants de la forêt cherchent, silencieux, les fourrés, pour y trouver une ombre plus fraîche, alors qu'on n'entend aucun chant, aucun bruit, seul le caïman monstrueux, étendu sur le sable ardent des plages, ouvrant sa gueule énorme, s'amuse à y engloutir des milliers de moucheron, et produit, par le choc de ses dents formidables, un bruit sec et strident. C'est l'heure où le nègre, de ce pas nonchalant qu'il n'abandonne jamais, descend vers le fleuve et se plonge dans l'onde tiède impuissante à rafraîchir ses membres. Le caïman l'a vu. Lentement, lourdement, il meut sa masse difforme, et rampant sur le sable qu'il laboure, gagne son élément favori, dans l'espoir d'une proie. Si le



Cédrón. — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

nègre n'est pas armé, il évite sa poursuite; car ces deux êtres, tout à l'heure si nonchalants, viennent d'acquérir une agilité surprenante, l'un en retrouvant l'élément conforme à sa nature, l'autre en obéissant à l'instinct de la conservation. Mais si le noir a gardé à dessein son couteau affilé, il attend son adversaire. Celui-ci fond sur lui en ligne droite. Le noir plonge, fait une brusque volte, et reparait à la surface au point d'où est parti son ennemi. Ce sont les préludes de la joute. Par cette manœuvre plusieurs fois répétée, il étonne le monstre, le fatigue, étudie ses mouvements et se prépare à l'attaque. Mais quelle blessure pourrait-il faire à ce corps écaillé, sur lequel s'aplatissent ou glissent les balles de carabine? L'homme sait qu'il y

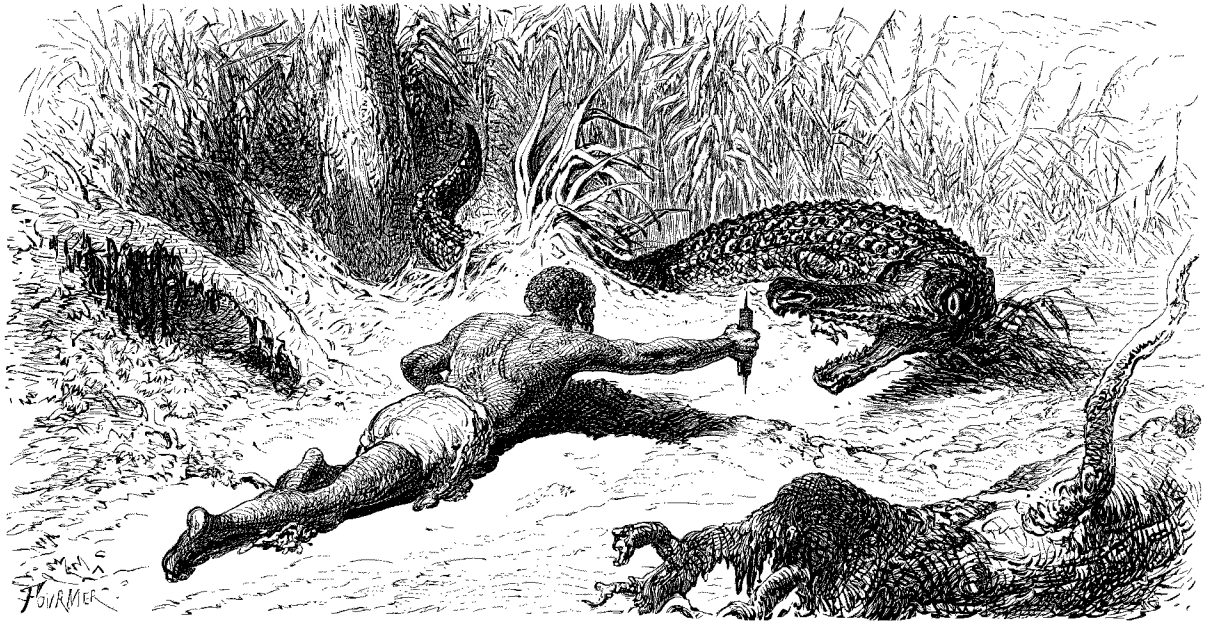
a un point faible dans le blindage de son ennemi, et qu'en frappant au-dessous de l'épaule, il peut porter un coup mortel. Il s'efforce d'étourdir son jouteur par des mouvements rapides, des évolutions imprévues, puis tout à coup il demeure presque immobile, comme lassé de la lutte, et laisse son adversaire reprendre courage. Quand il voit que dans sa poursuite ardente, l'animal, déjà tout près, ouvre ses mâchoires avides, il se laisse tomber à pic de quelques pieds, et remontant soudain, quand l'amphibie, emporté par son élan, passe au-dessus de sa tête, il le frappe d'un bras assuré. Le coup a bien porté. L'eau rougit autour des deux lutteurs. Mais le combat n'en devient que plus acharné, plus terrible; car l'animal blessé, furieux de

douleur, s'acharne contre son antagoniste, le serre de près, le suit dans ses détours, plonge et se relève sur sa trace, et se sentant mourir, veut au moins se venger. Cependant ses forces s'épuisent. Il se raidit par intervalles, le vainqueur profite d'un de ces instants pour lui porter un nouveau coup, et bientôt le courant entraîne le cadavre immonde, tandis que le nègre insouciant retourne s'asseoir à l'ombre de ses bananiers.

Quand un caïman est ce que l'on appelle ici *cebado*, c'est-à-dire habitué à guetter aux abords d'une hutte, le propriétaire emploie, pour s'en débarrasser, un moyen qui exige beaucoup de sang-froid et d'énergie. Il prend un morceau de bois dur, long d'environ trente centimètres, sur huit ou neuf d'épaisseur, le taille en pointe aux extrémités, laissant autour de la partie af-

filée un rebord de quelques centimètres coupé carrément. Lorsqu'il aperçoit l'animal à son poste, il se glisse doucement au-devant de lui, saisit le tronçon pointu de la main droite, s'appuie sur les genoux et sur la main gauche, et tend son bras droit au monstre comme un appât. Celui-ci ouvre la gueule, la referme avec force et, se sentant enfermé, se jette à la hâte dans le fleuve. L'homme se laisse entraîner sans lâcher prise, et l'animal, gorgé d'eau, n'osant remonter à la surface, meurt bientôt asphyxié.

Il y a une autre manière intéressante de chasser le caïman. Plusieurs noirs se mettent en embuscade, munis de fortes cordes à nœud coulant. Quand ils voient un caïman bien endormi, l'un d'eux se glisse près du monstre et lui chatouille doucement la gorge



Chasse au caïman. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

L'animal, sans ouvrir les yeux, lève et secoue un peu la tête et reprend son somme. Mais le nègre a profité de ce mouvement pour passer le nœud coulant, ses compagnons tirent de toutes leurs forces, le caïman est halé à terre et tué à coups de lance.

Après une centaine de lieues de navigation il me faut dire adieu à la Magdalena.

J'ai passé deux jours dans la petite ville de Naré, au bord du fleuve, pendant que l'on me préparait une embarcation pour remonter le Rio Naré, qui descend des plateaux de l'État d'Antioquia.

Naré compte à peine deux mille habitants, noirs et métis. C'est l'entrepôt de l'État d'Antioquia, dont nous occuperons en détail. Son commerce propre est insignifiant : des nattes, des hamacs et un peu de ca-

cao. Le climat de Naré est justement réputé comme très-malsain. Presque tous les habitants sont victimes des fièvres intermittentes. L'appât du gain peut seul y retenir quelques négociants, qui font payer cher leurs services et monopolisent le trafic.

Naré laisse aux voyageurs un mauvais souvenir. Chaleur suffocante, moustiques par milliers, nourriture insalubre, agents trois fois juifs, la fièvre par-dessus le marché, voilà d'ordinaire ce qui vous attend. Aussi achète-t-on avec plaisir à un prix énorme une pirogue et les provisions indispensables pour continuer son voyage.

D^r SAFFRAY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Un tambo. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY¹.

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

DE NARÉ A MÉDELLIN.

Navigation sur le Rio Naré. — La *Bodega* de San-Christobal. — Chemins dans les Cordillères. — Moyens de transport. — La liane du voyageur. — Les *Tambos*. — Archéologie de la Nouvelle-Grenade. — La nature dans les Andes. — Marinilla. — Combats de coqs. — De Rio Negro à Médelin. — Vue du sommet de la montagne Santa-Elena.

Huit hommes et un patron conduisent, sur le Rio Naré, ma grande pirogue découverte.

Au grandiose a succédé le pittoresque. Ici plus de vastes horizons, de paysages à perte de vue, plus de plages couvertes de caimans, de jeunes îles pleines d'oiseaux. Une rivière peu large, encaissée dans des montagnes en gradins, suit un cours tortueux dont chaque coude varie d'aspect. Point de villages, point

d'habitations sur les bords. La nature y semble recueillie.

Nous longions le plus possible la rive pour trouver un peu d'ombre, car la chaleur est intense dans cette étroite et profonde vallée. Comme nous passions sous une arcade de verdure, un bruissement se fit entendre dans les branches, quelque chose tomba dans la pirogue : c'était un serpent vert et noir, long de quatre à cinq pieds. L'animal n'avait point de méchantes intentions ; il était aussi effrayé que les nègres qui jetaient

1. Suite. — Voy. p. 81 et 98.

des cris perçants, et nous le vîmes se précipiter dans la rivière pour regagner le bord à la nage.

Ce qui frappe surtout dans la végétation de cette vallée, c'est le grand nombre d'arbres dont la cime est couronnée de fleurs. La variété de formes et de couleurs du feuillage contribue aussi à donner au paysage un aspect particulier. Ici des feuilles épaisses et vernissées reluisent comme des miroirs au soleil; plus loin vous en voyez d'un vert mat velouté; d'autres, couvertes en dessus d'un duvet jaune ou blanc, ont au moindre vent des chatoiements d'argent ou d'or.

La rive présente presque partout une pente douce; cependant le lit se resserre par intervalles entre deux contre-forts taillés à pic par les eaux. Ailleurs il est embarrassé par des éboulements de rochers qui forment des rapides. L'un d'eux, appelé Rémolino (tourbillon) est la terreur des bogas. Nous eûmes beaucoup de peine à le franchir, et quand il sera question d'introduire la navigation à vapeur sur le Naré, les ingénieurs auront à vaincre de sérieux obstacles. Cependant, comme ces rapides sont peu étendus, après avoir fait sauter quelques roches, on pourra les franchir sans trop de peine, au moyen d'un câble de halage fixé à la rive.

Partis de Naré à sept heures du matin, nous arrivons vers deux heures à la *Bodéga* de San-Christobal. C'est là que s'arrêtent les embarcations et que vient aboutir le chemin, dit royal, qui conduit dans l'État d'Antioquia.

La *Bodéga*, ou magasin, consiste en une maison d'entrepôt assez vaste, où séjournent, d'une semaine à six mois, toutes les marchandises destinées à l'intérieur, selon la bonne volonté ou l'activité de l'agent qui monopolise l'entrepôt, selon l'état des chemins et la facilité des moyens de transport.

On y trouve une collection d'objets abandonnés par leurs propriétaires, — Européens pour la plupart — faute de possibilité de les faire transporter à destination, à cause de leur forme ou de leur poids. Ce sont des chaudières à évaporer le sel ou le sucre, des pompes en métal, des instruments de sondage, les pièces en fer d'une drague, des treuils, une petite machine à vapeur, et bien d'autres instruments d'industrie qui sont restés à la porte du pays, parce que la porte n'est pas assez large.

Pour être transportés à dos de mulet, les colis ordinaires ne doivent pas avoir plus de quatre-vingt-cinq centimètres de long sur quarante-cinq centimètres en hauteur et en largeur. Leur poids ne peut guère dépasser cinquante kilogrammes, soixante au maximum. Pour préserver des chocs et de la pluie les caisses et ballots, il faut les envelopper d'une couche de paille recouverte de fortes toiles goudronnées, appliquées à chaud, que l'on nomme, dans le pays, *encerados*. Quelquefois un colis volumineux, mais dont le poids ne dépasse pas soixante-quinze à quatre-vingts kilogrammes, peut s'accommoder seul sur le dos d'une mule. S'il s'agit de transporter une caisse un peu grande et con-

tenant des objets fragiles, le plus prudent est de la faire voyager à dos d'homme. Pour un fardeau à la fois lourd et encombrant, comme un piano, on emploie deux relais de six à huit hommes, qui font environ deux lieues par jour, tandis que les mules en font trois ou quatre.

On peut juger par ces détails combien souffrent le commerce et l'industrie dans un pays où les transports sont aussi lents et aussi onéreux. Encore, si vous vous plaignez, on vous répond que tout a bien changé depuis quelques années, qu'il s'est opéré un progrès incroyable. En effet, c'est à ne pas y croire. Cependant rien de plus vrai. Il n'y a pas encore bien longtemps, le chemin royal, de la *Bodéga* de San-Christobal à Medellín, capitale de l'État d'Antioquia, n'était praticable que pour le pied exercé des Indiens. Une mule n'y aurait pu passer. L'homme y servait exclusivement de bête de somme, pour le transport des marchandises et des voyageurs. Ceux qui avaient parcouru les mines du Mexique sur les *caballitos* ou *petits chevaux*, Indiens sellés à l'usage de l'homme, trouvaient la chose toute simple; mais aux novices il semblait étrange de se voir présenter pour monture un Indien trapu et robuste, portant sur le dos une petite sellette retenue à la tête par un fronteau. « Il est un peu lent, mais il a le pied sûr et vous pouvez vous fier à lui, » vous disait-on, absolument comme s'il se fût agi d'un mulet.

Les porteurs étaient habitués à leur rude métier, qui ne laissait pas d'être lucratif. Lorsqu'on proposa pour la première fois à l'Assemblée législative de rendre le chemin praticable pour les mules, les entrepreneurs de transports à dos d'homme et les porteurs eux-mêmes réclamèrent avec tant d'insistance qu'on abandonna momentanément le projet. Cependant l'influence des commerçants l'emporta et le sentier primitif, débarrassé de quelques arbres, décoré du nom de route royale, livra, tant bien que mal, passage aux mules.

Pizarre écrivait à la cour d'Espagne qu'il n'y avait pas dans toute la Chrétienté de route aussi belle et aussi bien construite que celle qui conduisait de Cuzco à Quito, et dont le développement total était d'environ cinq cents lieues. Suivant le licencié Polo Oudigardo, Huayna-Capac, dont le père avait conquis le royaume de Quito, fit amener par cette route, depuis Cuzco jusqu'à sa capitale, les énormes pierres taillées destinées à la construction de son palais. N'est-il pas triste de voir ces mêmes pays, après trois siècles de domination espagnole, réduits à des voies de communication qui témoignent de leur rapide décadence entre les mains d'un peuple prétendu civilisé?

Dans les vallées étroites des Cordillères, la route suit le plus souvent les bords d'une rivière ou d'un torrent. C'est la piste des premiers pionniers que l'on a un peu élargie. Ces hardis aventuriers n'avaient guère d'autre ressource que de longer les cours d'eau pour ne pas s'égarer au retour, et partout où le lit était peu profond, ils trouvaient moins fatigant d'y marcher que de se frayer un chemin sur le bord. Une

fois dans les montagnes, ils gagnaient les crêtes les plus élevées, afin de reconnaître au loin le pays. C'est encore ainsi que procède l'Indien qui part en découverte. Mais dans les parties peuplées du pays, on pourrait adopter un système moins primitif. Il n'en est rien. Dans les terres basses, le chemin suit tantôt le bord, tantôt le lit même des cours d'eau. Dans les régions élevées, il serpente sur les sommets. Si une montagne isolée barre le passage, on monte et on descend en zigzags, et on se trouve, après une journée de marche, à une demi-lieue du point de départ.

La nature seule se charge de l'entretien ou plutôt de la détérioration de la plupart des chemins; on ne rencontre que cloaques, éboulements, roches lisses bordées de précipices, arbres abattus, couloirs nommés *canelones*, qui mettent la patience à de rudes épreuves. Voici ce que c'est qu'un *canelon*. Pendant la saison des pluies, le chemin qui suit l'arête des collines se ramollit sous les pieds des mules, et à chaque orage, la couche de boue se trouve balayée par les eaux. Peu à peu, le chemin se creuse entre les talus qui le bordent, et lorsqu'on est au fond de cette espèce de défilé, on n'aperçoit plus au-dessus de sa tête qu'une étroite bande de ciel. Dans certains endroits, le sol est tellement incliné que les mules n'osent descendre pas à pas. Elles raidissent les jambes de devant, rassemblent le plus possible le train de derrière et se laissent glisser des quatre fers.

Les muletiers ont soin de jeter de grands cris avant de s'engager dans ces défilés, car si deux caravanes s'y rencontraient, elles ne pourraient ni reculer ni avancer. Un jour que je voyageais seul sur un chemin peu fréquenté, arrivé au milieu d'un tortueux canelon, je me trouvai tout à coup en face d'un cavalier qui s'avavançait comme moi sans avoir pris les précautions d'usage. Voilà nos mules nez à nez, et nous nous regardons fort désappointés, sans mot dire. Au bout de quelques instants, mon vis-à-vis, qui avait l'air d'un joyeux compère, rompit le silence.

« Nous voilà bien embarrassés entre ces deux murs ?

— Oui, et c'est notre faute.

— Heureusement, j'en ai vu bien d'autres.

— En ce cas vous saurez nous tirer d'affaire.

— Connaissez-vous votre mule ?

— Non, c'est une bête de louage.

— Voilà ce qu'il faut faire. Vous allez descendre. Je vais bander les yeux de votre monture, lui lier les pieds et la faire coucher sur le flanc. Nous couvrirons la selle de nos couvertures, nous nous accrocherons un instant aux parois du canelon, et ma mule passera sur la vôtre sans lui faire de mal. »

Ainsi fait, nous pûmes continuer notre route.

Du reste, cette rencontre finit par m'être agréable. Mon voyageur avait accroché à sa selle un tronçon de liane que je crus reconnaître pour le *cisse* ou *liane à eau*. Je lui demandai où il l'avait trouvée, et sur ses indications, je fis, à quelques heures de là, connaissance complète avec cette plante.

C'est une liane qui atteint la grosseur du poignet. L'écorce grise, sillonnée dans la longueur, se lève par écailles. Si l'on en détache rapidement un tronçon, en coupant d'abord la partie inférieure, il en découle une eau douceâtre, très-saine, qui a fait donner à la plante le nom de liane du voyageur. C'est certainement une ressource précieuse lorsqu'on se trouve en pleine forêt et dans des contrées arides. La section de la cisse offre de nombreuses cellules de couleur incarnat mêlé de blanc. Les fibres forment autour de la moelle des rayons coupés par des divisions circulaires. Les jeunes feuilles, d'abord d'un rouge pourpre, deviennent d'un vert foncé en dessus, blanchâtres en dessous, rudes et sèches. Elles sont alternes, elliptiques et terminées en pointes. Aux fleurs, disposées en corymbe, succèdent des baies pyriformes.

Les villages et même les maisons isolées sont rares sur le chemin de San-Christobal à Médellin. D'ailleurs, les muletiers qui transportent des marchandises s'accommodent mieux de la tente ou des *tambos*, grands hangars élevés aux frais des communes sur les chemins les plus fréquentés. C'est sous un de ces abris que je passai la première nuit en quittant la Bodéga.

Un peu avant d'arriver au tambo, on trouve le chemin fermé par une barrière formée de deux montants, percés de trous dans lesquels on fait glisser des roseaux. Les muletiers l'ouvrent et la referment avec soin. Une barrière semblable se trouve non loin de là sur le chemin; ils vont s'assurer qu'elle est en bon état; cela fait, on décharge les colis, on les range sous le toit, on empile les bâts, on roule les longes et les cordes de cuir qui assujettissent les charges. Quand tout est en ordre, on s'occupe du souper. L'un, pour puiser de l'eau, s'empare d'un tronçon de bambou qui se trouve accroché à un poteau. L'autre rapproche les tisons et la braise dans la cheminée formée de trois ou quatre pierres, bat le briquet sur de l'amadou fait avec de la moelle de *maguey* (*Fourcroya vivipara*); et bientôt la flamme déborde de toutes parts la marmite où le *tasajo*, un peu de lard et des bananes font un potage excellent, faite de mieux. Pour entremets vous avez un morceau de sucre brut; pour dessert, du chocolat mélangé de farine de maïs. Quant aux mules, elles paissent en liberté dans l'espace compris entre les deux barrières.

Pour dormir, on étend une toile goudronnée, on s'enveloppe d'une couverture s'il fait froid, en prenant soin surtout de ne pas laisser ses pieds à découvert.

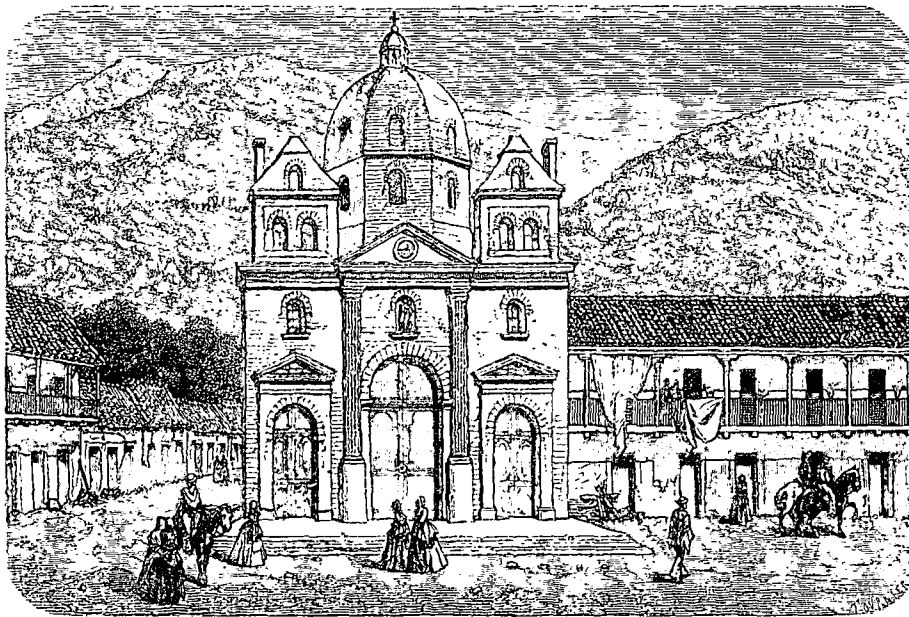
Sans cette précaution, on s'expose à être saigné, principalement aux orteils, par la chauve-souris vampire, qui agite doucement les ailes pour rafraîchir le point auquel elle s'attache, tandis qu'à l'aide de ses fines incisives et de sa langue couverte de rudes papilles, elle pique la peau pour sucer le sang. La petite blessure qu'elle fait n'a rien de dangereux, et à moins d'être piqué plusieurs nuits de suite, on n'en éprouve aucune faiblesse. La perte de sang ne dépasse guère dix à quinze grammes chaque fois.

Le vampire s'attaque à tous les animaux domestiques. Les volailles succombent souvent à la saignée ; quant aux bœufs, aux chevaux et aux mules, on en voit maigrir, tomber malades et mourir à la suite de nombreuses attaques de ces buveurs de sang. On a remarqué que l'animal ou le troupeau récemment introduits dans un pâturage y deviennent spécialement, et presque exclusivement, les victimes des vampires. Je me suis assuré que l'on peut préserver un animal en le frottant le soir avec du jus de citron.

A part ces chauves-souris, les *niguas* ou puces pénétrantes, qui s'insinuent dans les pieds, et l'émotion que produit dans les premiers temps le bruissement d'un serpent dans la toiture de chaume, ou le cri trois ou quatre fois répété du tigre qui se met en chasse, le séjour des *tambos* n'a rien de désagréable.

L'*arriero* ou muletier est un type. Vous le voyez

toujours le même. Son pantalon de coutil est retroussé au-dessus du genou. Une chemise quadrillée, très-courte, retombant sur le pantalon, est retenue à la taille par une ceinture d'où pend un long machete. La *ruana* ou plutôt le poncho, plié en long, est jeté sur l'épaule. La tête et le cou sont abrités par un large chapeau de paille, surmonté d'unealebasse qui l'emboîte exactement. Cettealebasse sert de plat, de tasse et d'assiette. L'*arriero* marche d'ordinaire nu-pieds, rarement il se permet le luxe d'une sandale de cuir. Il tient en main un bâton armé d'un fer tranchant, large de quatre à cinq centimètres, un régaton, dont il se sert pour faire au chemin, en certains endroits, quelques améliorations temporaires : ici il étend un peu de terre sur une pente trop glissante ; là il creuse de petits trous pour assurer le pied de la mule. Un coup de régaton donné à propos empêche une mule



Cathédrale de Medellín. — Dessin de E. Théron, d'après une photographie.

de se perdre avec sa charge, quand on côtoie un précipice. Le muletier est laborieux, exact, sobre et honnête. On n'a jamais entendu dire qu'il ait détourné un ballot précieux. Toute son ambition est d'acquérir quelques mules.

Avant de quitter le *tambo*, le muletier ne manque jamais de remettre en place le tronçon de bambou et d'arranger les restes du feu de manière que d'autres voyageurs le rallument facilement.

L'établissement des *tambos* eut lieu d'abord au Pérou, sous Manco-Capac, et l'usage s'en répandit au delà des limites de l'empire des Incas. Quelques-unes de ces constructions, solidement bâties en pierres taillées, offraient tout le confort d'un caravansérail. Mais au nord de Quito, dans tout le territoire de la Nouvelle-Grenade, l'architecture en était tout à fait primitive, excepté chez les Indiens civilisés qui occupaient le pays de Cundinamarca. Les palais des caciques,

les temples mêmes du Soleil étaient construits en bois et couverts en feuilles de palmier. On a cependant trouvé, par endroits, des monuments et des objets en pierre, encore peu étudiés de nos jours, mais qui pourront servir à l'étude des civilisations antérieures à la Conquête.

Non loin des sources de la Magdalena, par les 2° 50' de latitude nord, aux environs du village de San-Agustin, se trouvent des vestiges de statues, des colonnes, des tables, des figures d'animaux et une gigantesque image du soleil, le tout en pierre, dans le style péruvien. Les historiens ne font aucune mention de ces ruines ni des ruines analogues qui se trouvent à la Plata, dans la même partie de la Cordillère. Non loin du village de Timana, toujours dans la même région, on a découvert des vestiges de galeries et d'aqueducs en maçonnerie. Il est donc certain qu'une population civilisée a vécu jadis dans le sud de la Nouvelle-



Sport de village. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

LA FOURNIE.

Grenade, non loin des frontières de l'ancien Pérou.

De ces hautes et froides régions, si l'on descend parallèlement à la Magdalena, jusqu'entre le cinquième et le sixième degré de latitude nord, on rencontre, principalement dans la province de Tunja, des ruines beaucoup plus imposantes, datant d'époques si reculées, que les Indiens du temps de la Conquête en avaient perdu la tradition.

Là, sur une esplanade longue d'environ cinq cents mètres, large de trois cents, on voit deux rangées de colonnes sans chapiteaux, orientées de l'est à l'ouest. Ces colonnes sont au nombre de trente-quatre du côté du sud, et de douze du côté du nord. Elles sont unies ; leur diamètre est de quarante centimètres ; un espace égal au diamètre les sépare. Les deux rangées sont éloignées de deux mètres au niveau du sol ; mais, comme elles s'inclinent l'une vers l'autre suivant un angle d'environ 25°, leur sommet était assez rapproché pour recevoir un toit composé de pierres plates. Ces pierres, qui gisent sur le sol, ont deux à quatre mètres de longueur sur cinquante à quatre-vingts mètres de largeur et quarante à cinquante mètres d'épaisseur. On n'en compte pas moins de cent dans la vallée qui se trouve à l'ouest des ruines. Toutes les colonnes formant galerie ont été mutilées, et l'on s'en est servi comme de carrière : le couvent de Leira y a pris une partie de ses matériaux. Cependant une colonne couchée à terre paraît intacte ; elle a près de six mètres.

L'édifice inachevé auquel étaient destinées ces pierres énormes de grès rougeâtre, était sans doute un temple du Soleil. L'orientation des colonnes semble le prouver ; mais au temps de la Conquête les Indiens avaient oublié quelle race d'hommes avait élevé ce monument.

Si l'on s'avance d'environ vingt-cinq lieues vers le nord, on peut faire des observations géologiques fort intéressantes sur les grands lacs en gradins qui occupèrent jadis le terrain où sont bâties les villes de Tunja et de Sogamoso. Le lac de Tunja, le plus élevé, ayant rompu ses digues, ses eaux se déversèrent dans celui de Sogamoso, qui n'avait pas moins de quatorze lieues de superficie, et, en certains endroits, une profondeur de deux cent cinquante mètres. Celui-ci s'ouvrant aussi un passage entre les montagnes qui l'emprisonnaient, ses eaux se précipitèrent dans la vallée inférieure, où elles rencontrèrent un dernier et puissant obstacle. Il leur fallut des centaines de siècles peut-être pour ouvrir la vaste brèche, profonde de deux mille cinq cents mètres, qui forme aujourd'hui le confluent du Gamésa et du Sogamoso. Ce déluge eut des témoins. A l'endroit où la masse liquide, longtemps retenue, mina et brisa la digue gigantesque, on voit encore, entre des amas de roches précipitées du faite de la montagne, une pyramide tronquée de schiste micacé, dont la base a huit mètres sur six. Le côté qui fait face aux deux rivières est couvert d'hieroglyphes en creux, parmi lesquels on distingue, en plu-

sieurs endroits, la figure d'une grenouille, signe qui représentait les grandes eaux dans le calendrier Chibcha. Ça et là sont figurés des hommes fuyant les bras levés au ciel.

A mesure qu'on s'élève dans les cordillères, la nature tropicale perd une partie de ses traits saillants. Dès la seconde journée de marche sur la route de Médellin, le voyageur se trouve dans la zone tempérée, comprise entre six cents et mille trois cents mètres de hauteur. Au loin, les perspectives des montagnes et les tons de la verdure rappellent les paysages alpestres. Dans le second plan du tableau, les arbres au feuillage généralement épais, aux sommités fleuries, témoignent d'une fécondité plus grande que celle de nos forêts. La taille et le port des arbres, la couleur de l'écorce et des mousses parasites, les enlacements de lianes ont quelque chose de puissant et de gracieux à la fois qui produit l'impression d'une éternelle jeunesse, tandis que les bérarias aux étoiles violettes et roses, les passiflores, les fuschias, égayent les éclaircies aux abords du chemin.

On ne trouve plus ici l'animation des terres chaudes. Les animaux sont rares ; à peine voit-on, de loin en loin, quelques oiseaux voler sans bruit dans les branches. Le silence de la nature étonne d'abord, puis attriste par sa continuité.

Marinilla est la première ville que l'on rencontre sur la route de Médellin. Elle compte quatre à cinq mille habitants. Il ne faut y chercher ni édifices ni promenades, qui rappellent, même de loin, les grandes cités de la côte. Bâtie sur un terrain très-accidenté, ses rues offrent des pentes difficiles à gravir, même à pied. Les maisons, construites en terre battue, sont couvertes en tuiles ou en chaume.

Les habitants sont presque tous blancs. Ils jouissent d'une réputation méritée pour leur patriotisme, leur honnêteté et l'importance qu'ils attachent à l'éducation. Autrefois on les citait pour leur naïveté, et des rivalités de clocher perpétuent à ce sujet des histoires plus ou moins satiriques. L'une d'elles me revient en mémoire. On venait d'achever l'église paroissiale, dont le portail, d'un style indescrivable, est flanqué d'une tour assez haute. Dans cette tour on était parvenu à suspendre une grosse cloche, amenée de Naré à grand renfort de bras. Restait à fixer la corde, qui venait d'Angleterre. Cette corde, ou plutôt ce câble, était trop long de huit brasses. Dans ce cas imprévu, l'architecte et M. le curé convoquent le conseil municipal en séance extraordinaire. La discussion fut orageuse, les uns voulant exhausser le beffroi, les autres proposent de creuser un trou profond de huit brasses pour y laisser pendre le câble. Ces derniers l'emportèrent et l'architecte reçut l'ordre d'exécuter immédiatement cette décision mémorable.

C'est à Marinilla que j'ai assisté pour la première fois à des combats de coqs. L'arène était oblongue et fermée par une mince barrière haute de deux pieds ; elle occupait le centre d'une cour. Les propriétaires

des coqs et les gros parieurs se pressaient au premier rang, les uns accroupis, les autres debout, entourés des simples curieux. A chaque poteau de la galerie qui entourait la cour, on voyait, attaché par la patte, un héros prêt à la lutte. Le coq de combat a la crête coupée ; on lui arrache une partie des plumes du ventre, pour qu'il s'échauffe moins vite ; sa queue est réduite, ses ergots sont taillés en pointe aiguë, mais sans lame d'acier, comme en Angleterre.

L'éducation de ces batailleurs réclame des soins minutieux. On compte les grains de maïs qu'ils doivent prendre à chaque repas, l'eau leur est mesurée : c'est un véritable entraînement. Un bon coq accepte toujours la bataille et meurt sur place plutôt que de s'avouer vaincu. Autour de l'enceinte circulent des experts qui pèsent, comparent les adversaires, afin d'égaliser autant que possible les chances du combat. Des places au premier rang sont réservées aux juges. Ce sport barbare a des règles aussi compliquées que celles du *turf*, et emprunte quelques-unes de ses coutumes à la boxe anglaise. On y voit figurer l'éponge et l'eau-de-vie qui galvanise un instant le volatile agonisant et lui permet de donner un dernier coup de bec à son adversaire expirant, et de remporter ainsi la victoire.

A trois quarts de lieue seulement de Marinilla, et à cinq lieues de Médellin se trouve Rio Negro, dont les rues sont régulières, les maisons bien construites. Parmi les huit mille habitants de la ville, c'est à peine s'il y a quelques pauvres : l'agriculture et le commerce fournissent amplement aux besoins d'une population morale et laborieuse.

En sortant de la ville, on est surpris de trouver une route régulière ; on a empierré les endroits fangeux, assuré l'écoulement des eaux ; il n'y manque plus que du macadam. Un gouverneur intelligent a employé les forçats à ce travail, et grâce à lui, la République compte cinq lieues d'un chemin passable pendant la saison des pluies, et très-bon pendant la saison sèche.

A quatre lieues de Rio Negro, on arrive au point culminant de la Cordillère orientale, nommé Santa-Elena, d'où l'on domine une vaste étendue de montagnes. En bas, à une profondeur de huit cents mètres, s'ouvre la vallée de Médellin, toute baignée de lumière. Il semble que l'on plane au-dessus de la ville, dont on distingue les rues, les jardins et les monuments. Cette vaste échappée de plaines, limitée par les lignes bleues de la Cordillère centrale, se dévoilant tout à coup à un détour de la route, parée des tons chauds d'un paysage méridional en opposition avec la nature monotone de la région froide que l'on vient de parcourir, produit une impression dont le souvenir ne peut s'effacer. Le panorama de Santa-Elena est certainement l'un des plus imposants qu'il soit donné de voir. Le voyageur s'arrête en suspens, et, après quelques minutes d'admiration, se hâte de descendre les pentes tortueuses qui conduisent à Médellin

Médellin et les environs. — Mœurs et coutumes. — Pépito et Pépita. — Les étrennes. — Sérénades. — Commerce.

On arrive à Médellin en suivant un torrent nommé la *Quebrada*. Des deux côtés sont des maisons pittoresques, entremêlées de jardins. Malgré son peu d'attrait, la *Quebrada* est le rendez-vous ordinaire des promeneurs. En nivelant le sol, en plantant les bords du torrent, on pourrait y tracer deux charmantes avenues, où les dames ne craindraient plus de meurtrir leurs pieds délicats.

Si l'on continuait à suivre la *Quebrada*, on arriverait bientôt à la rivière, le long d'un sentier fréquenté le matin par les baigneuses. De neuf à dix heures, on les voit revenir, en plein soleil, suivies de négresses, laissant tomber sur leurs épaules une chevelure « longue comme un manteau de roi. » Ici un marchand de nattes ne ferait pas fortune, à moins d'en acheter ; mais elles ne sont pas à vendre.

En quittant la *Quebrada*, on arrive sur la place principale, très-vaste, entourée de maisons à un étage, d'un modèle à peu près uniforme. A l'un des angles s'élève l'église cathédrale, d'un style unique, indescriptible, dont le dessin seul peut donner une idée.

A Médellin, il n'y a dans la maison de Dieu ni tribunes, ni bancs réservés, ni sièges. Les femmes pauvres — je dis les femmes, car les hommes vont peu à l'église — s'agenouillent et s'accroupissent sur la dalle nue. La petite bourgeoise apporte un tapis pour prier plus à l'aise. La dame se fait suivre par un enfant chargé des plus moelleuses productions de Quito. Pour aller à l'église, toutes les femmes s'habillent de noir et se couvrent la tête de la mantille. Mais si la couleur est la même, l'étoffe varie de la bure au drap, à la soie et à la dentelle. La mantille bien ramenée sur le front donne un air fort recueilli, mais les yeux restent découverts, et ces yeux-là, noirs aussi, ne sont voilés que par de longs cils, et vraiment, s'ils font rêver du Paradis, ils font peu penser à la messe. De plus, à certains moments, la mantille trouve toujours moyen de se déranger, ce qui oblige, naturellement, à élever gracieusement les deux bras au-dessus de la tête, pour la remettre en place, et découvre, par hasard, le buste et le visage. Pour profiter de ces bonnes fortunes, les élégants stationnent le dimanche sur le parvis.

Le porte-tapis est une institution dans toute l'Amérique espagnole. Toute bonne maison en possède un, élevé à peu près pour ce seul usage. Selon les pays, la mode le fait varier du jaune au noir. Les raffinées du Pérou veulent un *chino* ou Indien pur sang. Ailleurs on préfère un négrillon ou une négrillonne de belle race. C'est le compagnon de jeux et un peu le souffredouleur des enfants de la maison. Tout le monde le gâte et le gronde à tort et à travers, de sorte que, l'adolescence venant l'élever à d'autres fonctions, il fait un assez mauvais serviteur.

A Médellin, comme dans toute la Nouvelle-Grenade, il n'y a guère d'autre aristocratie que celle de l'argent. Les descendants des aventuriers plus ou moins titrés

qui découvrirent le pays et y fondèrent les premiers établissements, les rejetons des hauts fonctionnaires envoyés par la métropole, sont si rares, — en dépit des prétentions de tous les parvenus, — que l'aristocratie de naissance n'existe pas en Nouvelle-Grenade ; l'aristocratie du talent y est également inconnue. Chez un peuple adonné tout entier à la recherche du progrès matériel, les savants, les artistes, les poètes,

les penseurs incompris, restent pauvres et ne peuvent constituer une classe à part.

La bourgeoisie occupe donc le premier rang. Elle comprend, avec les personnes dédiées aux professions libérales, les marchands, les propriétaires d'*haciendas* (plantations ou fermes), et quiconque possède une quinzaine de mille piastres.

De la couleur, il ne faut point parler. Chacun se



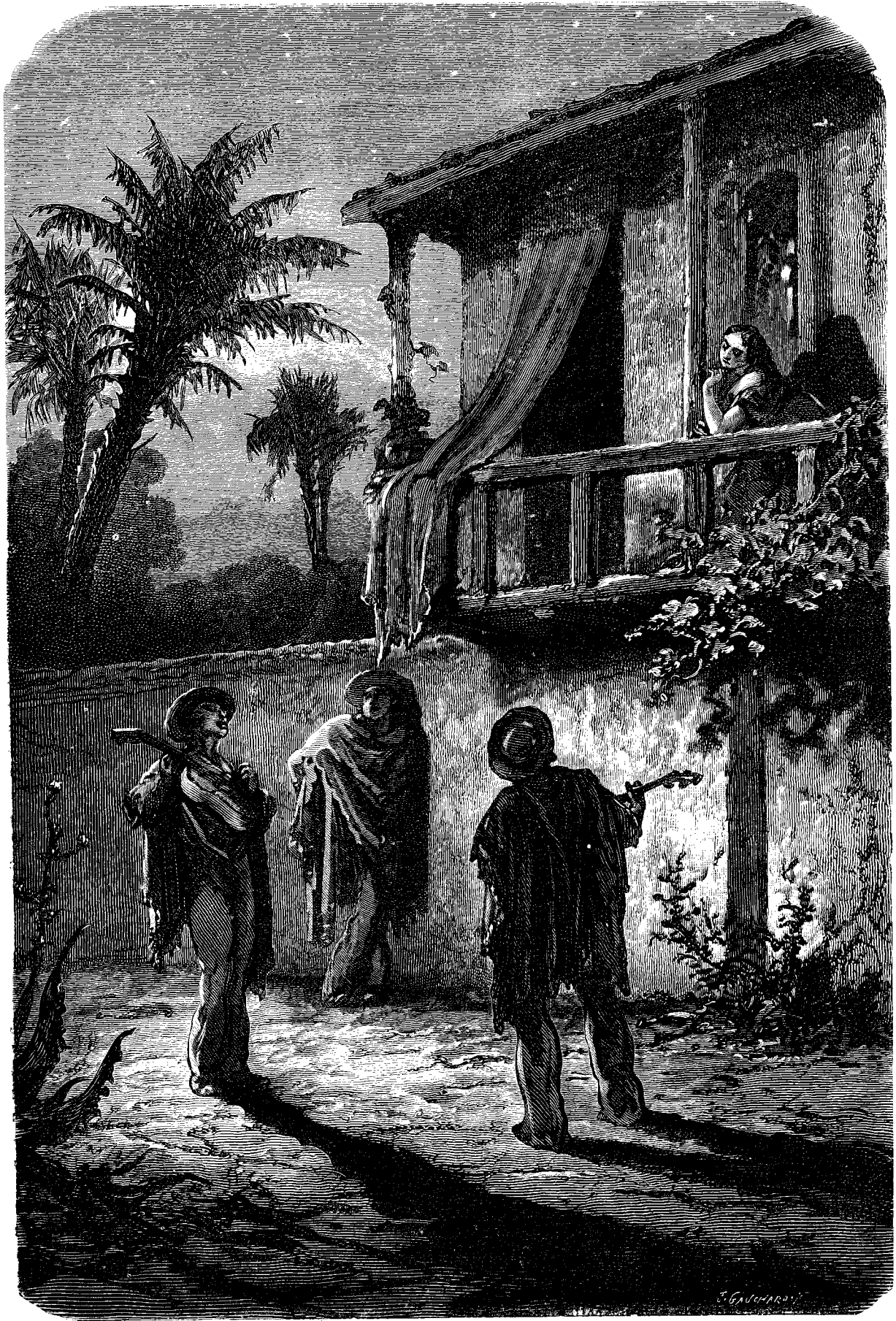
Le chemin de la rivière. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

vante de descendre en droite ligne d'hidalgos au sang bleu ; mais, en fait, les teintes brunes, jaunes et bistrées, que l'on trouve dans presque toutes les familles, démentent cette pureté d'origine, et personne ne s'en préoccupe.

L'argent donne à chacun sa valeur. L'arriero enrichi devient Don Fulano (Monsieur un tel). S'il perd sa fortune, il n'a pas à s'imposer de privations pour con-

server un rang acquis par hasard ; il reprend son costume et ses mœurs d'autrefois. Le millionnaire n'a pas honte de laisser dans la misère toute sa famille. S'il ne se sent obligé par le cœur, il ne l'est point par les considérations sociales.

Le terme unique de comparaison, c'est l'argent. Un homme se fait riche par l'usure, les fraudes de commerce, la fabrication de la fausse monnaie ; on dit de lui :



Séénade. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

« *es vivo*, c'est un malin ! » Doit-il sa fortune à des dés pipés, on dit : « *sabe mucho*, il en sait long ! » Par contre, si vous demandez des renseignements sur un homme qui n'est pas *arrivé*, on vous répondra : « *es buen sujeto, pero es tan pobre*, c'est un bien brave homme, mais il est si pauvre ! »

Avec ces éléments, on peut juger que les relations sociales offrent peu d'agrément. A Médellin, il n'y a guère que les femmes qui aient l'habitude de se visiter; les hommes se rencontrent dans les magasins. Les vieux y parlent d'affaires; les jeunes, de leurs plaisirs.

Le dimanche, de midi à deux heures, il est permis aux fashionables de visiter les maisons de leur goût.

Ce jour-là, ils peuvent franchir le *zaguan* où le maître de la maison reçoit pendant la semaine, et pénétrer dans le salon. Ils trouvent là toutes les dames en habits de gala, assises de front sur une banquette couverte de tapis, ou sur un long sofa. Le salut est plus que banal, de part et d'autre, et la conversation rappelle l'Académie silencieuse d'Amadan. Et de quoi causerait-on, là où il n'y a ni bals, ni concerts, ni spectacles, ni chronique; là où la vie d'aujourd'hui est celle d'il y a un an, et celle de toute l'existence? Parlera-t-on de littérature à des femmes qui ne savent pas un vers d'Espronceda ni de Breton, qui n'ont jamais ouvert Moratin ni Herrera? Parlera-t-on de musique à des virtuoses qui ne connaissent d'autre instrument que la guitare et apprennent de routine quelques airs qui leur servent de répertoire éternel? ou bien de peinture, à des gens qui vous vantent comme tableaux de maîtres des badigeonnages de Quito à une piastre le mètre? Mais surtout où la conversation manque d'aliment, la curiosité et la médisance en font les frais; elles sont donc à l'ordre du jour tous les dimanches, de midi à deux heures.

Pour être juste, ajoutons qu'il y a dans la ville quelques salons — bien rares, — meublés à l'euro-péenne, que l'on y retrouve quelques bonnes traditions et qu'il s'y forme lentement un noyau de vraie société.

Après un an de relations comme celles que nous

venons de décrire, on n'est pas plus intime que le premier jour. Tout le monde sachant ce que vous faites, ce que vous dites, où vous allez et pourquoi vous y allez, on ne tarde pas à commenter vos visites dans chaque maison. S'il y a fille à marier, on voit tout de suite en vous un prétendant, on le dit aux parents, on vous affirme à vous-même que vous êtes éperdument amoureux de la demoiselle. Vous vous en défendez, on insiste; à force de vous l'entendre dire, vous commencez à y penser; le père, de son côté, s'en émeut: un dimanche, vous vous étonnez d'être reçu dans le *zaguan*, par le maître de la maison, qui vous demande courtoisement dans quel but vous fréquentez la famille,

— qu'il a si souvent mise à *su disposicion de Usted*. Si la réponse n'est pas une demande de mariage, on vous donne nettement congé et vous êtes forcé d'aller porter ailleurs votre ennui dominical.

Aussi les *cachacos* visitent peu les familles, et grossissent le nombre des *esquineros*. L'*esquinero*, encoignure ou borne vivante, comme vous voudrez traduire le mot, passe des heures entières aux angles des rues principales. De son poste d'observation, il interroge toutes les fenêtres grillées, auxquelles se montrent de temps à autre des jeunes filles, dont le regard se dirige magnétiquement vers les points adoptés par les sentinelles en habit noir.

On ne se dit pas un mot, mais les yeux parlent. La *pepita* — nom charmant par lequel on désigne ici une jeune fille, — joyaux,

pépité d'or, — reconnaît de loin le bruit des pas de son admirateur, on devrait dire *pepito*; elle reconnaît entre cent sa manière de tousser quand il se fixe à son coin d'adoption; les prétextes ne lui manquent pas pour faire à la fenêtre une foule d'apparitions, pendant lesquelles s'échangent, à distance, mille serments et mille promesses.

C'est ainsi que le plus souvent les jeunes gens font connaissance. Après un certain stage d'*esquinero*, on fait une demande en mariage presque toujours acceptée, et l'on reçoit sa part de la loterie.

Heureusement presque tous les numéros sont bons. Les femmes de Médellin, si elles manquent des



Retour du bain. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

dehors brillants que l'on recherche ailleurs, possèdent à un haut degré les qualités de leur sexe.

Mariées, elles sont dévouées aux soins domestiques, tendres pour leurs enfants, fidèles à leurs maris. Ce sont de vraies épouses et de vraies mères.

Il y a cependant une époque où les habitants de Médellin sortent de leurs habitudes claustrales : c'est l'époque des étrennes, nommées ici *aguinaldos*, et qui dure, selon les provinces, du 25 décembre au 6 janvier. Pendant cette période privilégiée, on se visite, et l'étranger peut se présenter chez les personnes dont il désire faire la connaissance : il est alors bien accueilli.

Voici comment se font les étrennes. Jeunes gens et jeunes filles conviennent de se demander des *aguinaldos* : on stipule quelquefois le jour et l'on convient des conditions du combat, car c'est une lutte de finesse, de ruses, de précautions qui s'engage entre les deux parties. Celui qui aperçoit l'autre le premier, à portée de la voix, crie : « Mes étrennes ! » L'adversaire vaincu n'a plus qu'à s'exécuter.

Qu'il se dépense alors d'imagination pour réussir à voir le premier sans être vu ! Généralement, tout est permis, même l'escalade et la violation de domicile. On soudoie les servantes, on aposte des espions, on se cache, on se déguise, et l'on finit toujours par rire de bon cœur. Un amoureux entre bravement chez sa belle sous la figure de son porteur d'eau et n'est reconnu que trop tard. Une jeune fille voit apporter à la maison un ballot volumineux ; tout à coup ce ballot s'entr'ouvre et l'on entend un formidable « Mes étrennes ! »

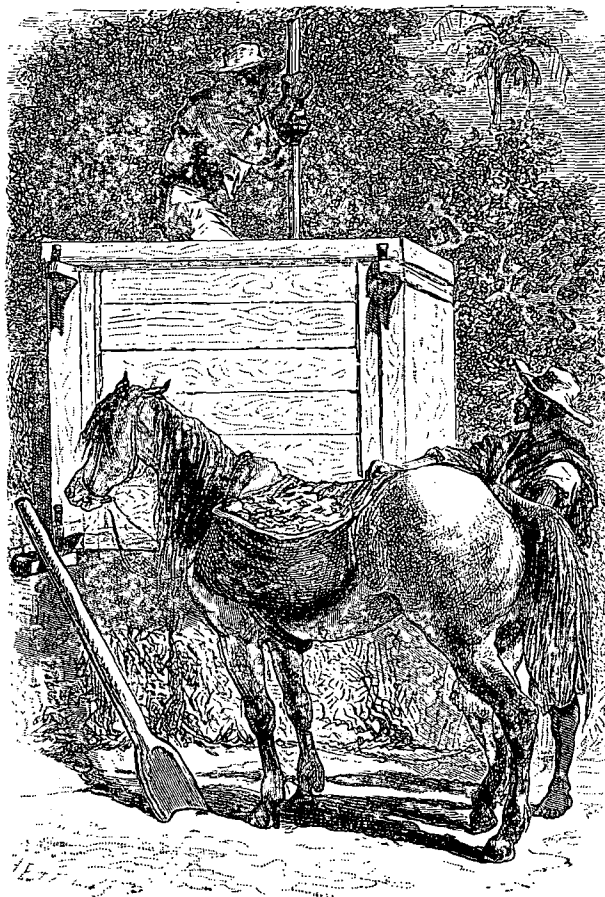
Souvent, pour faire durer le plaisir plus longtemps, on discute la validité des moyens employés, et c'est partie remise. Beaucoup de mariages commencent ainsi. Les cadeaux sont généralement simples, on a le bon esprit de ne pas attacher d'importance à leur valeur.

Pour qui ne connaîtrait Médellin qu'au temps des étrennes, ce serait assurément la ville la plus gaie et la plus sociable du monde ; mais, ce beau temps passé, la ville reprend sa monotonie, et les jeunes gens n'ont plus qu'une ressource : les sérénades.

Heureux les pays qui ont conservé cette poétique tradition ! Heureux celui qui, par une nuit claire et parfumée des tropiques, a le droit de venir, seul ou avec ses intimes, répéter sous les fenêtres de sa bien-aimée les naïfs refrains des ballades populaires ! Heureuse la jeune fille dont le rêve est interrompu par ces chants ! Une fenêtre s'ouvre, une forme voilée se dessine dans la pénombre, une fleur tombe du balcon en signe de remerciement ou de promesse, deux cœurs battent à l'unisson ; la voix tremble en achevant la romance. A Médellin, les sérénades sont fort à la mode, et parfaitement en harmonie avec des mœurs simples, ainsi qu'avec un climat égal et constant.

Médellin ne fait pas de commerce d'exportation. Elle n'envoie à l'étranger que l'or des mines de la province, mais elle importe chaque année de grandes quantités de marchandises, qu'elle répartit dans les petites villes et les villages de l'État, et même de quelques États voisins.

L'Angleterre lui envoie des fers, des articles de tailanderie, des cotonnades blanches ou écruées et des indiennes ; l'Allemagne, de la quincaillerie, des jouets, des allumettes ; la Suisse, des mouchoirs et des châles de coton et de laine imprimés, des robes de mousseline brodées et à disposition ; l'Espagne, des vins, qui arrivent en dames-jeannes. C'est la France qui fournit les articles les plus nombreux : draps, lainages, soieries, mercerie, chaussures, chapeaux de feu-



Construction d'un mur en pisé. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

tre, droguerie et pharmacie.

Les marchands vendent presque tous en gros et en détail. Les magasins d'une certaine importance sont de véritables bazars ; personne n'a de spécialité. Les boutiques de détail sont nombreuses, et cependant il s'en ouvre chaque jour de nouvelles. Le titre de *tien-dero*, boutiquier, est ici l'objet de grandes ambitions. Il faut voir avec quel air superbe les élus portent matin et soir l'énorme clef qui est l'insigne de leur profession.

Il n'y a pas de poche capable de donner asile à cette clef monumentale, qui ouvre un monstrueux cadenas.

La plupart des affaires se font à des crédits de douze à dix-huit mois. L'intérêt ordinaire de l'argent est de douze pour cent, mais beaucoup de transactions se font à dix-huit. Cette extension du crédit témoigne d'une honnêteté générale dans les affaires, et le taux élevé de l'intérêt prouve qu'avec de l'industrie on peut réaliser promptement des bénéfices importants.

La proximité des grands districts miniers contribue, dans une large part, à l'importance du commerce de Médellin; les principaux négociants achètent l'or pour leurs paiements en Europe, et réalisent ainsi un bénéfice de cinq à quinze pour cent.

Promenade au marché de Médellin. — Le pain de *Juca*. — Le fil de *cabuya* et de *pita*. — Honneurs au Saint-Sacrement. — Monuments de Médellin. — Maisons particulières. — Constructions en pisé. — La fête. — Juana la folle. — De l'esclavage à la Nouvelle-Grenade. — Appréciation du caractère de Las Casas.

Le marché de Médellin se tient sur la grande place. Chacun étale à sa guise ses denrées, mais les marchandises de même espèce occupent un emplacement désigné par l'inspecteur. Tout y arrive à dos d'homme, je ferais mieux de dire à dos de femme, de cheval, de mulet ou de bœuf.

Ce qui abonde le plus, c'est le maïs, base de l'alimentation, sous forme d'*arepas*, épaisses galettes d'un



Place Saint-Roch. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

très-bon goût, saines et un peu plus nourrissantes que le pain, si l'on ne tient pas compte de la proportion d'eau qu'elles contiennent. Le pain de blé est un objet de luxe, dont on n'use qu'en prenant le chocolat. Celui qu'on apporte ici vient de Rio Negro, il est un peu gris et manque de souplesse. Un pain de la grosseur du poing vaut un réal, soit cinquante centimes. Le temps est loin où Herrera disait en parlant du maïs : « Les Espagnols en mangent quand ils ne peuvent faire autrement. » Aujourd'hui, riches et pauvres mangent avec plaisir les savoureuses *arepas*.

Mais voici d'autres pains dont l'aspect, la forme et la couleur rappellent, à s'y méprendre, les fameux *croissants* de Paris. Goutez-les, ils sont d'un blanc de neige, légers, et peuvent soutenir la comparaison avec

les produits les plus parfaits de nos boulangeries. Ce sont des pains de *Juca* (*Manihot*).

La tige de *Juca* atteint en deux ans une hauteur de cinq à six pieds. Elle est cylindrique, ligneuse, pleine de moelle. On voit se détacher de l'aisselle des feuilles digitées ou des bifurcations terminales, des grappes élégantes de fleurs vert pâle, dont la forme rappelle le muguet. A ces fleurs succèdent des capsules à trois arêtes, creusées de trois loges dont chacune contient une seule graine. Celle-ci n'est pas employée d'ordinaire pour la reproduction de la plante. On se sert de tronçons de la tige, qui, plantés à quatre-vingts centimètres de distance dans une terre meuble, fournissent en peu de temps un rejeton vigoureux. Ces racines tubéreuses, entremêlées de chevelu, acquiè-

rent tout leur développement en deux ans, mais on peut ne les récolter qu'au bout de la troisième année.

Il y a deux espèces bien distinctes de *Jucas* : l'une douce, qui est la moins répandue ; l'autre qui contient un poison actif, et qui cependant est plus généralement cultivée. Toutes deux se trouvent en Afrique, en Asie et en Amérique. Les nègres des côtes méridionales de l'Afrique cultivent, depuis un temps immé-

morial, l'espèce vénéneuse. Par quel hasard ont-ils découvert que ce dangereux végétal pouvait devenir pour eux une alimentation saine et agréable ?

La préparation la plus simple de la *Juca* est ce qui s'appelle *cassave* dans quelques parties des Antilles. On râpe la racine, on lave la pulpe, on la met dans des sacs grossiers où elle est soumise à une forte pression. Ainsi débarrassée de son excès d'eau, la



Juana. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

pulpe s'étend en galettes minces sur des plaques de fer chauffées. Les biscuits de cassave ne sont point attaqués par les vers, et peuvent se conserver pendant plusieurs années, pourvu qu'ils ne soient pas exposés à l'humidité. Le tapioca diffère de la cassave en ce qu'il est fait avec la fécule seule, légèrement torréfiée. Le pain de *Juca* ne contient également que la fécule des racines, obtenue très-pure par des lavages répétés, ce que l'on appelle *moussache* à Cayenne.

Les Indiens Caraïbes emploient des instruments fort ingénieux pour préparer la cassave. Leur râpe consiste en un long morceau de bois aux fibres élastiques, dans lequel sont implantés des cailloux tranchants. Pour séparer le jus et l'eau de la pulpe, ils emploient ce qu'ils appellent un *serpent*. Le *serpent* consiste en un sac de cinq à six pieds de long, un peu renflé au centre, aninci aux extrémités, et tissé avec des pétioles fendus de feuilles de latanier. Le *serpent*, gonflé et

raccourci par la pulpe humide, est suspendu par une extrémité à une branche d'arbre; une lourde pierre, attachée à l'autre extrémité, tend à lui faire reprendre sa forme allongée, et produit la pression nécessaire. Des pierres plates servent à cuire les gâteaux pétris à la main.

Le suc vénéneux de la *Juca* n'est point âcre; une ébullition prolongée en chasse le principe actif, très-volatil, qui n'est autre que l'acide prussique. La cassave, incomplètement lavée, est également purifiée par la chaleur nécessaire à sa cuisson sur les plaques. Vingt livres de suc de *Juca* fournissent à la distillation environ une once d'un liquide volatil à odeur insupportable. On a essayé son pouvoir toxique sur un nègre condamné à mort. Trente gouttes ont suffi pour le faire périr en six minutes, à la suite d'horribles convulsions.

Le P. Garcia, dans son curieux *Traité des aromates*, l'un des premiers ouvrages consacrés à la botanique des Indes, fait remarquer avec raison que la *Juca* du continent d'Amérique est inoffensive; de son temps, l'espèce vénéneuse seule croissait à Saint-Dominique. L'ingénieur et savant observateur, de Paw, dans ses *Recherches philosophiques sur les Américains*, indique, comme contre-poison du suc de yucca, le carbonate de potasse pris dans de l'eau de menthe, et le sucre ou le sel à hautes doses. Pison, dans son *Traité des maladies des Indes*, recommande comme infaillible le jus d'ananas ou de citron, etc. L'expérience a prouvé, depuis, que les acides végétaux ont réellement le pouvoir de neutraliser, dans une certaine mesure, les effets toxiques de la *Juca*.

Les marchandes de pain de *Juca* vendent également de la fécule non préparée, pour faire de l'amidon. Les racines de *Juca* valent environ huit francs le quintal. On les mange comme légume dans le potage, mais alors on les choisit jeunes et tendres, avant que le tissu cellulaire soit devenu ligneux.

Nous voici en présence de hautes piles de chapeaux. Les marchands en portent, comme enseigne, une pyramide sur la tête. Beaucoup de ces chapeaux sont de Panama; d'autres, d'un prix modique, sont tressés ou tissés avec des pétioles élastiques. Le sucre brut se détaille en pains aplatis d'une livre: le sucre raffiné, d'un blanc sale, à gros cristaux peu cohérents, laisse beaucoup à désirer. La cire végétale figure en pains ou sous la forme de chandelle. On la retire par ébullition, des graines du *Myrica arguta*, arbuste qui rappelle l'olivier par le port et les tons grisâtres. Additionnée d'un peu de suif, qui la rend moins cassante, cette cire donne une lumière préférable à celle des chandelles ordinaires, mais toujours plus ou moins fumeuse. Une épuration convenable lui enlèverait d'ailleurs ce défaut.

Arrêtons-nous quelques instants devant cette rangée de produits fabriqués avec les fibres de la *Pita* et de la *Cabuya* ou *Figue*. Ces paquets de fils brillants, d'un blanc jaunâtre, longs de trois pieds, souples et élasti-

ques, représentent la matière première. A côté, voici des pelotes de ficelle, des cordes de toute grosseur. Ici la ficelle a été travaillée en filets à grandes mailles ou à mailles de tricot, pour le transport de certaines marchandises. Plus loin elle est convertie en sacs capables de résister aux plus rudes épreuves. Ces rouleaux de tresse plate sont destinés à faire des semelles d'*al-pargatas* ou espadrilles, la chaussure la plus saine qui existe, la seule que l'on puisse conserver mouillée impunément.

Toutes ces fibres sont produites par diverses espèces de *Fourcroya* et de broméliacées que l'on cultive pour les faire servir de clôtures. Les feuilles charnues, creusées en gouttière, garnies de piquants sur les rebords et effilées en pointe aiguë, atteignent jusqu'à cinq et six pieds de longueur. Après les avoir coupées, on les fait rouir, puis on les sèche et on les bat pour isoler les fibres qu'on nettoie et lisse avec un peigné de métal. Souvent on ne prend pas tant de peine. Les feuilles sont fendues en fragments, que l'on fait passer à plusieurs reprises dans l'angle aigu formé par deux morceaux de bois équarris, liés ensemble par le milieu et fixés en terre. La pulpe aqueuse et la partie corticale se détachent, les fils sont plongés pendant quelques minutes dans l'eau bouillante, puis peignés comme d'ordinaire. Les principales espèces d'agaves utilisées dans la Nouvelle-Grenade sont: l'*Agave americana*, l'*Agave fatida*, l'*Agave vivipara*, dont la hampe en candélabre renferme une moelle remplaçant l'amadou.

Mais le tintement d'une clochette a retenti sur le parvis de l'église. Tout bruit cesse, les hommes se découvrent, les femmes se signent, tous sont tombés à genoux. Un prêtre porte le viatique. Il est revêtu du surplis et de l'étole, précédé par le sonneur et escorté d'un sacristain qui l'abrite sous une espèce de dais. Une foule de femmes, quelques hommes, font cortège au Saint-Sacrement, et partout sur son passage, d'aussi loin que l'on entend le son de la cloche, chacun se prosterne. Quelques instants après, la place a retrouvé son animation, et les transactions recommencent, pour finir entre deux et trois heures.

On chercherait en vain à Médellin des monuments en rapport avec l'importance de la ville. C'est qu'il y a un demi-siècle, la ville de Santa-Fé de Antioquia, située de l'autre côté de la cordillère occidentale, non loin du Cauca, était encore la place la plus importante de la province, le siège des administrations, de l'évêché, le grand centre politique, commercial et religieux d'un vaste territoire. Médellin ne comptait alors que trois ou quatre églises ou chapelles, de proportions restreintes, de style mêlé sans art et sans goût. Seul le collège actuel, avec son église, faisait quelque honneur, comme construction, aux moines qui l'avaient édifié.

La cathédrale, construction moderne en briques, que nous avons vu surmonter, après coup, d'une coupole prétentieuse, se fait remarquer par l'absence

complète de style, de goût, et l'ignorance la plus absolue des règles de l'architecture. La façade est couronnée par le simulacre de deux espèces de tours carrées. Mais, pour des raisons d'économie et de statique, on n'a élevé que deux des pans de chaque tour, l'un en face, l'autre en côté.

Au milieu de la place principale, s'élève une fontaine assez élégante, en fonte, apportée à grands frais d'Europe. Le bassin est porté par des Chimères ; des vases étagés y laissent tomber l'eau en nappes irrégulières. Cette fontaine devait reposer sur une base en pierres taillées, haute d'environ un mètre. Cependant les Chimères et le réservoir sont au niveau du sol. Il y a quelques années, on voyait, à quelques pas de la fontaine, une pierre dégrossie, de soixante centimètres de longueur, sur trente de largeur et d'épaisseur. Destinée à faire partie de la base monumentale, elle gisait sans gloire sur le sol. Lorsque arrivèrent à Médellin les pièces démontées de la fontaine, le conseil municipal nomma un ingénieur en chef, — lisez maçon. Celui-ci choisit des sous-ingénieurs, des mineurs, des carriers, des tailleurs de pierres, des muletiers et des manœuvres, auxquels on paya de beaux salaires pendant deux mois. Quand la première pierre de la base projetée arriva sur la place de Médellin, elle coûtait, tout compte fait, sept mille francs !... Voilà pourquoi on ne bâtit pas de monuments à Médellin.

Les maisons particulières sont construites en pisé crépi à la chaux, et couvertes en tuiles. On a soin de n'employer à la charpente et aux gros ouvrages de menuiserie que des bois odoriférants ou résineux à l'abri de l'attaque des termites. La plupart des maisons n'ont pas d'étage. Ce qu'il y a de remarquable dans la disposition intérieure, c'est l'absence de portes entre les divers appartements. Une tenture en tient lieu quelquefois. Sur la place et dans quelques rues, le rez-de-chaussée est occupé par des magasins, et les maisons ont un étage orné d'une galerie, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Sur ces galeries s'ouvrent les portes et les fenêtres. L'usage des carreaux commence à peine à s'introduire, mais le climat est doux et si constant que c'est vraiment un luxe inutile. Une habitation ordinaire, sans étage, pour une famille de cinq à six personnes, coûte, en moyenne, de quarante à soixante mille francs. Les premières épargnes sont toujours destinées à l'achat ou à la construction d'une maison : chacun vit chez soi, et l'on trouve difficilement à louer même un modeste logis.

En l'honneur d'un anniversaire glorieux ou de quelque événement politique, le gouverneur et l'alcade ont permis à leur bon peuple de s'amuser à cœur-joie pendant trois jours. Les cloches carillonnent à toute volée. Une messe solennelle inaugure la fête ; les femmes y assistent ; les hommes sont trop occupés pour s'y rendre. Dès le matin, ils ont fait donner à leurs chevaux double ration de maïs et une livre de sucre brut, car les nobles bêtes passeront une rude journée. On s'est

donné rendez-vous dans une prairie aux environs de la ville, où l'on a mis en liberté des taureaux destinés aux jeux. Pour les hardis cavaliers, la *traida de toros* (conduite des taureaux) constitue le meilleur du programme.

Dans cette circonstance, les cavaliers les plus fashionables eux-mêmes emploient la grande selle du pays, aux lourds harnais, fortement relevée en arrière et terminée en avant par une haute tête destinée à assujettir le *lasso*. Il n'est pas question d'élégance ; on tient à être solidement en selle. Ce n'est pas un jeu sans péril que d'enlacer les taureaux par les cornes et les amener en ville. Il faut à la fois une adresse éprouvée, un sang-froid inaltérable et une audace de casse-cou pour affronter, poursuivre et parer les attaques. Le cheval est le vrai héros de la lutte. Il s'identifie avec son maître, obéit au moindre mouvement, se précipite, tourne, s'arrête court, sur un mot, sur un signe. A peine le nœud coulant, lancé d'une main sûre, a-t-il cerné les cornes de l'animal surpris, le cheval lui fait face, se rassemble et s'apprête à résister au choc que va transmettre la corde tendue. Pendant ce temps d'arrêt, un autre nœud tombe sur le premier ; l'animal, retenu de deux côtés à la fois, n'oppose plus qu'une résistance inutile. L'art des deux cavaliers qui vont le conduire consiste à se préserver mutuellement des charges obliques de leur prisonnier par une habile manœuvre du *lasso*. Quand tous les taureaux sont en laisse, on les amène triomphalement dans une écurie, à proximité de la place.

L'autorité ne permet pas les courses classiques de taureaux. La grande place sert d'arène ; elle est entourée d'une barrière qui protège les spectateurs des tribunes. Ici, point de *picadores*, de *toreadores*, d'*espadas*. Quelques centaines de gens à pied ou à cheval sont dans l'enceinte. Un taureau est lâché, sauve qui peut.

Au lieu des pointes de feu, on lui lance d'innocents pétards. La bête, déjà fatiguée des courses du matin, regarde la foule d'un air débonnaire. Mais un homme s'avance, étendant sur son bras un poncho aux couleurs éclatantes. Le taureau fond sur le poncho, mais ses cornes ne frappent que le vide. L'homme s'est dérobé, la foule applaudit. Quelquefois, un novice, manquant de prestesse, est lancé à dix pieds en l'air, aux huées de l'assistance.

A voir le manque d'animation et le peu de fond des taureaux amenés aux jeux, bien qu'ils soient choisis parmi des troupeaux sauvages, on ne peut manquer de reconnaître l'influence du climat sur ces animaux. Dans les régions froides, ils ont l'audace et la vigueur des espèces européennes ; dans les régions chaudes, ils sont indolents.

Médellin possède un théâtre à deux rangs de loges. Le parterre, assez vaste, est absolument privé de sièges : on s'y promène et l'on y fume à volonté, sans vicier l'atmosphère, car, en levant les yeux vers la voûte, on s'aperçoit qu'elle est formée par un vrai pan

de ciel constellé. L'architecte a dû renoncer à la couvrir faute de matériaux convenables. Tous les acteurs appartiennent au sexe laid. Nulle femme n'oserait se montrer sur les planches, et s'il s'en trouvait capable de braver le préjugé et l'excommunication, l'abstention générale du sexe aimable protesterait contre un tel scandale.

Des acteurs d'occasion, revêtus de costumes fantaisistes, débitent avec une emphase soutenue des rôles créés par eux. L'amoureux s'exprime avec tant de passion qu'on le croit toujours sur le point d'assassiner la

dame de ses pensées ; puis, au moment où il tombe à ses genoux, épiant une réponse, un « Oui, je t'aime, » lui fait écho sur le ton de l'ogre grognant : « Je sens la chair fraîche ! » L'auditoire, électrisé, applaudit, les acteurs saluent modestement, et la pièce continue pendant trois ou quatre heures.

Même à Médellin, pas de fête complète sans bals. Dans les faubourgs, le *bambuco* fait rage. Les gens qui sont réputés et classés de *primera* (première catégorie) s'entendent sur les moyens de danser un peu, ou du moins de faire danser la jeunesse. Où se réu-



Promenade de la Quebrada, à Médellin. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

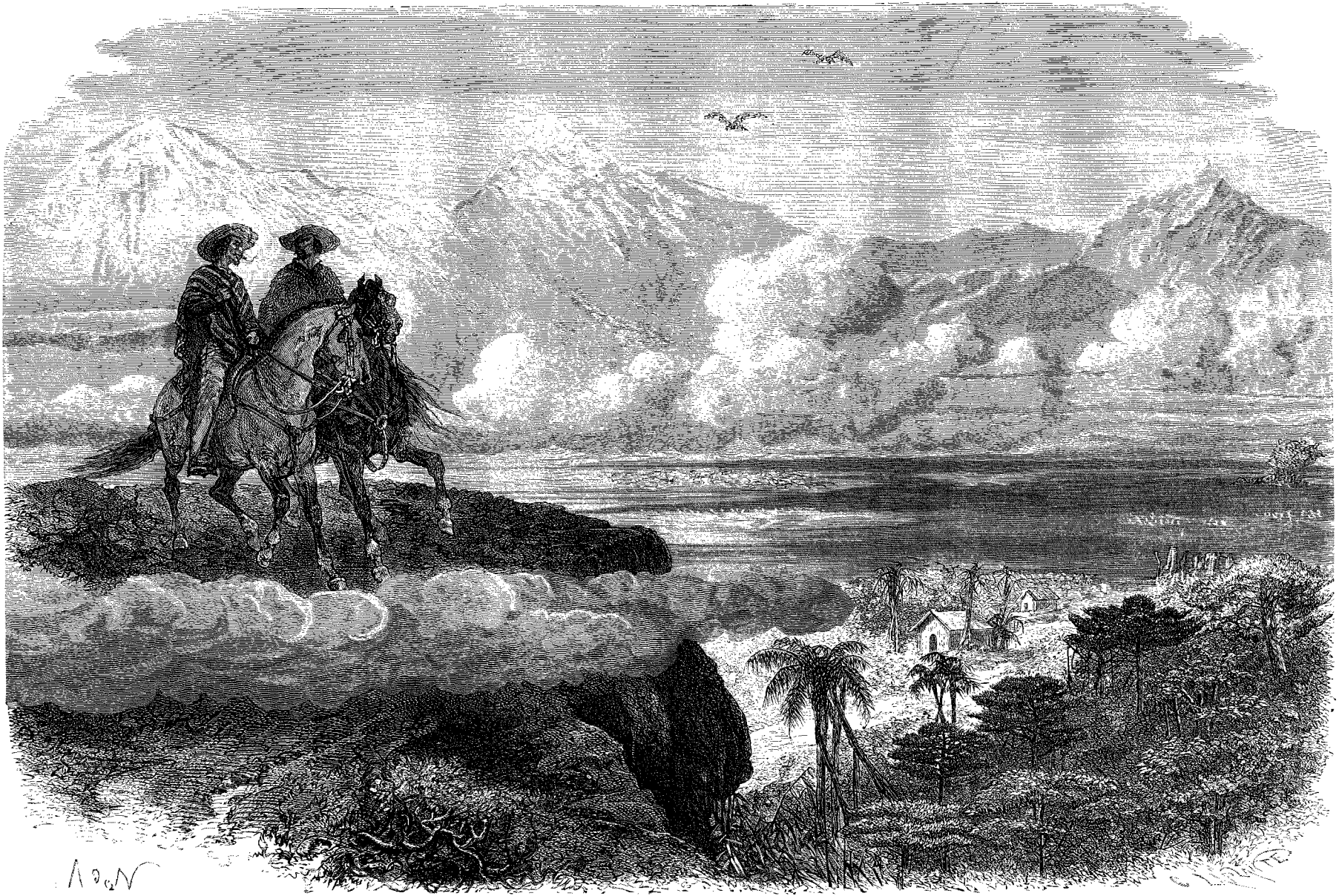
nira-t-on ? Qui invitera-t-on ? Ces deux questions donnent lieu à mille embarras. Enfin l'on tombe d'accord. Mais, que dira M. le curé ? Chaque invité s'empresse de demander la permission à son confesseur, le plus grand nombre l'obtient, les autres... la prennent, quitte à faire pénitence. Le grand soir venu, on se croirait transporté dans le vieux monde. Cependant les danses créoles, qui alternent avec les quadrilles et les sauteries classiques, une naïveté bienséante, un charme incomparable dans la beauté ou dans la grâce des

femmes, donnent une physionomie spéciale et pleine d'attraits à ces joyeuses réunions.

Pendant ces fêtes, où toutes les classes de la société se livrent à leurs plaisirs favoris, il n'y a ni excès ni désordre. On use un peu largement des spiritueux, mais la gaieté n'arrive jamais à l'ivresse. Le lendemain, chacun reprend son train de vie, et la ville rentre dans le calme.

D^r SAFFRAY.

(La suite à la prochaine livraison.)



6

Neuville

La vallée de Médellin, vue à travers les nuages. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY¹.

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

PROVINCE D'ANTIOQUIA.

Découverte de la province d'Antioquia. — Le chevalier Saint-Jacques. — Civilisation des indigènes. — Invention de la balance. — Le chien américain. — Limites de la province. — Division et points remarquables des Cordillères. — Fleuves et rivières. — Navigation du Cauca. — Voies de communication.

Lorsque les premiers colonisateurs de Carthagène eurent dissipé les trésors rapportés de la vallée du Zénu, toutes leurs espérances se concentrèrent sur le nouvel établissement du Darien, qui devait leur servir de base d'opérations pour la découverte des provinces du sud. Au mois d'avril 1536, Pedro de Heredia, gouverneur de Carthagène, partit de la colonie de Saint-Sébastien avec 210 hommes et 50 chevaux; il remonta pendant quelques jours l'Atrato, puis, débarquant sur la rive droite, s'engagea dans les terrains marécageux couverts de forêts impénétrables, qui semblent encore aujourd'hui défier l'audace humaine. Il faut avoir vu ces terres basses, sillonnées de canaux, coupées de marais, hérissées de fourrés épineux de palmiers, obstruées par des arbres renversés et d'inextricables enchevêtrements de troncs et de lianes, pour comprendre les fatigues, les dangers, les travaux inouïs qu'affrontèrent les Espagnols d'Heredia. En trois mois, ils n'avancèrent que de quarante lieues! Il pleuvait chaque jour; faire du feu était presque toujours impossible, faute de bois sec. Les miasmes paludéens infectaient le sang; chaque matin on abandonnait quelques hommes et quelques chevaux, qui devenaient, encore vivants, la proie des œstres et sentaient des vers immondes les ronger avant la mort.

Cependant les survivants avançaient toujours. On leur avait dit qu'ils trouveraient de l'or de l'autre côté des montagnes : il leur fallait de l'or ou mourir.

Quelques hommes encore robustes s'avancèrent en éclaireurs; au bout de quelques jours, ils arrivèrent à un village indien dont les habitations étaient juchées sur des arbres, pour éviter les inondations et l'attaque des animaux féroces. Un interprète entra en communication avec eux, échangeant quelques mots et suppléant au reste par des signes. Les Espagnols apprirent qu'il leur était impossible d'atteindre, par cette voie, la terre de Babaybé, but de l'expédition. Heredia fut forcé de ramener à Saint-Sébastien les débris de sa troupe.

Mais il était dit que rien ne rebuterait les aventuriers de Castille.

L'année suivante, quelques-uns des survivants de

la malheureuse expédition de Heredia obtinrent l'autorisation de tenter une seconde fois l'aventure, sous la conduite du capitaine Francisco César. Ce chef choisit cent hommes avec un soin scrupuleux. Il n'admit que des vétérans acclimatés et veilla soigneusement aux préparatifs de l'entreprise. Il emmena des chevaux, malgré toutes les difficultés que ces chevaux pouvaient lui causer, — l'expérience ayant démontré leur utilité dans les engagements avec les Indiens.

César résolut de franchir à tout prix les montagnes d'Abibé, rameau de la Cordillère occidentale, d'une largeur moyenne de vingt lieues. Cette première partie du voyage lui coûta le tiers de ses hommes et plus de la moitié des chevaux. Mais quand la troupe harassée découvrit la vallée à perte de vue de Guaca, un cri de triomphe s'échappa de toutes les poitrines. La vallée, baignée par le Cauca, était semée de villages. Grand fut l'étonnement des indigènes à la vue d'hommes blancs, couverts d'habits, et d'animaux inconnus. Les uns voulaient combattre, les autres fuir dans la forêt; les interprètes leur firent comprendre que les hommes blancs venaient en amis, et leur persuadèrent d'apporter des vivres en abondance.

Pendant que les Espagnols se reposaient de leurs fatigues et se préparaient à s'installer dans le pays, le cacique Nutibara, instruit du petit nombre des étrangers, mit sur pied une armée de dix mille hommes, ne doutant pas d'exterminer les blancs jusqu'au dernier. Le combat fut terrible. César tua de sa main le frère du cacique, et des centaines d'Indiens périrent en quelques heures. L'historien Pedro Simon raconte qu'au plus fort de la mêlée on vit tout à coup apparaître, monté sur un superbe cheval blanc, un guerrier armé de pied en cap, qui fit mordre la poussière à plus de cent infidèles, tandis que son exemple animait les Espagnols et assurait la victoire. Ce chevalier était Saint-Jacques en personne, ce saint ne manquant jamais de venir prêter à ses compatriotes un secours miraculeux dans les occasions solennelles. Le bon Frère Simon raconte gravement que, le lendemain de la bataille, les Indiens qui vinrent faire la paix s'étonnèrent de ne pas retrouver parmi les Espagnols l'invulnérable paladin qu'ils avaient vu semant la mort dans leurs rangs.

1. Suite. — Voy. p. 81, 97 et 113.

Quelques jours après ce combat, une Indienne, cédant aux mauvais traitements et aux menaces, indiqua à Francisco César un tombeau d'où l'on retira quarante mille ducats d'or. Les conquérants allaient donc enfin voir se réaliser leurs rêves. Mais avertis, cette fois encore par une femme, que tous les guerriers de la vallée se réunissaient pour les combattre, ils reprirent le chemin de la côte.

L'expédition de César prépara d'une manière efficace celle qui devait la continuer et aboutir à la conquête de la riche province dont la vallée de Guaca occupait la limite méridionale.

Jean de Vadillo, juge à Carthagène, s'étant rendu coupable de concussion et d'usurpation de pouvoirs, ses amis lui conseillèrent, pour rendre vaines les justes plaintes portées contre lui en Espagne, de se lancer dans quelque expédition dont le succès le mit à l'abri de tout châtement. C'était assez l'usage des chefs de bande de se faire pardonner leurs méfaits par un riche présent à la Couronne. Il paraît que dans ce temps-là, comme aux jours de Pétrone, on pouvait dire :

Quid faciant leges ubi sola pecunia regnat?

« Que font les lois quand l'argent règne seul. »

Vadillo réunit quatre cents hommes et autant de chevaux, avec une suite nombreuse d'esclaves portant les vivres, les armes et tout le matériel. Il choisit pour lieutenant Francisco César, dont les récits l'avaient décidé à se diriger du côté de la vallée de Guaca. Dans sa troupe se trouvait l'historien Cieza de Léon, auteur de la *Chronique du Pérou*.

L'expédition partit de Saint-Sébastien au commencement de 1538. Vadillo suivit d'abord les traces de César, puis pénétra par une autre voie dans la vallée de Guaca; mais le cacique Nutibara en défendit si bien l'entrée, que les Espagnols se replièrent sur les terres du cacique de Nori, qui les conduisit à la province de Buritica, riche en mines d'or. Le village principal fut pris d'assaut; le butin fut bien audessous de ce qu'espéraient les aventuriers. Arrivés aux bords du Cauca, les Espagnols le jugèrent trop rapide pour en tenter le passage. Ils suivirent donc lentement la rive gauche jusqu'à Caramanta, et atteignirent une terre plus hospitalière, à laquelle ils donnèrent le nom de Auzerma, du mot indien *auzer*, qui veut dire sel, parce qu'ils virent là, pour la première fois, les Indiens faire évaporer l'eau de sources salées. A peu de distance, ils trouvèrent ensuite, non sans surprise, les traces d'une expédition qui, sous les ordres de Belalcazar, était venue de Cali jusque dans ces parages. Vadillo, comprenant que son but était manqué, battit en retraite; il ne laissait à chaque soldat survivant qu'une valeur de dix piastres, pour prix d'une année de fatigues et de périls.

Il était réservé à George Robledo de compléter la découverte de la province d'Antioquia et d'y fonder les premiers établissements.

Robledo était un homme énergique, ambitieux, accoutumé déjà aux travaux de la conquête : il avait accompagné Sébastien Belalcazar dans l'expédition de Popayan.

Après avoir laissé une petite colonie dans la vallée de Umbra, il descendit vers Caramanta; après cela, il vainquit les Indiens d'Arma, site où il fonda peu après une ville, passa sur la rive droite du Cauca, et acheva de déterminer le cours de cette grande rivière, dont l'embouchure dans la Magdalena avait été reconnue quelques années auparavant par les colons de Sainte-Marthe.

Après avoir fondé, en 1540, la ville de Carthage, sur la rive droite du Cauca, Robledo, pour obéir aux ordres du gouverneur de Popayan, dut suspendre ses découvertes et ses conquêtes. Au bout d'une année, il se remit en marche, suivit la rive droite du Cauca et fit reconnaître les villages de Pascua et de Nungia, riche en salines. Il n'osa pas s'aventurer à travers la cordillère glacée d'Arby (aujourd'hui Hervé). Bientôt il vit s'ouvrir devant lui la vallée d'Aburra, à laquelle il donna le nom de Médellin, en souvenir d'une ville de l'Estramadure, bâtie sur le Guadiana. Jamais, depuis le commencement de ses campagnes, il ne s'était trouvé dans un pays aussi attrayant. Des champs cultivés, plantés d'arbres fruitiers, des villages peuplés, se dessinaient à perte de vue. C'était la terre promise après le désert. Les habitants, d'un caractère pacifique, ne songèrent point à repousser les Espagnols; saisis, à leur aspect, d'une frayeur insensée, ils se pendirent et s'étranglèrent en grand nombre : il fallut beaucoup de patience et de bons traitements pour les convaincre qu'ils n'avaient pas affaire à des démons. De la vallée d'Aburra, les Espagnols, remis de leurs fatigues, franchirent la cordillère, traversèrent le Cauca sur des radeaux de bambous, et se mirent en quête de nouvelles terres. Ils consumèrent plusieurs mois en marches et en contre-marches. Découragés, à bout de ressources, sans chaussures, presque sans vêtements, ils craignirent de repasser le fleuve et fondèrent, dans la vallée de Hebejico, la ville de Santa-Fé-de-Antioquia. La première installation terminée, Robledo résolut de se rendre à Carthagène, et de là en Espagne, pour obtenir le gouvernement du pays qu'il avait découvert. Accompagné seulement de douze hommes, sans guides, mais poussé par l'ambition, il osa reprendre le chemin de Saint-Sébastien, à travers les forêts, les populations hostiles, les dangers dont il avait la dure expérience. Il arriva, nu, déchiré, se traînant à peine. Au lieu des honneurs qu'il attendait, il fut jeté en prison par le gouverneur, sous prétexte que les terres découvertes par lui appartenaient à la juridiction de Carthagène.

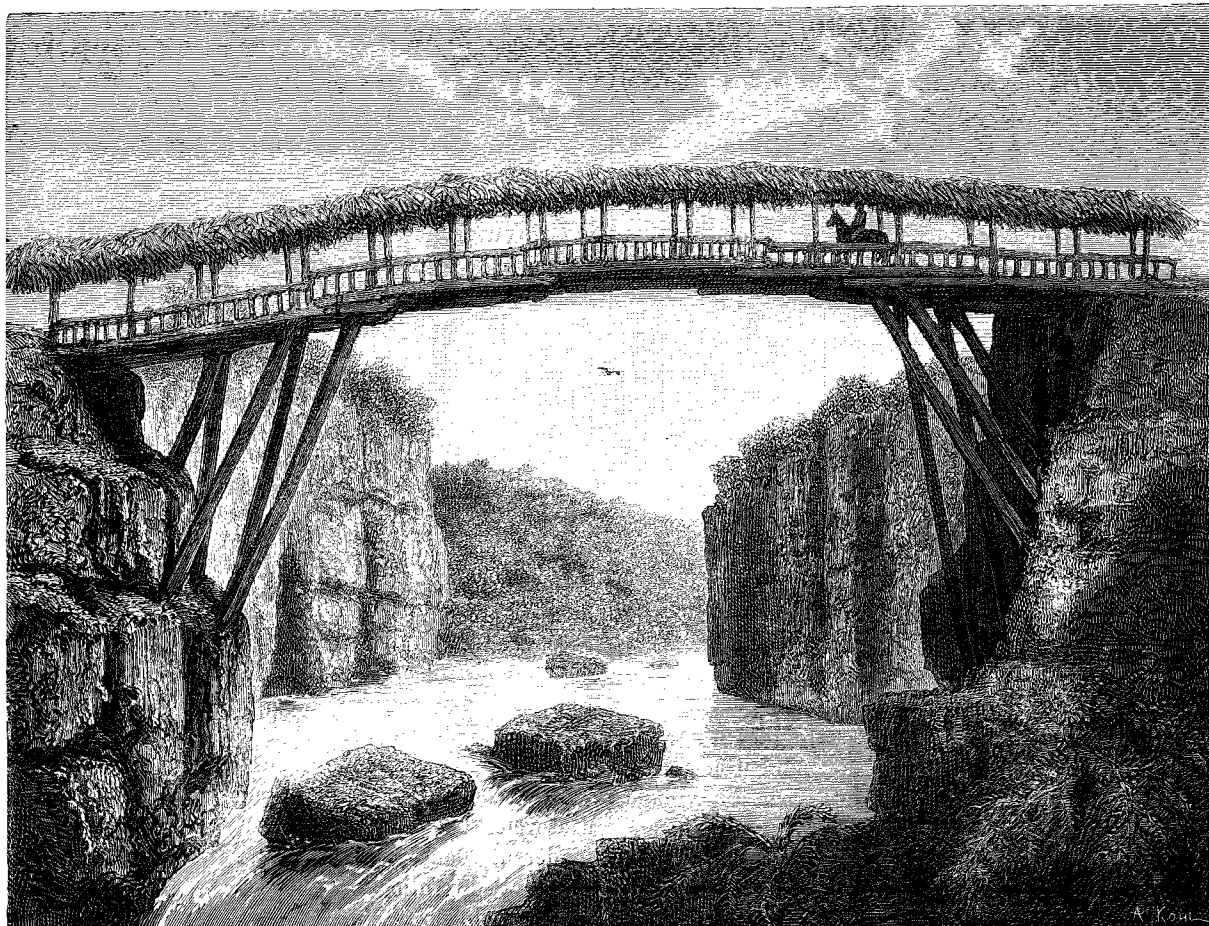
Le territoire de la province actuelle d'Antioquia était habité, lors de la Conquête, par des peuplades nombreuses, les unes barbares, les autres policées. Les habitants étaient beaucoup plus braves que les Indiens de la côte. Nous avons vu le cacique Nutibara

résister heureusement à l'invasion de son territoire. Ses soldats harcelèrent longtemps les Espagnols dans leur retraite, mangeant les blessés et les trainards.

L'anthropophagie était pratiquée en grand dans la vallée d'Antioquia. Cieza raconte qu'un cacique, ami des Espagnols, Nabonuco, vint un jour faire visite à Robledo, accompagné de trois femmes. Sur un signe du maître, deux d'entre elles se couchèrent sur le sol, et l'Indien, au grand étonnement des Blancs, s'en servit comme de coussins, pour paraître dignement dans cette entrevue. Interrogé sur ce qu'il ferait de la troisième : « Je vais la manger, » dit-il. Les Hébéjiciens

unissaient leurs prisonniers aux femmes de leur tribu, mangeaient les enfants qui en naissaient, et lorsque les prisonniers étaient devenus vieux, le même honneur était leur partage.

Sur la rive droite du Cauca, les tribus de Quimbaya engraisaient les prisonniers dans de grandes cages de bambous, pour s'en régaler aux jours de solennité. C'était pour eux un luxe, et non une nécessité relative, comme chez quelques peuplades tout à fait sauvages. Leurs terres étaient cultivées, elles produisaient en abondance le maïs, la *Juca* et d'autres racines : des arbres fruitiers entouraient leurs maisons. C'étaient



Pont sur la rivière Otun. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

des hommes grands et robustes ; les femmes ne manquaient ni de grâce ni de beauté ; elles n'avaient d'autre vêtement qu'une étroite bande d'étoffe. Ces Indiens faisaient des sacrifices humains à de grandes idoles en bois. Ils combattaient avec la flèche, le javelot, la massue et la fronde. Les bijoux d'or étaient assez communs parmi eux ; leur principale richesse venait du commerce du sel.

Les Indiens d'Arma étonnèrent les Espagnols par leur bonne organisation militaire ; ils marchaient au combat en corps réguliers, avec des bannières couvertes de figures symboliques, et constellées d'étoiles d'or. Les chefs portaient un diadème, un plastron et

des bracelets d'or finement travaillés. Leur cacique fit présent à Robledo d'un vase d'or pouvant contenir deux pintes d'eau, pesant environ trois livres. Tout annonçait, chez ces Indiens, une civilisation déjà ancienne. Les Espagnols fondèrent sur leur territoire un établissement important, mais qui ne fut pas longtemps prospère : Arma n'est aujourd'hui qu'un misérable village.

Les indigènes de Guaca surpassaient de beaucoup, en civilisation, les autres peuplades de la province. Dans leur vallée, en pleine culture, on voyait des maisons, grandes et bien construites, entourées de vergers où croissaient le goyavier, l'avocatier, l'ananas et diver-

ses espèces de palmiers utiles. Le peuple était industriel et riche. Hommes et femmes portaient des vêtements de coton; ils avaient poussé fort loin l'art de travailler l'or. Quand le cacique visitait les villages ou commandait une expédition, il se faisait porter sur une litière de bambous recouverts de feuilles d'or minces et polies. Les funérailles étaient entourées d'une grande pompe, et l'on enterrait avec le défunt ses objets les

plus précieux, ainsi que les femmes de son harem qu'il chérissait le plus.

Nous avons dit comment une Indienne de Guaca découvrit aux Espagnols une de ces riches sépultures. Aujourd'hui, dans toute la Nouvelle-Grenade, on donne le nom de *guaca* aux tombeaux indiens, probablement en mémoire du premier trésor de ce genre découvert dans la province d'Antioquia. Nous nous sommes pro-



Paysans de la vallée de Médellin. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

curé un assez grand nombre d'objets provenant des sépultures de la vallée de Guaca; ce sont des vases de terre rouge, brune ou noire, remarquables par l'élégance de la forme, l'originalité des ornements, la naïveté des images, et par le vernis à peu près inaltérable qui les recouvre. Nous avons également possédé des objets en or fort intéressants au point de vue de l'exécution, et aussi parce qu'ils nous ont servi à découvrir

une partie des procédés mis en usage par les bijoutiers et les orfèvres indiens.

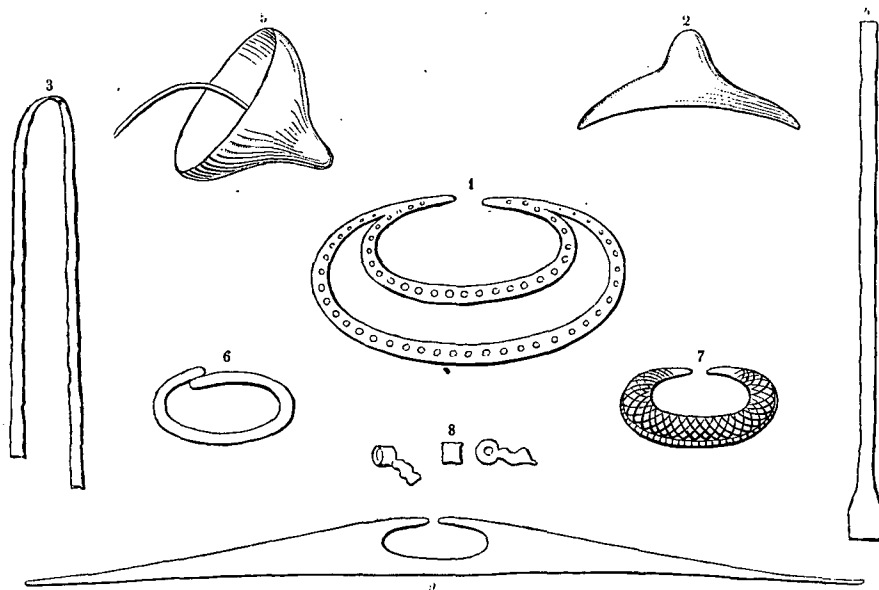
La plupart des habitants de la Nouvelle-Grenade croient que les Indiens connaissaient des plantes dont le suc avait la propriété de rendre l'or aussi souple que la cire. Cette croyance date de loin: nous la trouvons partagée par un certain Antonio Julian, dans un livre fort curieux publié en 1786, sous le titre de *la*

Perla de América. Voici ses propres paroles : « On répète partout, d'après une tradition généralement admise, que les Indiens connaissaient une herbe ramollissant les métaux et les rendant malléables à plaisir. Cela se dit et cela est cru par les hommes les plus intelligents de la province. »

Ce fut au village de Buritica que les compagnons de Robledo virent pour la première fois les fourneaux de terre et les outils employés par les Indiens pour fondre et travailler l'or. Nous avons constaté, sur des idoles fondues de plusieurs pièces, qu'ils faisaient usage de la soudure. Les alliages de cuivre leur étaient familiers, tant pour augmenter la masse du métal, que pour en fabriquer des burins pour le travail au repoussé.

Le chroniqueur Cieza rapporte, entre autres détails sur l'industrie des indigènes de la province, qu'ils « se servaient de balances et de poids pour peser l'or. » De

la part d'un écrivain moins consciencieux, cette assertion isolée pourrait laisser quelque doute, mais l'auteur de la *Crónica del Peru* a toujours justifié la belle profession de foi de sa préface : « Je me propose de raconter ici ce que j'ai vu et ce dont je me souviens, sans vouloir rien ajouter ni retrancher, j'en donne au lecteur ma parole. » On sait d'ailleurs, d'autre source, que la balance était connue des Péruviens. En l'année 1525, Bartolomé Ruiz, pilote de Pizarre, ayant longé les côtes du Pacifique, depuis le golfe de Panama jusqu'à l'équateur, accosta en mer un radeau chargé de toiles de coton et de tissus de laine. Les marchands qui montaient le radeau apportaient des balances en forme de *romaine* pour peser l'or contre lequel ils venaient échanger leurs produits sur la côte du Chocó. Les Péruviens avaient-ils inventé la balance ? Était-ce un héritage de civilisations antérieures ? Les Indiens de la Nouvelle-Grenade l'avaient-ils empruntée à ceux



ANTIQUITÉS INDIENNES : OBJETS EN OR TROUVÉS DANS LES TOMBEAUX.

1, 7. Anneaux de narines. — 2. Ornaments du sein. — 3. Épingle à cheveux. — 4. Burin. — 5. ? — 6. Anneau. — 8. Perles sortant du moule. — 9. Moustache.

du Pérou ? Les faits manquent pour répondre à cette question, comme ils manquent pour établir l'origine de cet instrument dans l'ancien monde.

C'est encore dans la précieuse Chronique de Cieza que nous avons trouvé la première notion positive sur l'existence d'un chien domestique chez plusieurs nations de l'Amérique du Sud. Les Espagnols rencontrèrent les premiers chiens dans la vallée d'Aburra : ne les entendant point aboyer, ils leur donnèrent le nom de chiens muets. D'après Garcilaso de la Vega, dans son *Histoire générale du Pérou*, l'on trouva aussi dans ce pays des chiens qui semblaient être une petite variété du chien de berger.

On voit, par cet aperçu rapide, que les aventuriers espagnols trouvaient à chaque pas, dans leurs expéditions, des sujets d'étonnement, d'admiration et d'étude, en présence de civilisations si diverses, où la

barbarie côtoyait des mœurs raffinées. Mais ces hommes avides, ignorants, superstitieux, ne nous ont transmis que des données fort incomplètes sur la partie la plus intéressante de leurs excursions aventureuses : De l'or ! de l'or ! Qu'importait le reste ?

Les détails qui vont suivre se rapportent à la province d'Antioquia, telle qu'elle était avant la récente division de la Nouvelle-Grenade en un plus grand nombre d'États.

La province d'Antioquia s'étend de 5° à 8° 34' de latitude boréale, et de 8° 6' à 2° 18' de longitude occidentale, d'après le méridien de Bogota. Elle comprend deux mille deux cents lieues carrées, dont la plus grande partie est couverte de forêts. Les pâturages y occupent environ trois cents lieues et la culture soixante-dix à quatre-vingts lieues carrées.

Tout concourt à faire de cette province le cœur de

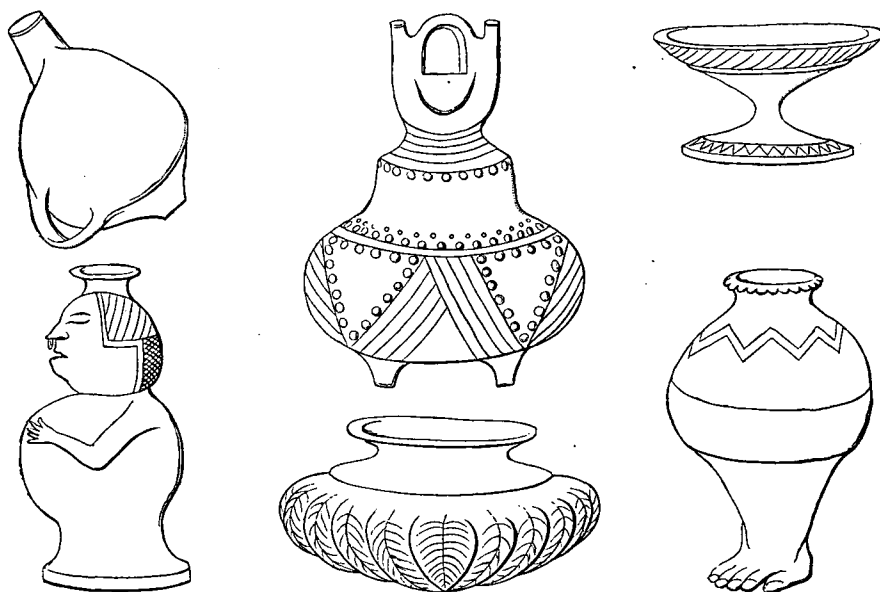
la République néo-grenadine. Aucune autre ne réunit plus d'éléments de prospérité.

Limitée d'un côté par la cordillère occidentale, au pied de laquelle coule le Cauca, elle est traversée par les nombreux rameaux de la cordillère centrale, qui forment, à une altitude moyenne de deux mille cinq cents mètres, des plateaux accidentés où règne, toute l'année, le climat de la France au printemps, tandis qu'en descendant dans le bassin de la Magdalena, on retrouve les ardeurs de la région équatoriale.

Partant de la vallée de Médellin, si l'on se dirige vers Santa-Rosa par la route royale, on voit se dérouler à perte de vue les vigoureuses ondulations des montagnes, semblables à une mer de verdure. Prend-on le chemin de Sonson, l'uniformité grandiose fait place au désordre le plus imposant. Les montagnes semblent tombées pêle-mêle, l'œil n'embrasse que des cimes; les profondeurs se cachent sous une va-

leur épaisse. Plus loin, au sud, brille le glacier de Ruiz.

Avant d'arriver à Marinilla, sur la route de Naré à Médellin, si l'on appuie sur la droite et qu'on suive le chemin de Santo-Domingo, pour se diriger en ligne droite vers la vallée de Médellin, on arrive par une succession de pentes assez douces au point culminant de la cordillère, où le voyageur a souvent la bonne fortune de contempler un des spectacles les plus beaux que puisse offrir la nature pompeuse des Andes grenadines. Devant lui s'allonge une ligne bleuâtre de montagnes à la crête onduleuse : c'est la cordillère occidentale. A ses pieds, une pente rapide s'achève dans un abîme flottant de nuages : de ce vaste dais suspendu sur la vallée émergent au loin quelques cimes verdoyantes. L'œil, ébloui, se perd dans les étendues floconneuses auxquelles les rayons du soleil levant donnent des reliefs fantastiques. Les nuages, vus en



Antiquités indiennes : Objets en terre.

dessous, sont loin d'offrir l'uniformité de surface que nous leur voyons d'en bas; leur aspect est plus riche de couleurs, plus imprévu de formes. Tout à coup, dans cette mer capricieuse, le vent fait une trouée. Le soleil y projette une gloire immense, et l'on voit s'éclaircir, à une profondeur qui semble incalculable, tant les objets semblent petits, toute la vallée du Porsé, semée de fermes, de bosquets et de prairies.

La province d'Antioquia, par suite de l'heureuse disposition des Cordillères, est très-riche en cours d'eau : le Naré se jette dans la Magdalena; le Porsé arrose la vallée de Médellin, prend le nom de Nechi, et se verse dans le Cauca, affluent, ou plutôt frère jumeau de la Magdalena. Le Guadalupé, tributaire du Nechi, forme une des chutes les plus remarquables du monde. Après deux cascades en gradins, chacune d'environ cent mètres de haut, il se précipite d'un seul jet à une profondeur de quatre à cinq cents mè-

tres. Malheureusement, cette merveille de la nature se trouve dans une région presque solitaire et elle reste inconnue.

Aucune de ces rivières ne se prête à la navigation. Leur cours est interrompu par des rapides, des tourbillons, des chutes, des roches éboulées. Ailleurs, on voit une rivière s'engouffrer dans une caverne et sortir en bouillonnant à quelques centaines de mètres plus loin : telles sont la *Puente piedra* et la *Puente tierra*, sur le Naré.

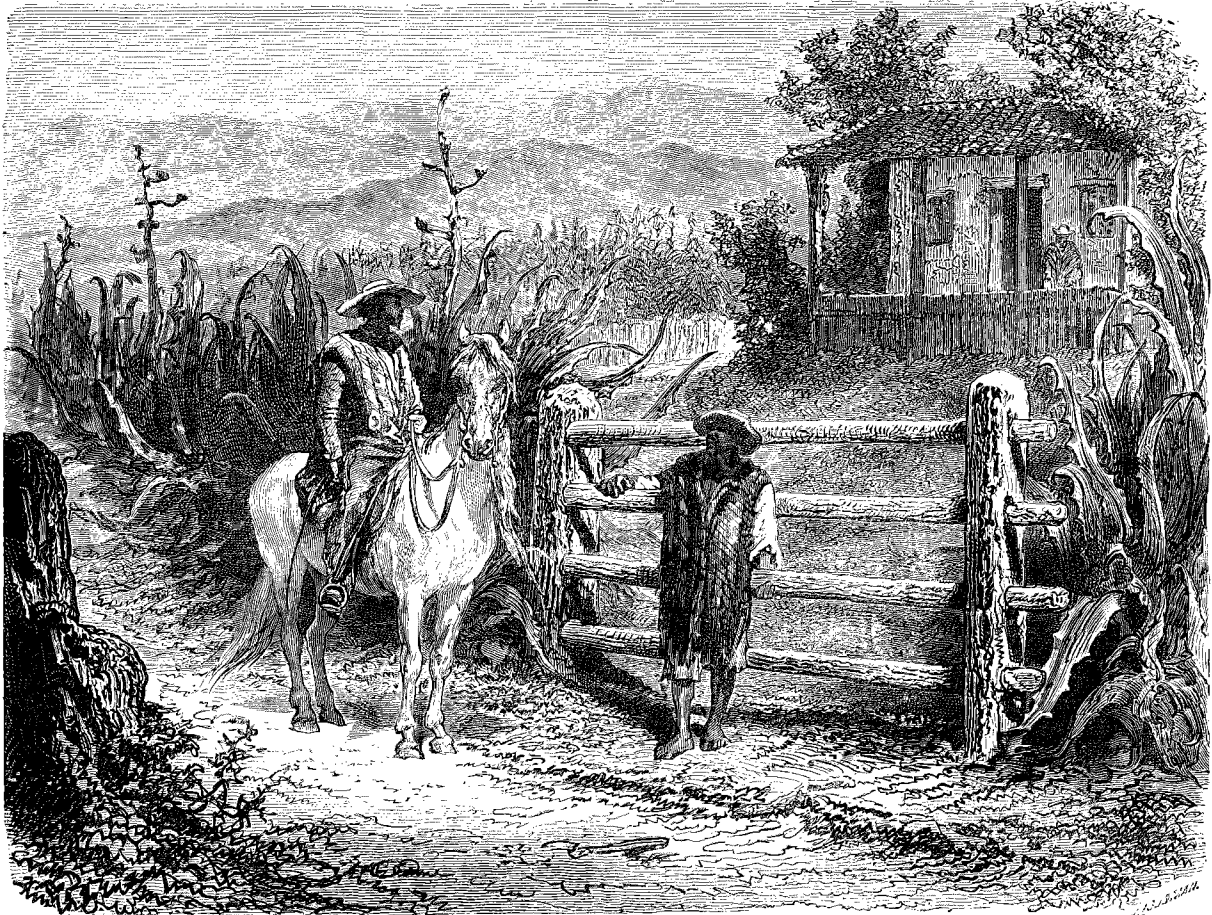
Le Cauca lui-même, malgré l'optimisme des touristes néo-grenadins, n'est point navigable dans la province d'Antioquia. Le courant est très-rapide, depuis l'embouchure jusqu'à Espiritu-Santo, où commence une série d'obstacles. Au point nommé Bemango, la rivière forme un tourbillon que nulle embarcation ne peut franchir. Plus loin, à Orobajo, toute la masse d'eau se presse dans un couloir large à peine de vingt-

cinq mètres. Par 6° 46' de latitude se trouve la cascade de Juan Garcia, due à un éboulement de roches. L'idée de rendre le Cauca navigable est le rêve favori des habitants de la province d'Antioquia, mais un rêve impraticable. C'est par l'Atrato qu'on pourra établir une communication facile avec l'Océan.

Pour se rendre d'un point à un autre de la province, il faut voyager à pied, à cheval, à bœuf ou à homme, suivant qu'on suit la route royale, le chemin de petite communication ou la *trocha*, sentier tant bien que mal indiqué, et fréquenté surtout par des porteurs. Avant de l'avoir expérimenté, je n'aurais jamais cru que le

bœuf, si lourd en apparence, fût une meilleure monture que le mulet, dans des chemins ravinés, fangeux, embarrassés de racines, obstrués de troncs et de roches, coupés de torrents, bordés de précipices. Cependant rien n'est plus sûr. Dès qu'il n'est pas question d'aller vite, mais d'arriver sain et sauf, le bœuf se tire de mauvais pas où la mule la plus adroite et la plus vigoureuse perdrait pied ou s'embourberait.

Là où le bœuf ne passe pas, il faut se faire porter. Pas de manière de voyager plus désagréable. Mieux vaudrait marcher; mais marcher par ces sentiers est impossible à qu'on n'en a pas l'habitude. Vous vous



Une ferme en terre froide. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

asseyez sur une sellette que le porteur charge sur son dos. A certains moments, votre vie et la sienne dépendent de votre immobilité. Vous êtes un colis, comportez-vous en conséquence. Si votre homme vous laisse, par mégarde, tomber dans l'eau, dans la vase ou sur des pierres, il n'est point responsable des avaries.

Les ponts sont rares. On passe à gué les torrents et les petites rivières. Si le cours d'eau est en crue, prenez patience et attendez que le torrent baisse.

Le dessin que j'ai conservé d'un pont sur le Porsé (vallée de Médellin) donne une idée assez juste de l'art tout primitif des ingénieurs du pays. Le plus souvent on met pied à terre pour traverser les ponts.

Le tablier élastique ondule sous les pas d'une façon inquiétante : quelques poutrelles absentes laissent voir l'eau qui se brise avec fracas contre les rochers, et pour peu que votre monture soit peureuse ou capricieuse, vous êtes forcé d'attendre du renfort pour vaincre sa répugnance.

En général, les voies de communication de la province sont dans un état déplorable. Les habitants disent qu'ils se frayeront de bonnes routes quand ils feront un commerce plus considérable. Impossible de leur faire comprendre qu'il faut commencer par rendre les communications faciles. Dans l'état actuel, les frais de transport augmentent la valeur des produits agri-

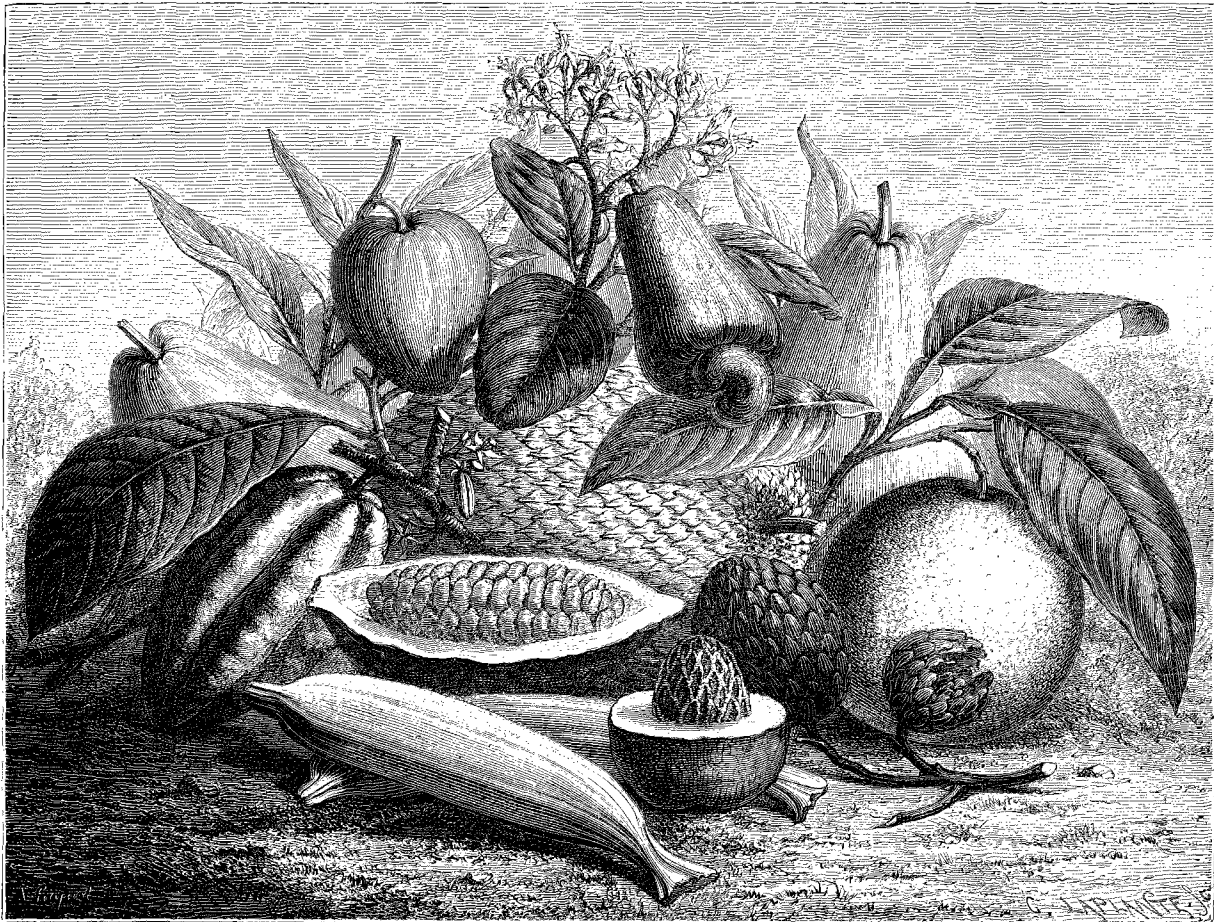
coles dans la proportion de cinq à six francs par quintal, pour un parcours de quatre lieues.

Climat de la province. — Terres chaudes, tempérées et froides. — Population, coutumes. — Commerce, industrie. — Sur l'histoire de la canne à sucre. — Du sucre, considéré comme aliment. — Coup d'œil sur la faune et sur la flore de la province.

Il n'y a que deux saisons dans la province d'Antioquia : la saison sèche et la saison pluvieuse. Chacune dure environ six mois. La première commence au solstice de décembre ; la seconde, au solstice de juin. Il faut toutefois se garder de prendre dans un sens

absolu ces termes de saison sèche et de saison chaude. Pendant les six mois d'été, il tombe assez de pluie pour entretenir la végétation, à partir d'une élévation d'environ mille mètres. Pendant l'hiver, ou saison des pluies, le ciel reste souvent serein pendant plusieurs jours, et les ondées, très-abondantes, ne durent pas longtemps. Quant à la température, elle ne varie, d'une saison à l'autre, que de deux ou trois degrés.

Il suffit de choisir, selon l'altitude, une pleine, une vallée, un plateau, une montagne, pour se procurer le climat que l'on préfère. Dans certaines régions, on les



Groupe de fruits. — Dessin de A. Faguet, d'après une photographie.

a tous sous la main, dans un rayon de quelques lieues. On calcule que la température décroît en moyenne d'un degré pour une élévation de cent soixante-dix à cent quatre-vingts mètres. A Carthagène et à l'embouchure de la Magdalena, la température moyenne est de 33° (?). Dans la province d'Antioquia, à une hauteur de mille mètres, elle est de 27° (?); à deux mille mètres, de 24° (?); à trois mille mètres, de 11°, et à quatre mille mètres, de 5° centigrades. Cependant la température ne décroît pas d'une manière uniforme à mesure que l'on s'élève. La couche d'air qui se refroidit le plus rapidement est comprise entre deux mille cinq cents et trois mille cinq cents mètres.

Cette différence de température, correspondant surtout à la hauteur des diverses régions, a fait adopter ici les divisions en terres chaudes, terres tempérées et terres froides. Les terres chaudes s'élèvent jusqu'à six cents mètres environ : c'est la patrie des cocotiers, des scitaminées, des musas, des fougères en arbre. La zone tempérée est comprise entre six cents et deux mille mètres : on y voit encore des palmiers, les cinchonas y prospèrent, et les bэфarias aux fleurs changeantes égayent les abords des forêts. Les terres froides, qui s'élèvent jusqu'à trois mille mètres, n'ont rien de l'aspect tropical : là croissent de tristes forêts de chênes aux troncs rouilleux, aux branches chargées d'un che-

velu parasite. Pourtant on y rencontre des passiflores arborescentes, de belles liliacées; des fuchsias et des arums élégants.

Au-dessus s'étendent les *paramos* ou plateaux froids. A partir de trois mille cinq cents mètres, on ne voit plus d'arbres; des arbustes rabougris et des plantes alpines végètent jusqu'à quatre mille cent mètres, puis le sol ne produit que de rares graminées, des lichens, jusqu'à la limite des neiges, qui varie entre quatre mille sept cents et quatre mille neuf cents mètres.

Malgré le grand nombre d'expériences auxquelles je me suis livré, il m'a été impossible de constater une diminution de l'humidité atmosphérique proportionnelle à l'altitude, si ce n'est à partir d'une hauteur de trois mille trois cents mètres, limite de la formation des nuages épais. La zone la plus électrique est comprise entre deux mille deux cents et deux mille cinq cents mètres. C'est à cette altitude que l'on voit éclater les plus beaux orages, accompagnés de pluies torrentielles.

La quantité d'eau qui tombe chaque année sur les terres tempérées équivaut à une colonne de un mètre quatre-vingts, tandis que la moyenne, en Europe, est de cinquante centimètres. Dans les terres chaudes du Chocó, on peut estimer à un tiers en plus la hauteur fournie par l'udomètre : les observations faites à Guayaquil donnent deux mètres quarante-trois.

La province d'Antioquia contient environ cent vingt-trois mille habitants, que l'on peut répartir ainsi : descendants d'Espagnols plus ou moins mêlés aux Indiens, trente mille; Indiens civilisés, mulâtres et races croisées, soixante-quinze mille; noirs libres, treize mille; Indiens sauvages, cinq mille. L'Indien de race pure a complètement disparu. Et pourtant, à l'époque de la Conquête, il n'y avait pas moins de cinq cent mille indigènes dans le territoire aujourd'hui occupé par la province d'Antioquia. Faut-il s'étonner de leur disparition, quand Oviedo se plaignait déjà de ce que l'on eût mis à égorger les indigènes une telle hâte « que les naturalistes n'avaient pas eu le temps de les étudier. »

Les Antioquiens sont laborieux, intelligents, sobres. L'amour de la propriété est très-développé chez eux. Chacun veut avoir un coin de terre à soi, et presque tous y parviennent.

L'habitant des régions tempérées participe de la nature qui l'environne. C'est l'agriculteur d'Europe, mais menant une vie plus facile, sous un ciel plus clément, sur une terre plus féconde. Sa maison est formée de jeunes troncs juxtaposés; le toit est fait de feuilles de palmier ou d'iraca. Deux cloisons de bambous divisent la demeure en trois compartiments. Celui du centre sert de salon et de salle à manger. A droite et à gauche, on voit une chambre à coucher garnie de lits en bambous, et une pièce destinée aux provisions. Sur l'une et l'autre s'étend une soupente, qui fait indifféremment office de lit banal ou de grenier. L'ameublement de la salle comprend des bancs de

bambou, une table, quelques chaises foncées en cuir brut. Un cuir de bœuf, tendu sur un cadre, ferme la porte.

Derrière la maison, ou à côté, se trouve la cuisine, petite construction fort simple, sans cheminée. On allume le feu au centre, de grosses pierres servent de chenets, la fumée sort comme elle peut. Les ustensiles consistent en un grand mortier de bois pour décortiquer le maïs, une large pierre de syénite ou de porphyre, sur laquelle on le broie au moyen d'une autre pierre plus petite, des marmites de terre sans vernis, une chocolatière de même fabrique, des calebasses, des cuillers de bois, des tronçons de bambous pour transporter et conserver l'eau.

Les instruments de l'agriculteur correspondent à la simplicité de son mobilier : une hache, un machete, un *calabozo*, sorte de couperet, recourbé en serpe, un *regaton*, fer méplat, large de trois ou quatre pouces, muni d'un long manche, suffisent à ses travaux.

La richesse du maître consiste en une dizaine d'arpents. Autour de la maison, dans la prairie, paissent deux ou trois vaches et grognent quelques porcs. Des poules gloussent sous les bananiers, auprès d'un champ de maïs. La canne, la *Juca*, l'*aracacha* (*Aracacia esculenta*), la *mafafa* (*Arum esculentum*), la *batata* (*Convolvulus Batata*), les pommes de terre, les haricots, les choux et les oignons, complètent la culture des propriétaires les plus industriels, mais le grand nombre s'en tient à la banane, à la canne et au maïs. Le paysan n'a besoin que de peu d'efforts pour obtenir ces produits de première nécessité. Il coupe, dans la saison sèche, les arbres et les arbustes d'un arpent de terre; quelques semaines après, il y met le feu. Quand le sol est refroidi, il fait avec le *regaton* un trou profond de deux ou trois pouces, sème le maïs et le recouvre. Au bout de deux mois, il arrache les mauvaises herbes au pied de chaque touffe, et trois mois après, il obtient une récolte de mille pour un. La canne est vivace et n'exige aucun soin. Quant au bananier, il suffit de le dépouiller, de temps à autre, des feuilles fanées et des tiges desséchées, pour que des jets nouveaux jaillissent de la souche.

Telle est la manière de vivre du plus grand nombre des habitants de la province. Existence simple, uniforme, sans plaisirs, sans souffrances, sans passions.

Au-dessus de cette classe s'élève l'*hacendado*, gentilhomme fermier. Il ne faut lui demander ni instruction ni manières raffinées, mais il est généralement honnête, intelligent et industriel. L'*hacendado* est un homme de bonnes mœurs, soigneux de l'honneur de sa famille, ordinairement fort nombreuse; il est bon voisin, bon ami, hospitalier.

C'est une bonne fortune pour le voyageur de rencontrer, à la fin de la journée, une hacienda d'heureuse apparence. Il n'en connaît point le maître, mais il est sûr d'avance d'y trouver bon visage d'hôte, bon souper et bon gîte.

Une lourde porte à claire-voie donne entrée dans

une petite prairie qui précède la maison. Le travail du jour s'est terminé de bonne heure. La famille est réunie dans la salle, sous la galerie et sur la pelouse. Les enfants jettent des poignées de maïs aux poules et aux dindons, les domestiques séparent les jeunes veaux de leurs mères, les ouvriers reviennent des champs, rapportant des cannes à sucre dorées, des régimes de bananes vertes ou jaunes, des corbeilles de fruits, de l'herbe de *Para* pour un cheval favori. Le maître distribue un peu de sel aux mules et aux chevaux de main auxquels on vient de rendre la liberté; la dame du logis s'occupe nonchalamment de quelques soins domestiques.

Dès que les aboiements du chien lui signalent l'étranger, l'hôte vient l'attendre sur le seuil, l'invite cordialement à descendre et lui tient l'étrier. Souvent, il veut lui-même desseller le cheval, pendant que les valets déchargent les mules; il vous dit, en vous offrant la main, d'entrer avec confiance dans « votre maison. » Il a raison, vous êtes chez vous.

Asseyez-vous sur ce banc, dans le corridor de la façade, pour que l'on vous débarrasse de vos jambières et de vos éperons. Vos bêtes de selle, après s'être bien roulées sur l'herbe, viennent chercher le maïs qu'on leur a préparé. Les bêtes de charge s'ébaudissent dans la prairie voisine. On a pendu votre selle à un crochet de bois, vos bagages sont rangés en bon ordre, entrez maintenant dans l'habitation; le maître vous invite à le suivre. Une vaste salle, séparée en deux parties par deux cloisons qui s'arrêtent à la naissance du toit, quatre cabinets aux angles, composent l'édifice. La pièce du milieu sert de salon et de salle à manger. Une grande table au centre, deux *tarimas* ou larges bancs sans dossier, des chaises foncées en cuir peint ou frappé, deux lourds fauteuils du même style; une petite table ornée d'un crucifix, de verres à devises, de flacons dorés et d'un miroir portatif; voilà ce qui frappe les regards. Quelques enluminures sont retenues au mur par des épines de cactus.

Les deux chambres à coucher qui s'ouvrent à droite et à gauche n'ont pas de porte: une tenture de mouseline blanche, à embrasses de rubans, en ferme à demi l'entrée. Les lits à colonne, de construction plus que simple, y sont nombreux, car la famille s'est vite accrue, et les filles, en se mariant, sont demeurées sous le toit paternel.

En face de la porte d'entrée, une autre porte semblable s'ouvre sur la cour, bordée par une cuisine, une écurie et une baraque pour les ouvriers. Lorsqu'il y a des fenêtres, elles sont petites, à volets sans vitres, assombries par un lourd grillage de bois.

On sert le souper, simple, mais toujours bon après une journée de route. Si votre hôte s'estime votre égal, il s'assied avec vous à table: sa femme et ses filles vous servent avec un empressement plein de bonne grâce.

L'hôte vous indique votre lit; c'est d'ordinaire une des *tarimas* de la salle, sur laquelle les femmes étendent une natte, des draps et une couverture, en vous

souhaitant une bonne nuit. Si vous n'avez pas envie de dormir, les hommes vous tiennent compagnie. On vous questionne sans indiscretion, bien qu'ici comme ailleurs, les apparences aient un grand pouvoir. On se fait souvent une idée de votre valeur par le nombre de vos domestiques, l'aspect de votre équipage, la beauté de votre monture ou l'éclat d'un mors d'argent.

Si vous plaisez, on vous invite à vous reposer le lendemain dans la famille. Si vous n'êtes pas pressé, si vous voyagez en touriste, si surtout deux beaux yeux noirs vous ont regardé pendant que vous disiez « merci, » — plus pour ce regard que pour le verre d'eau que l'on vous offrait au dessert, — vous acceptez cette offre cordiale, sûr d'emporter de bons souvenirs de ce toit hospitalier.

L'Antioquien est fortement attaché à sa patrie; malgré ses mœurs pacifiques, il est plein de courage pour combattre les pronunciamientos des provinces voisines, qui sont remuantes et difficiles à gouverner. Xénophon a dit: « Les gerbes donnent à ceux qui les font croître le courage de les défendre. » L'Antioquien, propriétaire d'un champ, habitué à une vie tranquille et honnête, est ennemi des révolutions, tandis que la province du Cauca, où la masse des habitants n'est pas propriétaire, fournit toujours un contingent nombreux aux généraux avides de pouvoir.

Ici l'on emploie mieux son temps. Le commerce, l'industrie, l'agriculture, offrent des ressources inépuisables, et chacun s'efforce d'arriver à un bien-être modeste. Mais, en raison même de la simplicité des goûts et de la modestie des désirs, on ne met en œuvre qu'une faible part des richesses qu'on a sous la main.

Le commerce se borne à peu près au trafic dont nous avons parlé à propos de Medellín. Il n'y a ni fabriques ni grands ateliers dans la province. La sellerie s'y fait dans de bonnes conditions. La bijouterie, d'un caractère naïf qui ne manque pas de bon goût, s'exporte dans les provinces du sud. L'art de la teinture est presque inconnu, et cependant le sol produit des plantes précieuses, qu'il importerait de faire connaître à l'industrie européenne. J'ai vu teindre en jaune avec la Brujita (*Rubia*); en incarnat, en plongeant l'étoffe jaune dans une décoction de *Salvia amarga* (*Cupatorium*); en vert, avec des feuilles de *Chilca* (*Baccharis*); en noir, avec l'écorce du *Scoro* (*Malpighia*). L'indigo croît spontanément, mais on n'en sait pas extraire la fécule colorante.

Les principaux produits de l'agriculture sont le maïs, qui mûrit jusqu'à l'altitude de 2 500 mètres, la *Juca*, l'*Aracacha* (*Aracacia esculenta*), la *Mafafa* (*Arum Colocasia*), la pomme de terre, qui se plaît entre 1 500 et 3 000 mètres, mais produit encore à 4 000; les haricots, cultivés dans la zone tempérée; le blé, qui donne deux récoltes par an, et prospère entre 1 200 et 1 600 mètres; le bananier, dont les fruits mûrissent jusqu'à 1 800 mètres; enfin la canne à sucre, dont quelques variétés peuvent encore s'utiliser, surtout comme fourrage, jusqu'à la limite des terres froides. Comme on voit, la question d'altitude décide du genre de culture qu'il

convient d'entreprendre dans un terrain donné. Aussi lorsqu'on voyage dans les parties peuplées des Cordillères, l'aspect des champs varie quelquefois d'heure en heure.

En somme, les deux grandes cultures sont celles du maïs et de la canne. Le sucre entre pour une part considérable dans l'alimentation, non pas raffiné ou au moins purifié, comme il parait sur le marché des villes, mais sous forme de *panela*, c'est-à-dire de cas-

sonade moulée en pains d'environ une livre. Un travailleur, aux mines ou dans les fermes, reçoit de 275 à 400 grammes de sucre par jour. En voyage, les gens du pays n'emportent souvent que du pain de maïs et de la *panela*; les muletiers se contentent, dans la journée, de manger du sucre arrosé d'eau fraîche.

J'ai souvent fait comme eux et m'en suis très-bien trouvé. L'eau sucrée chaude figure, au même rang que le chocolat, dans le repas du soir. Chez l'Européen, l'u-



Orchidées de la province d'Antioquia. — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

sage du sucre à haute dose produit d'abord quelques accidents bilieux, mais on s'y habitue facilement, et bientôt il devient indispensable. Le voyageur soigneux de sa monture ne doit pas négliger d'emporter une ou deux livres de *panela*, pour les heures les plus chaudes du jour.

Le sucre, en effet, est un aliment respiratoire par excellence, c'est-à-dire capable de fournir, sous un petit volume, les matériaux de la combustion humide qui entretient la chaleur. Le maïs, la plus riche des

céréales en principes gras et en azote, le cacao et une petite partie de viande suffisent pour former, avec le sucre, une alimentation complète.

J'ai lu récemment, dans un livre destiné à l'instruction de la jeunesse, que la canne à sucre était originaire des Antilles. Autant vaudrait dire que la pomme de terre a été transportée d'Irlande en Amérique par l'aventureux amiral Raleigh. Isaïe et Jérémie parlent de *cannes douces*, que l'on apportait de loin en Judée. Strabon dit qu'il croît dans l'Inde un roseau dont on

retire du miel semblable à celui des abeilles; Lucain et Marc Varron le confirment à leur tour.

Enfin, Pline fait aussi mention de sucre, produit dans l'Arabie et dans l'Inde.

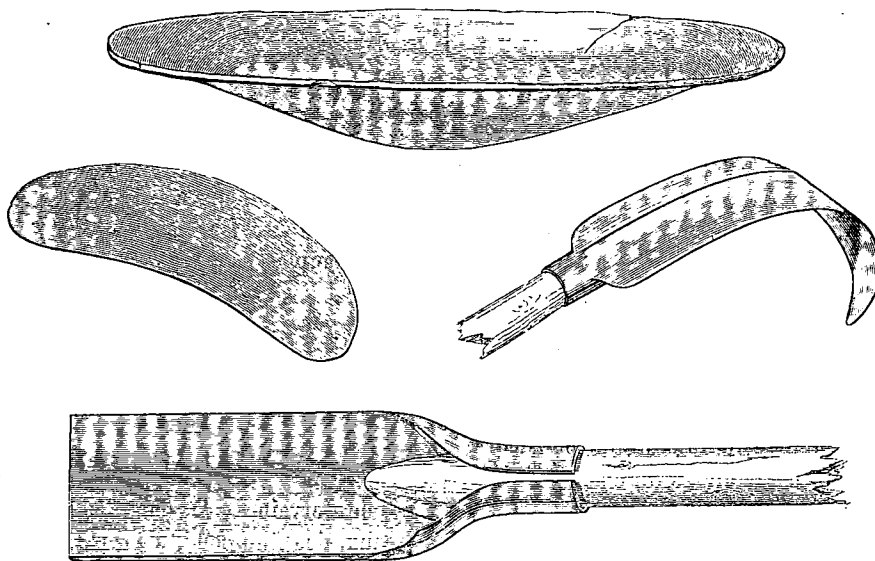
Les sucreries de l'État d'Antioquia sont presque toutes installées sur un modèle très-primitif. Les cannes sont broyées entre des cylindres de bois placés au centre d'un manège et mis en mouvement par des mules; le jus est porté dans quatre ou cinq chaudières établies sur un long fourneau chauffé avec la bagasse. Là il se concentre par évaporation, se débarrasse des impuretés sous forme d'écume, et subit, en se desséchant, une première cristallisation. En sortant de la dernière chaudière, il est versé dans les moules, et prend le nom de *panela*.

Nous avons vu que la province d'Antioquia possède tous les climats. Aussi, pour étudier sa flore et sa

faune, faudrait-il embrasser presque tous les végétaux et les animaux de la Nouvelle-Grenade.

Dans les forêts des chaudes vallées, dans les défilés de la cordillère, croissent avec force les essences les plus précieuses : l'ébène, l'acajou, l'arbre nommé cèdre dans le pays, le laurier indestructible, les ingas et les mimosas, mêlés au sassa'ras, aux bois de Brésil et de Campêche, que çà et là le Fromager gigantesque domine de son robuste branchage.

Un baume analogue à celui du Pérou, le styrax, la Résine animée exsudent des écorces fendues par le soleil. Des palmiers de toute taille, des fougères arborescentes aux panaches finement découpés, tantôt forment des groupes pleins d'ombre, tantôt se détachent avec grâce sur le fond obscur de la forêt, ou portent leur couronne découpée au-dessus des cimes couvertes de fleurs. Des broméliacées aux fibres textiles, des cactées aux fleurs



Outils de mineurs. — Dessin de B. Bonnafeux, d'après un croquis de l'auteur.

superbes, aux fruits rafraichissants, forment de distance en distance des fourrés impénétrables. Au bord des eaux et dans les terrains marécageux, le bambou envahisseur dresse ses chaumes géants et laboure le sol de ses racines traçantes, aliment favori du tapir.

Sur le tronc des grands arbres, des *Pothos* parasites enroulent leurs guirlandes de feuilles digitées, tandis que la vanille au fruit odorant serpente dans les rameaux. La fantastique famille des Orchidées, qui ne demande à l'écorce qu'un point d'appui, et pour vivre n'a besoin que d'air et de lumière, surprend à chaque pas le regard par l'étrange variété de ses fleurs. Celle-ci est un papillon; celle-là une colombe; ici ce sont des sauterelles, des mouches; on en voit en forme d'urne, de sandales, d'encensoir : on dirait l'œuvre capricieuse de Titania pendant une nuit d'été. La province d'Antioquia offre au botaniste une merveilleuse collection de plantes, dont un grand nombre sont encore inconnues en Europe. Le figuier tueur d'arbres (*Ficus den-*

drocidus) enlace d'un mince cordon lisse et souple le tronc d'un anacarde, s'y cramponne par des suçoirs, jette çà et là des filets aériens qui enserrrent, à leur tour, l'arbre hospitalier et retombent à terre pour prendre racine. La liane grossit, ses nœuds se soudent, s'élargissent, étreignent leur support dans une gaine vivante, le compriment, l'étouffent : il tombe lentement en poussière et laisse à sa place une colonne creuse, vivante, ouvrée à jour.

Le puma, petit lion sans crinière, le jaguar, le cougar et le chat-tigre poursuivent dans ces solitudes le cerf, le chevreuil, la loutre; le lagoti, le sphig-gure couy, le cabiaï, les agoutis, les pacas, sont pour eux des proies faciles et abondantes. Le tamanoir et la tamandua dardent leur langue gluante sur les nids de fourmis et de termites dont ils font leur nourriture; l'ãi se cramponne aux arbres, dont il parcourt lentement les branches. De nombreuses tribus de singes prennent leurs ébats dans les futaies : ce sont des Atèles

à queue prenante, des Araguates et des Alouates hurleurs, des Chiropotes et des Belzébuth à longue barbe, plusieurs variétés de Sapajous et de Macaques, des Titis, et enfin le Midas léoninus, miniature d'un lion nouveau-né.

Parmi la gent ailée, des vautours, des aigles, des faucons, des stris, représentent la force et le carnage ; tandis que les colibris et les oiseaux-mouches, parés de pierreries, semblent, comme les fleurs dont ils sucent le miel, ne vivre que d'air et de rosée. La nuit voit sortir de leur retraite les vampires qui sucent le sang. Le héron, les spatules au large bec, les canards au plumage métallique, animent les bords des rivières et les plages inondées. Dans les fourrés, des perroquets et des troupes de perruches rivalisent de bruit avec les cigales assourdissantes : en haut, toujours par couples, volent à tire-d'aile des aras bleus, verts et rouges, qui lancent par intervalles leur cri rauque ; le toucan au bec difforme vole lourdement dans les grands arbres. Dans les parties découvertes, des passereaux noirs, bruns, bleu de ciel, pourpre, gazouillent en cherchant des graines et en poursuivant les insectes : le cardinal répète son cri strident, qui le fait appeler par les Indiens *titiribi* ; la veuve se suspend aux herbes des savanes ; le cacique attache son nid de racines tressées à la pointe d'une feuille de palmier ; le turpial, virtuose joyeux, n'a de rival que le cucaracher (*Regulus*), hôte familier de toutes les demeures.

Au bord des torrents se réunissent par volées, sur le sable, des papillons aussi étonnants par leur taille que par l'éclat incomparable de leurs ailes : le Callidryade jaune d'or, l'Hyménite aux ailes nues comme celles de la libellule ; l'Érébus strin, le plus grand des papillons nocturnes, revêtu de la livrée du chat-huant ; le Morpho Ménélas, au manteau verdâtre, glacé de bleu.

Dans la nombreuse famille des guêpes, des Polistes et des Prolybiés suspendent aux branches leurs nids formés d'alvéoles minces comme du papier de soie, et revêtus à l'extérieur d'une couche résistante de carton. Beaucoup d'insectes, remarquables par leur forme, leur taille, leurs couleurs, attirent çà et là les regards.

Des lézards gris, bleus et verts, des salamandres, des geckos hideux, courent sur le sable des plages, sur les troncs et dans les broussailles. La famille des serpents rampe, guette, chasse, dans les marais, sur les arbres, parmi les rochers : le Devin gigantesque, le Tara equis, aussi redoutable par sa force que par son venin : la Mapana, dont la morsure est promptement mortelle pour les plus grands animaux ; le Corail blanc et rouge, aussi dangereux que séduisant d'aspect ; la Podridora (serpent gangrène) dont la victime, au bout de quelques heures, tombe en pourriture ; la Patoquilla, qui s'aplatit à volonté sous la verge qui la rappe.

Dans des bois d'*Espeletia* au feuillage argenté, de Mélastomacées couvertes de fleurs changeantes comme celles de l'hortensia, de Cacaoiers aux longs fruits,

errent des troupeaux de pécaris, poursuivis par le jaguar des terres froides. On y trouve en abondance le chevreuil et le cerf américain, le tatou à la robuste cuirasse, deux espèces d'ours, un grand nombre de marsupiaux et de rongeurs. Le chasseur n'a que l'embaras du choix entre le Hocco, le Pauxi, les Parraquas et les Pénélopes.

Les plantes médicinales sont représentées par la salsepareille, la caine-fistola, succédané de la casse, le tamarin rafraîchissant, le baume de Caraña, l'ipécacuanha (*Cephalis Ipecacuanha* et *Psychotria emetica*), le *Datura* arborescent aux émanations vireuses, le jalap, le *Chenopodium* et le *Spigelia*, puissants vermifuges ; le *Curcas purgans*, violent drastique ; le *Polygonum tenuifolium*, dont le suc arrête les hémorragies ; le Pareira brava (*Cissampelos Pareira*) ; plusieurs variétés de gentianes, de sauges et de valérianes.

Enfin, parmi les végétaux utiles, citons le coton et l'indigo sauvages, le rocou, une espèce précieuse de garance, le *Miconia granulosa* et le *Baccharis polyantha*, qui donnent des teintures jaune et verte ; l'*Hymenæa Courbaril*, d'où exsude une Résine copal ; le palmier Cozozo (*Alfonsia oleifera*), dont l'amande, pilée dans l'eau, laisse surnager un beurre parfumé ; l'*Inga Algarrobo*, dont le suc résineux a l'aspect de l'ambre et emprisonne des insectes ; de nombreux Agaves, dont les fibres remplacent le chanvre ; le gayac, également recherché pour sa résine et pour son bois ; la nombreuse famille de poivres ; le *Sapindus saponaria*, dont les fruits remplacent le savon ; le *Solanum fastidium*, dont l'odeur écarte les insectes.

Les plantes qui ne semblent créées que pour le plaisir des yeux sont innombrables : ici des groupes de calcéolaires, de fuchsias, de renoncules, d'héliotropes, de verveines ; là, dans les buissons, autour des roseaux, des bambous, des palmiers, s'enroulent en guirlandes, les volubilis, la davila (liane de Caripos), le jasmin sambac et la nombreuse tribu des passiflores.

Il serait difficile de trouver sur le globe une région plus favorisée. En présence de tant de trésors ignorés, en foulant cette terre fertile et hospitalière, on s'étonne de tant de merveilles. On s'attriste en songeant que des millions d'hommes végètent entassés et misérables dans la vieille Europe, tandis qu'ils trouveraient ici les vraies sources de la richesse et du bonheur. Tout ce que l'on peut rêver en ce monde, la nature l'offre ici à pleines mains.

Géologie et minéralogie : sources salées, gisements métalliques. — Etat actuel des districts miniers. — Différentes espèces de mines d'or. — Travaux d'exploitation. — Statistique des mines d'or de la Nouvelle-Grenade. — Influence de la découverte des mines du Nouveau-Monde sur la valeur des métaux précieux en Europe.

Le squelette des Cordillères, dans la province d'Antioquia, est presque partout formé de granit ancien, de syénites tachetées de feldspath blanc ou rose, et rehaussées par de l'amphibole verte plus ou moins foncée ;

de protogyne passant peu à peu à l'état de porphyre ; de serpentines, dont quelques variétés sont très-dures et nettement veinées. Sur ces assises éruptives, on trouve, dans un désordre souvent inextricable, des bancs puissants de micaschistes et de talcschistes, qui rendent certains chemins impraticables pendant la saison des pluies. L'immense couche de grès qui occupe l'isthme de Panama, les bassins de l'Atrato, de la Magdalena, du Cauca, et les plateaux de la cordillère centrale, y compris celui de Bogotá, ne se retrouve ici que sur quelques points isolés, où se montrent des affleurements de calcaire carbonifère, des marnes, des schistes du terrain saliférien.

J'ai vu aux bords du rio Naré de belles assises de marbres gris et verdâtres, et sur les plateaux de la cordillère occidentale, non loin de Espiritu-Santo, des blocs de marbre blanc saccharin.

La province renferme plusieurs mines d'émeraudes, mais le gouvernement s'en réserve la propriété, et personne ne cherche à s'assurer de leur richesse. On trouve dans les terrains d'alluvion anciens des rubis, des grenats, des saphirs blancs et même des diamants : tout cela de trop petite taille pour être recueilli.

L'or est le seul métal qu'on exploite. Le manque de chemins et d'industrie fait qu'on laisse dormir dans leurs filons l'argent, le plomb, le zinc et le cuivre. Personne n'a encore tenté d'exploiter les mines de fer de Rio-Chico, de Claras et de Rio-Negro, le cuivre de Peñol, le cinabre du Guarzo. Les habitants civilisés d'aujourd'hui se contentent, comme les Indiens, de demander aux profondeurs de la terre l'or et le sel, qu'ils exploitent avec les procédés employés de temps immémorial par les indigènes.

Les sources salées sont très-nombreuses, mais dans le plus grand nombre le chlorure de sodium se trouve associé à des quantités notables de sulfates de magnésium et de soude, qui le rendent amer et purgatif. La qualité inférieure est réservée pour le bétail, les mules et les animaux domestiques. Le sel le plus pur provient de l'importante source de Guaca. Une pompe grossière élève l'eau salée au niveau de chaudières de fer, rehaussées en maçonnerie, et disposées à la file sur un long fourneau semblable à celui des sucreries. Les cristaux qui tombent au fond des chaudières, par suite de la concentration du liquide, sont recueillis, égouttés et séchés, puis emballés dans des bourriches de feuilles contenant chacune douze livres.

Dans l'exploitation des mines d'or, les Indiens faisaient preuve de patience, d'intelligence et d'adresse. N'ayant d'autres outils que les régatons de pierre qu'on trouve en grand nombre dans leurs tombeaux et des harres de bois dur, ils prenaient pour auxiliaires l'eau et le feu. Leur premier soin, après avoir découvert un gisement, filon ou alluvion, était d'y faire arriver un courant d'eau. La sûreté de coup d'œil avec laquelle ils établissaient dans un terrain accidenté, des canaux longs quelquefois de plusieurs lieues, étonne le géomètre qui en retrouve les traces. De

même que l'Indien semble se diriger d'instinct dans les forêts, il reconnaît, par des observations qui nous échappent, la pente insensible qu'un ruisseau devra suivre à travers mille obstacles, pour arriver à un point donné. Aujourd'hui encore, lorsqu'un Européen entreprend l'exploitation d'une mine, au lieu de s'exposer aux erreurs d'une nivellation géométrique, il fait appeler un *acequiario*, lui montre le niveau le plus bas auquel il pourra utiliser l'eau, lui indique le torrent qu'il faut dévier.

Aujourd'hui, les mines les plus importantes sont disséminées dans les districts arrosés par le Nechi, le Porsé, le Rio-Grandé, le Naré, dans toutes les vallées hautes, les plateaux et les montagnes de la cordillère centrale. Parmi les plus renommées nous citerons les alluvions de Remedios, déjà célèbres peu après la Conquête ; celles de Santa-Rosa, de Nusito ; les filons de Frontino et de Marmato. Ce dernier produit de l'or de douze à treize carats, allié à l'argent, c'est-à-dire le métal que les anciens nommaient *electrum*, et qu'ils appréciaient presque autant que l'or.

Le travail des filons aurifères n'offre rien de particulier. Le minerai est réduit en boue légère par des *bocards* que met en mouvement une roue hydraulique. Un courant d'eau fait passer lentement cette boue sur des tables couvertes de toiles de laine. Lorsque celles-ci sont chargées de parcelles d'or, on les porte à un laveur, où le métal est recueilli. Si l'or est divisé en particules tellement légères que le moindre courant d'eau les emporte, on recourt à l'amalgamation pour le fixer. Beaucoup de filons très-riches ont été abandonnés faute d'engins d'épuisement ; d'autres n'ont jamais été exploités faute d'eau en quantité suffisante. Lorsque l'état des routes permettra l'introduction de petites machines à vapeur, les travaux des filons entreront dans une phase nouvelle de prospérité.

Les mines d'alluvion offrent beaucoup plus d'attrait, surtout parce que le travail se fait à ciel ouvert. On les divise en deux grandes classes : celles qui sont situées sur une plage basse et plate ; les épuisements se font alors au moyen de pompes : celles qui offrent assez de pente pour qu'un courant d'eau, amené sur la mine, s'écoule naturellement. Telles sont les mines dites de *saca* et de *tonga*. On appelle *aventadero* une alluvion ancienne qui se trouve, par suite d'un soulèvement volcanique, loin de la rivière qui l'a formée, sur le penchant d'une colline ou sur un plateau. Dans toutes les alluvions, au-dessous de l'humus plus ou moins épais, se trouve une couche de terre ocreuse, mêlée de gros cailloux roulés, où l'or ne se montre pas encore. On commence à le découvrir un peu plus bas, là où les cailloux sont de grosseur moyenne et cimentés dans du sable quartzueux. Cependant les mines dites de *criadero* (reproduction) forment à cette règle une exception encore inexplicable : l'or s'y rencontre, souvent en pépites, dans la couche même de terre végétale.

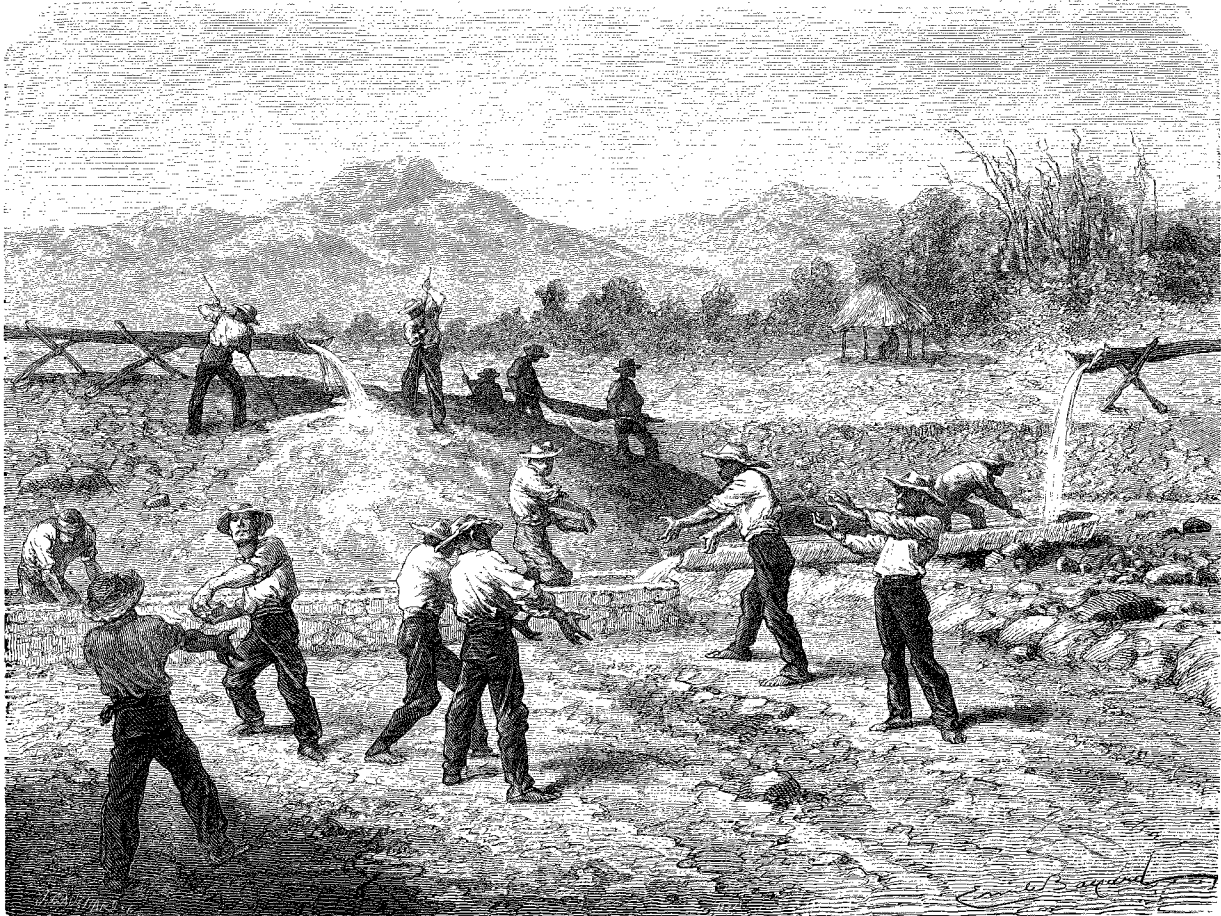
Les outils du mineur sont d'une simplicité remarquable. Ce sont des plats de bois creux concaves, nom-

més *bateas* ; des *cachos*, planchettes courbes dont nous verrons bientôt l'usage ; un *almocafre*, qui représente assez bien l'instrument de jardinage appelé serfouette ; le régaton, que nous avons déjà vu aux mains du mulétier et de l'agriculteur ; enfin la barre, et dans les exploitations perfectionnées, la civière. Pour la brouette, c'est encore à la Nouvelle-Grenade un luxe qui excite des rétonnements à faire tressaillir Pascal dans sa tombe.

Un ruisseau simplifie singulièrement le travail. L'eau, dirigée par des hommes armés de barres et de régatons, s'empare de tout ce qui est terre, sable ou

petits cailloux, et l'entraîne dans un canal de fuite. L'or, trop lourd pour céder au courant, gagne le fond, et se trouve accumulé sur la *peña*, assise de roche à demi décomposée sur laquelle est portée l'alluvion. Pour effectuer le déblai des pierres, le mineur les racle et les amasse entre les *cachos*, en ayant soin de les laver en même temps, et les jette à quelque distance. De là on les enlève dans des civières.

Il résulte des relevés les plus authentiques que la Nouvelle-Grenade a produit en or, jusqu'en 1848, une valeur de 1 951 000 000 de francs. On peut, en outre, éva-



Mines d'or d'alluvion. — Dessin de É. Bayard, d'après un croquis de l'auteur.

luer à dix millions de francs le contingent annuel depuis cette date, ce qui a donné, en 1870, une production totale de deux millions cent soixante-douze mille francs.

En 1848, l'Amérique entière avait déjà versé dans l'ancien monde pour dix milliards d'or, et les trésors de la Californie et de l'Australie n'étaient pas encore découverts.

La production des métaux précieux n'est du reste une cause de prospérité que par suite du développe-

ment dont le travail des mines est l'occasion pour l'agriculture, l'industrie et le commerce. La province d'Antioquia se trouve particulièrement favorisée sous ce rapport. Autour de chaque mine se créent des fermes, des villages ; et lorsque le gisement est épuisé, le laboureur continue de demander au sol conquis sur la forêt des richesses plus sûres et toujours renouvelées.

Dr SAFFRAY.

(La suite à une autre livraison.)